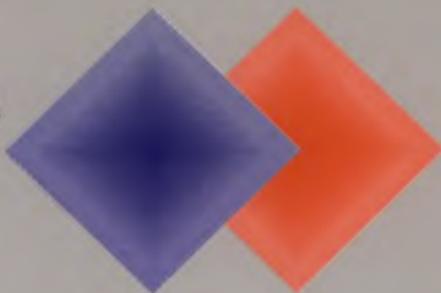
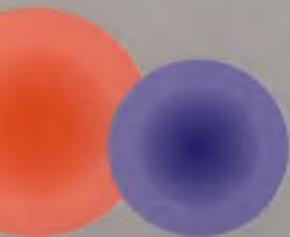


Monika Sułkowska



Séquences figées

**Étude lexicographique
et contrastive
Question d'équivalence**



Wydawnictwo
Uniwersytetu Śląskiego
Katowice 2003



Séquences figées

Étude lexicographique
et contrastive

Question d'équivalence

Prace Naukowe
Uniwersytetu Śląskiego
w Katowicach
nr 2173

Monika Sułkowska

Séquences figées

Étude lexicographique
et contrastive
Question d'équivalence

Wydawnictwo
Uniwersytetu Śląskiego
Katowice 2003



Redaktor serii: Językoznawstwo Neofilologiczne
Maria Wysocka

Recenzent
Teresa Giermak-Zielińska

Konsultant językowy
Jean-Pierre Darcel

Redakcja
Barbara Malska

Redakcja techniczna
Barbara Arenhövel

Korekta
Wiesława Piskor

Copyright © 2003 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

ISSN 0208-6336
ISBN 83-226-1285-0

Wydawca
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
ul. Bankowa 12B, 40-007 Katowice
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Nakład: 180 + 50 egz. Ark. druk. 9,5.
Ark. wyd. 8,5. Przekazano do łamania we wrześniu
2003 r. Podpisano do druku w grudniu 2003 r.
Papier offset. kl. III, 80 g Cena 12 zł
Czerny Marian. Firma Prywatna „GREG”
Zakład Poligraficzny
ul. Poezji 16, 44-113 Gliwice

Table des matières

0.	Introduction	7
1.	Les séquences figées comme phénomène linguistique	14
1.1.	Approche historique des études phraséologiques	14
1.2.	Définitions et classifications des SF.	20
1.2.1.	Notion de SF	20
1.2.2.	Classements des unités figées	27
1.3.	Problème des limites des SF et de leurs variantes	38
2.	Formation et structuration (syntaxique et sémantique) des séquences figées.	45
2.1.	Origines et sources des SF	45
2.2.	Mécanismes de la création naturelle des structures figées	51
2.2.1.	Figement syntaxico-formel, non-continuité structurale	52
2.2.2.	Opacité sémantique, sélection des sèmes, globalisation et synthèse du sens	55
2.2.3.	Motivation dans les SF	61
2.3.	Question du sens au niveau des SF	63
3.	Traitement contrastif des séquences figées. Problème d'équivalence	67
3.1.	Objectifs de la phraséologie comparative et difficultés résultant des études contrastives.	67
3.2.	Équivalence sémantique et formelle des SF sur le plan multilingue	72
3.2.1.	Notion d'équivalence	72
3.2.2.	Revue des méthodes et des approches possibles.	78
3.3.	Expressions somatiques françaises, italiennes et polonaises dans un traitement comparatif.	88
3.3.1.	Analyse du corpus examiné.	88
3.3.2.	Équivalence dans le matériau étudié	93
3.3.3.	Bilan des recherches	98

4.	Perception de la réalité, vision du monde et séquences figées dans différentes langues naturelles	104
4.1.	Approche générale du phénomène	104
4.2.	Image du monde et séquences figées dans la conception cognitive	107
4.2.1.	Métaphore et métonymie	109
4.2.2.	Catégorisation et conceptualisation	111
4.2.3.	Stéréotypes, valorisation	115
5.	Séquences figées et problèmes de traduction	118
5.1.	Traduction et études contrastives	118
5.2.	Méthodes de traduction et leur application au niveau des SF	122
5.3.	SF dans le traitement automatique	126
6.	Conclusion	129
	Références citées	135
	Sources des unités examinées	146
	Streszczenie	149
	Summary	151

0. Introduction

La langue, capacité inhérente à l'espèce humaine, est un phénomène très complexe et multidimensionnel. Bien que la tradition des sciences du langage soit très longue et très riche, il existe des questions et des aspects qui restent ouverts, ou qui ne sont pas encore suffisamment éclairés. De plus, la réalité contemporaine fait voir de nouveaux besoins et déclenche des vocations autrefois inconnues dans les études, comme p.ex. sur le plan lexicographique : traduction assistée par ordinateur, dictionnaires électroniques, etc. ; ou dans le domaine didactique : nouvelles techniques dans l'enseignement et l'apprentissage des langues. Des contacts animés et fréquents entre différents peuples favorisent également les analyses contrastives qui ne se bornent pas aujourd'hui à toucher seulement le niveau langagier lui-même, mais qui abordent aussi un large plan socio-culturel. Il semble donc naturel que les examens comparatifs restent actuellement très intéressants, étant donné qu'ils s'occupent souvent d'aspects et de phénomènes un peu ignorés ou négligés dans la tradition linguistique.

Parmi des questions qui, malgré une riche documentation scientifique, se révèlent actuelles et qui suscitent toujours des discussions et des analyses animées, il faut mentionner évidemment le problème des **séquences figées (SF)**. L'énorme complexité du phénomène, son caractère multiaspectuel et de nombreux problèmes théoriques et pratiques dans l'analyse des séquences figées expliquent l'absence de travaux exhaustifs et univoques dans ce

domaine. Ayant déjà une certaine histoire, les études phraséologiques posent en permanence différentes difficultés. Le phénomène du figement est très étendu dans les langues. De nombreux linguistes soulignent la grande dimension de ce processus. Pour donner quelques exemples, J. MAROUZEAU (1991) note que la langue est faite de formules autant que de mots, F. J. HAUSSMAN (1994) affirme que tout est idiomatique, et F. RASTIER (1994), se référant au français, prétend, peut-être en exagérant un peu, que la langue française n'est qu'un vaste gallicisme. Par contre, R. BARTHES (1985) parle de deux langages qui existent, un propre et un figuré, chacun d'eux ayant des fonctions bien précises à accomplir.

La fréquence notable des structures figées dans les langues naturelles est également confirmée par des examens très précis. Par exemple l'équipe de lexicométrie de Saint-Cloud précise que les séquences figées représentent 20% des textes traités, et selon les études menées par M. GROSS (1982) pour environ 8000 phrases analysées, il existe moins de 600 sujets figés, mais plus de 1000 compléments de cette nature. De plus, dans son ouvrage de 1986 M. GROSS montre que les séquences figées sont aussi importantes que les séquences dites libres. L'importance du figement et de l'idiomaticité en tant que phénomènes linguistiques a été aussi fortement accentuée au niveau des études anglaises, pour évoquer à titre d'exemple les analyses de J. R. FIRTH (1957 a,b) et de ses disciples de l'École de Londres.

Ces derniers temps, la question revient souvent sur le plan des études computationnelles, et au niveau de toutes les analyses focalisées sur le problème du traitement informatique du langage. Il faut signaler ici p.ex. les recherches menées en collaboration par W. BANYŚ (p.ex. 2002) de l'Université de Silésie et par G. GROSS (p.ex. 1992, 1996) de l'Université Paris XIII, effectuées aujourd'hui p.ex. dans le cadre du Projet MATCHPAD du V^e Programme de la

Commission Européenne dont le but est de construire un programme de traduction automatique de l'anglais vers le polonais et du polonais vers le français.

Pourtant, les structures si répandues et si fréquentes ne sont ni régulières, ni homogènes. Aussi le fait de les définir d'une façon univoque pose-t-il déjà d'énormes problèmes, tout en omettant la question de leur structure, de leur fonctionnement et de leurs aspects socio-culturels. Aucune description complète des langues ne peut se faire cependant sans prendre en considération ce phénomène. Il est très vivant, échappe à la stricte délimitation et par conséquent, exige un traitement et une méthodologie spécifiques.

Le figement peut être examiné de différents points de vue correspondant ainsi aux différents objectifs des études phraséologiques. Il est donc possible d'appliquer ici des méthodes diverses qui accentuent p.ex. :

- la structure syntaxico-grammaticale des SF,
- leur aspect sémantique,
- leurs qualités pragmatiques,
- ou leur aspect culturel.

Le problème des séquences figées surgit dans les études linguistiques au moment où :

- nous cherchons à établir des inventaires d'unités lexicales fonctionnant dans une langue,
- nous étudions le système langagier du point de vue des relations entre la forme linguistique (signifiant) et le sens (signifié),
- nous essayons de confronter deux systèmes langagiers.

Les recherches phraséologiques exigent en général beaucoup d'engagement et de temps du fait que presque aucune automatisation n'y est possible. Toute l'analyse dans ce domaine nécessite une bonne délimitation et nous oblige à orienter le travail dans le sens des problèmes qui se posent dans une optique concrète. Aucun linguiste-phraséologue ne peut néanmoins ignorer la totalité des questions essentielles de ce phénomène.

En examinant des structures figées, il est intéressant de prendre en considération les aspects tels que p.ex. :

- la nature spécifique des SF sur le plan sémantique et syntaxico-grammatical, indicateurs de ce caractère original, structuration lexicale des SF,
- les limites des structures figées et leurs variantes, problème de leur enchaînement textuel et de leur actualisation, rapports des SF avec d'autres unités de langue,
- les mécanismes de la formation des unités figées, processus du figement syntaxique et sémantique, motivation linguistique et extralinguistique dans les SF,
- les problèmes, du sens et de la référence au niveau des structures figées.

Pourtant, les études phraséologiques ne se bornent pas à analyser les séquences figées sur le plan d'une seule langue naturelle. Dans la phraséologie contemporaine on parle donc souvent de deux grandes branches :

- la phraséologie unilingue – qui s'occupe du processus du figement au niveau d'une seule langue et qui aborde des questions mentionnées ci-dessus,
- la phraséologie multilingue – qui analyse le phénomène dans deux ou plusieurs langues.

Ainsi, si nous analysons les SF dans une perspective contrastive, à savoir si nous entrons au niveau de la phraséologie multilingue, nous sommes obligés de prendre en considération encore des aspects tels que :

- la dimension socio-culturelle dans les SF,
- le problème d'équivalence et de correspondance des unités figées dans différentes langues,
- les implications que peut avoir le phénomène du figement sur la traduction, l'enseignement ou le traitement informatique.

Le présent travail s'inscrit dans le courant des recherches phraséologiques qui se focalisent sur l'aspect lexicographique et contrastif des expressions figées. Comme le suggère le titre de l'étude, le problème d'équivalence constitue ici la question primordiale. Les analyses dont les résultats sont présentés dans ce livre ont une nature comparative et concernent trois langues naturelles : français, italien et polonais. En raison de la grande quantité du matériau lexical potentiel, les recherches ont été restreintes à un corpus plus limité, mais cependant représentatif. Le matériau examiné contenait donc des séquences figées formées avec les 25 noms des parties extérieures du corps humain. Le corpus ainsi ramassé comptait environ 2300 unités. (Les sources du corpus sont présentées à la fin du livre).

Les expressions somatiques constituent un matériau intéressant à scruter du fait qu'elles sont en général très productives et en même temps très caractéristiques sous l'angle phraséologique. L'homme et son corps, la disposition et l'utilité de ses parties, tout cela a constitué depuis toujours la source primaire du figement. En s'observant lui-même et son organisme, l'homme créait des expressions linguistiques englobant certaines situations et relations concrètes, ou transposant certains aspects physiques et réels en figures plus abstraites et métaphoriques. Tout cela explique donc une grande vivacité de ces expressions et leur effet spectaculaire, ainsi que représentatif.

Les recherches focalisées sur les noms des parties du corps ont déjà une certaine tradition dans la linguistique. À titre d'exemple, des expressions somatiques ont été analysées en France p.ex. par A. GREIMAS (1966) ou par A. VALLI et E. VILLAGENES SERRA (1998), en Pologne par M. OSTASZEWSKA (1967) (étude contrastive en polonais et anglais), par J. PRUS (1974) (approche comparative en polonais et russe), par K. GIJULMIANIC et E. KOZARZEWSKA (1978) (analyse contrastive dans quelques langues slaves), et aussi par A. PAJ-

DZIŃSKA (1982 c) et A. WIERZBIČKA (1975). Les études de ce type étaient également menées en Russie, pour citer en exemple V. GAK (1976) et V. TELIJA (1976).

Pourtant, l'optique abordée dans la présente étude peut constituer une certaine nouveauté. L'analyse comparative concerne trois langues, où le français et l'italien peuvent sembler plus apparentés, mais où le polonais fait partie d'un autre groupe de langues. L'objectif confrontatif est donc multiple, et il peut correspondre d'une façon globale aux questions suivantes :

Comment des langues, apparemment plus proches ou bien plus éloignées, s'organisent-elles dans le processus du figement ?

Est-ce que la similitude des langues peut provoquer des ressemblances au niveau de l'idiomaticité ?

Quelles sont les différences tout à fait formelles et par contre, lesquelles touchent le plan sémantique ?

De plus, la conception du travail se concentre sur la question d'équivalence qui, largement discutée, est assez rarement analysée sur un plan purement phraséologique. Parmi les raisons qui expliquent cet état de choses nous pouvons mentionner peut-être de multiples difficultés pratiques et théoriques qui se manifestent dans les recherches de ce genre.

L'analyse de l'équivalence ne peut donc pas être réalisée sans résoudre d'autres questions qui se révèlent nécessaires, à savoir : le problème de la définition des SF, de leurs limites, de leur structuration spécifique, de leur signification, dénomination et ainsi de suite. Puis, parlant de l'équivalence, il est intéressant d'aborder également d'autres questions qui sont ici fortement liées, p.ex. le contrecoup socio-culturel dans les SF, problème très actuel aujourd'hui dans la perspective des analyses cognitives ; et les questions très pratiques, comme p.ex. la traduction des phraséologismes ou leur traitement informatique.

C'est pourquoi notre travail se compose de quelques chapitres abordant progressivement ces questions successives.

Le premier chapitre donne une image historique des études phraséologiques, et sert à préciser comment nous pouvons définir les structures figées ou bien les délimiter.

Dans le deuxième chapitre, il s'agit de présenter la structuration des SF accentuant des processus qui font naître les expressions de ce type, et qui expliquent leur fonctionnement dans la langue. La présente réflexion aide à comprendre le caractère spécifique des unités traitées.

Dans le troisième chapitre, nous abordons le problème essentiel pour notre esquisse, à savoir celui de l'équivalence. Nous présentons la théorie en question, ainsi que l'analyse et les résultats de nos recherches.

Le quatrième chapitre concerne des aspects socio-culturels des structures figées, ce qui introduit une nouvelle approche dans les réflexions concernant l'équivalence au niveau multilingue.

Le dernier chapitre vise à englober la question dans une optique pratique et actuelle. Le problème d'équivalence étant très souvent une notion plus théorique que pragmatique, il se manifeste largement en pratique langagière, p.ex. au niveau de traduction ou de traitement automatique, surtout au moment où il concerne des structures figées.

1. Les séquences figées comme phénomène linguistique

1.1. Approche historique des études phraséologiques

La tradition des analyses phraséologiques n'est pas du tout une invention de ces derniers siècles, de même que les sources de ces études ne sont pas détachées de toute l'histoire linguistique. Depuis les temps les plus anciens l'homme s'est intéressé plus ou moins consciemment aux problèmes de la langue.

Les premières réflexions sur des questions langagières apparaissent déjà dans l'Antiquité bien qu'elles soient fortement inscrites dans la pensée philosophique (Platon, Aristote et d'autres). D'un autre côté, l'intérêt pour la langue se manifeste au niveau pratique. Ainsi, dans les temps antiques paraissent aussi les prototypes de nos dictionnaires, à titre d'exemple : les travaux d'Aristophane de Byzance, de Marcus Verrius Flaccus (I^{er} s. av. J.-C.), ou l'oeuvre de Hsi Szen (II^e s. de notre ère, Chine).

Le courant lexicographique se développe vivement également aux siècles suivants et c'est lui qui fait naître la réflexion phraséologique. Or, les analyses et les descriptions des lexèmes se sont révélées insuffisantes pour englober la langue dans toute sa richesse. Des groupements de mots figés, de plus en plus fréquents dans les langues, ainsi que des séquences proverbiales répandues surtout dans un courant populaire, nécessitaient un traitement spécifique

pour ce genre de locutions. Les premières analyses en question concernent le niveau pratique et datent du XVI^e et du XVII^e s. C'étaient avant tout des dictionnaires qui notaient des séquences figées en les séparant des mots libres ou des groupements spontanément formés (p.ex. en Pologne, les dictionnaires de J. Maćczyński et de G. Knapiusz). En même temps, les recueils de proverbes se propageaient, surtout à l'époque médiévale que l'on a appelée leur âge d'or.

Le premier dictionnaire phraséologique proprement dit semble dater toutefois du XVIII^e s., plus précisément de l'année 1751 (source : recherches de L. ZARĘBA, 1996). Il s'agit ici de l'oeuvre de F. Wagner intitulé *Phraseologia Germanico-latina*. Le dictionnaire en question est parallèlement le premier „monument” de la phraséologie contrastive. De plus, le même auteur a fait paraître également l'un des premiers recueils phraséologiques unilingues, à savoir le dictionnaire *Phraseologia universa latina* publié en 1824. Par contre, le premier dictionnaire phraséologique qui confronte une langue étrangère, en l'occurrence l'allemand, avec le français, date du 1883. Il s'agit de l'oeuvre de A. E. Beauvais *Grosse deutsch-französische Phraseologie*, en deux volumes contenant 45 000 locutions allemandes et leurs équivalents français. En ce qui concerne la langue italienne, il faut mentionner ici l'oeuvre de G. Ballesio *Fraseologia italiana*, parue à Florence en 1898. C'est un dictionnaire unilingue consacré à la phraséologie de l'italien.

Le terme **phraséologie** se référant aujourd'hui aux études des séquences figées est apparu au XVI^e s. (cf. *Dictionnaire étymologique*), néanmoins sa signification était différente. À l'époque, il désignait le style ou le vocabulaire. Plus tard, au XVIII^e s. il commence à indiquer l'ensemble des groupements de mots et parallèlement, dans un langage populaire, l'emploi de phrases et de grands mots vides de sens.

La phraséologie (du grec : *phrasis* – expression, tour de langue et *logos* – notion, savoir) comme domaine linguistique autonome, doté de principes scientifiques et issu des études linguistico-lexicographiques, a été constituée au XX^e s. Nous pouvons considérer Ch. Bally et J. Van Ginneken comme les précurseurs scientifiques de cette discipline. La phraséologie, en tant que science, se développa vivement à partir de la seconde moitié du XX^e s., avant tout en U.R.S.S. (V.V. Vinogradov, V.L. Archangelskij, A.V. Kunin, N.M. Šanskij, N.N. Amosova, I. Mel'čuk, A.I. Molotkov, L.I. Rojzenzon), en Pologne (S. Bąba, S. Skorupka, F. Pełowski, D. Buttler (cf. S. BABA, 1985)), en Tchécoslovaquie (J. Bečka), en Israël (Y. Bar-Hillel), en France (P. Guiraud, A.J. Greimas, A. Rey). Dans les années soixante-dix, les linguistes ont commencé à exploiter dans les analyses phraséologiques, à côté de méthodes traditionnelles, les méthodes issues de la grammaire générative et transformationnelle (p.ex. U. Weinreich, W. Chafe, B. Fraser) (cf. *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*, 1993).

«Les linguistes et les grammairiens qui se sont intéressés aux séquences figées l'ont fait sous plusieurs angles. Les uns les ont considérées en tant qu'unités lexicales dont ils ont essayé de décrire le processus de formation. D'autres ont poussé l'analyse beaucoup plus loin pour chercher dans ces faits lexicaux l'expression d'un phénomène linguistique qu'il ne fallait pas confondre avec la dérivation ou la composition» (S. MEJRI, 1997, p. 74).

Parmi les linguistes attirés par le phénomène du figement, il faut nécessairement en mentionner quelques-uns dont les études ont été très significatives pour l'essor du domaine. A. DARMESTETER (1967) a analysé le phénomène du figement en le comparant au processus de la composition. Pour lui la **composition** consiste en une ellipse tandis que la **juxtaposition**, qui caractérise des séquences figées, se fonde sur la soudure d'éléments réunis sans ellipse, simplement mis les uns à côté des autres d'après les règles de la syntaxe.

Les problèmes en question ont été abordés également par F. DE SAUSSURE (1982) qui parle du processus d'**agglutination** : deux ou plusieurs termes originaires distincts se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable. Il distingue trois phases de ce phénomène :

- la combinaison de plusieurs termes en un syntagme,
- l'agglutination proprement dite,
- tous les autres changements permettant d'assimiler l'ancien groupe à un mot simple.

Il faut aussi citer l'oeuvre de A. SECHEHAYE (1921), disciple de F. de Saussure, qui, tout en partant du cadre général fourni par son maître, concentre tout son intérêt sur les caractéristiques distinctives des locutions et des composés.

Il divise toutes les **formations lexicales** en :

- locutions, la synthèse pure ici consiste en ceci que l'ensemble des parties significatives est, dans l'acte de parole, considéré dans sa signification totale et devient par là l'équivalent du signe simple ;
- composés, la synthèse est ici constructive, elle respecte l'individualité des éléments qu'elle rapproche suivant une règle.

Par contre, un autre disciple de F. de Saussure, Ch. BALLY (1951), nommé souvent le «père» de la phraséologie, donne une première classification importante des SF. Il les partage en :

- unités - groupements complètement figées,
- séries - groupements figés à degrés variés.

Il est ainsi le fondateur de la notion actuelle du **degré de figement**, largement exploitée dans la phraséologie moderne. Pour lui, l'**unité phraséologique** est formée de mots qui perdent toute signification, il faut que la signification soit nouvelle et n'équivalise pas à la somme des significations des éléments.

Les classifications morpho-syntaxiques des idiotismes ont été présentées également par E. COSERIU (1964) et A. NAZARIAN (1976).

Outre ces réflexions, nous avons encore d'autres études précieuses. Il faut mentionner p.ex. la pensée de H. FREI (1962) qui emploie le terme de **brachysémie** pour appeler le phénomène du figement d'un syntagme et parle ici d'un agencement de deux ou plusieurs signes en un signe simple consistant à remplacer plusieurs significations par une seule.

J. DAMOURETTE et E. PICHON (1911-1940) introduisent par contre la notion de **coalescence** : opération sémantique qui se déroule dans la pensée, son résultat obtenu est un nouveau sémième complexe.

A. MARTINET (1965) s'occupe du phénomène de figement lui-même en le définissant comme processus selon lequel le syntagme au moyen duquel on a désigné un objet, un phénomène ou un procès particulier a acquis le statut de synthème. Par conséquent, le **synthème** est pour lui la combinaison de deux ou de plus de deux monèmes, révélés par la commutation, et qui a exactement le même comportement et les mêmes attitudes syntaxiques que les monèmes d'une classe déterminée.

A. REY (1984), en tant que lexicographe et lexicologue très célèbre, s'est penché aussi sur les séquences figées, le faisant surtout sous l'angle terminologique. Selon lui, la phraséologie englobe l'ensemble des unités codées, de nature lexicale, au-delà du morphème et du mot complexe. Elle englobe les locutions, les expressions, les proverbes et les slogans. Rey souligne l'**aspect sémantique** des SF affirmant que sur le plan sémantique la phraséologie se distingue par un jeu subtil entre le signifié analytique et le signifié global, fonctionnel. Les SF connaissent un transfert sémantique qui bloque d'autres possibilités.

D. GAATONE (1984) a essayé d'aborder la question du figement dans une perspective qui se veut à la fois récapitulative et critique. Il donne une définition intéressante du terme de **locution**, le réservant à toute séquence lexicale située entre le syntagme libre (où la combinatoire des

mots est gouvernée par les règles de la syntaxe et les compatibilités sémantiques) et la suite entièrement figée qui équivaut aux mots uniques. Nous lui devons également une suggestion selon laquelle il existe un lien étroit entre le degré de figement et l'opacité sémantique.

Dans un bref parcours diachronique on ne peut pas omettre les analyses de H. THUN (1975) avec lesquelles on assiste à un **changement d'orientation** : essayer de démontrer que le figement n'est pas seulement un processus syntagmatique, mais qu'il constitue en même temps un phénomène faisant partie du système.

Des approches et des études intéressantes ont été présentées encore par J. DAVID (1989) qui, contrairement aux opinions admises, montre comment une **expression idiomatique** peut faire l'objet d'une lecture compositionnelle.

Les expressions idiomatiques ont été également analysées par G. GRÉCIANO (1983 a) à qui nous devons l'**étude sémantique** la plus importante et la plus complète à ces temps.

En ce qui concerne la **phraséologie contrastive**, les recherches ne sont pas si vastes ni si amples, néanmoins au cours des années les linguistes ont abordé volontiers cette perspective (cf. chapitre 3). Des études comparatives sont liées fortement à la description contrastive des SF dans différentes langues. L'une des premières réflexions comparatives date déjà p.ex. de l'année 1937, il s'agit d'un travail intéressant de J. Morawski, romaniste, qui a étudié la phraséologie européenne sous l'angle contrastif («Kastor et Polluks»).

Toutes les recherches et les approches proposées par les linguistes au fil du temps ont fortement contribué à former l'état actuel de la phraséologie contemporaine, en tant que discipline linguistique étudiant des groupements de mots plus ou moins figés. Dans la tradition historique du phénomène, il faut encore accentuer le rôle progressivement montant du figement au niveau des études linguistiques.

Le rôle en question a été également renforcé dans les années soixante par le courant philosophique débuté p.ex. par L. J. WITTGENSTEIN (1953) qui conseille de ne pas chercher le sens d'un mot, mais d'observer plutôt l'usage qu'on en fait. De plus, c'est déjà en 1898 que A. Krasnowolski annonce l'importance de la phraséologie dans toutes les recherches linguistiques. À son avis, c'est la phraséologie, exprimant le vrai esprit de la langue, qui va constituer à l'avenir le pivot central de toutes les analyses sémantiques.

1.2. Définitions et classifications des SF

1.2.1. Notion de SF

La matière des séquences figées, comme nous l'avons déjà signalé, n'est pas régulière ni homogène. Par conséquent, ni la phraséologie en tant que science, ni ses notions-clés ne peuvent être univoques, ni strictement délimitées. Aussi dans cette matière rencontrons-nous une grande confusion terminologique de même que de nombreuses difficultés à définir et à classer les SF.

Bien que la tradition phraséologique soit longue et très riche (nous l'avons montré dans le sous-chapitre précédent), le terme-clé de la phraséologie, à savoir la notion de **séquence figée** (autrement dit d'**unité phraséologique**) n'est pas scientifiquement éclairée jusqu'au bout. En parlant du phénomène de figement il faut être conscient qu'il est très étendu dans les langues et qu'en même temps, ses abords sont très flous. C'est pourquoi en évoquant ce phénomène nous parlons souvent de «continuum» pour montrer comment le passage des structures libres s'opère d'une manière graduelle et imperceptible vers des unités figées.

Il est possible de traiter le phénomène en question au sens très ample, ou de se borner à une pers-

pective plus restreinte. En acceptant l'optique la plus large, nous pouvons constater que l'unité phraséologique est toute combinaison de mots associés sur l'axe syntagmatique dans l'acte concret de communication. Pourtant, la définition de ce type ne serait pas utile pour les phraséologues, étant donné que dans ce cas-là, la phraséologie devrait traiter de toutes les combinaisons syntagmatiques possibles, et ce n'est ni sa vocation ni sa tâche. Nous pouvons citer ici l'opinion de J. DUBOIS (1973) selon qui l'étude de la phraséologie devra rester distincte de l'étude des combinaisons de mots : un dictionnaire phraséologique n'est qu'un sous-ensemble particulier d'un dictionnaire syntagmatique.

Il nous reste donc à nous limiter à des visions plus restreintes du phénomène.

Dans la tradition linguistique, la **classe des structures figées** englobe souvent toutes les expressions dont les composants manifestent des contraintes de substitution plus détaillées que d'habitude (cf. T. GIEMAK-ZIELIŃSKA, 2000). Ainsi, elle comprend :

- des structures ayant la forme de composés nominaux (p.ex. *machine à vapeur*), verbaux (p.ex. *avoir faim*), adjectivaux (p.ex. *bleu marine*), etc. ;
- des structures (appelées parfois figurées) dont la lecture est globale (p.ex. *être tout yeux tout oreilles*) et auxquelles sont apparentés des clichés (p.ex. *entreprise ardue*) ;
- des dictons, proverbes, maximes, aphorismes, etc. ;
- des locutions grammaticales (p.ex. *à cause de*) et des formules toutes faites avec une fonction pragmatique précise : salutation, remerciement, formules épistolaires, etc.

(Un classement réunissant toutes les variétés des expressions «conventionnelles» est proposé par F. CASADEI (1995)).

Pensant aux formes plus ou moins figées, S. MEJRI (1997) suggère de prendre en considération :

- des unités simples figées dans des emplois qui relèvent des formules du genre : *bonjour, stop, merci*, etc. ;

- des unités de plus en plus complexes, à savoir : des noms composés (p.ex. *coffre-fort*), des joncteurs (p.ex. *à cause de, dans le but de*), des locutions verbales, adverbiales, adjectivales (p.ex. *casser sa pipe, de bon gré*), etc. ;
- des phrases entières, c'est-à-dire des phrases figées ou des proverbes (p.ex. *à bon chat, bon rat ; tel père, tel fils ;* etc.).

Cette vision peut être néanmoins discutée du fait que dans la phraséologie moderne on essaye souvent de séparer l'étude des phraséologismes des études lexicologiques concernant des **mots composés**. D'autre part, on cherche également à détacher la phraséologie des analyses parémiques et à s'occuper des **proverbes** dans une optique purement linguistique. Très souvent, l'unité phraséologique se situe entre deux limites. Le mot composé constitue la limite inférieure, le proverbe la limite supérieure.

En général, les noms composés complètement soudés ou liés par un trait d'union ne posent pas de difficultés. Tout au contraire les noms composés par figement ne se prêtent pas facilement à la délimitation, attendu qu'ils véhiculent la contradiction unité - pluralité : unité de dénomination et pluralité de signification. Dans ses analyses consacrées à ce type de problèmes, A. SECHEHAYE (1921) constate que le procédé de composition se fait intentionnellement pour enrichir le lexique tandis que le processus de figement doit son existence au temps et au fonctionnement normal de la langue.

En ce qui concerne des phrases entières figées, se pose le problème de la distinction entre des phrases «normalement» figées, et celles proverbiales (qui sont traitées en même temps par les parémiologues), étant donné que toutes les deux formes se caractérisent par des actants lexicalement invariables. Cette question a été largement analysée par M. GROSS (1982) qui indique deux différences formelles principales entre proverbe et phrase figée, à savoir :

– les proverbes sont difficilement compatibles avec les adverbes marquant l'aspect ponctuel, p.ex.:

* *Cette fois, pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

(mais on acceptera : *Il y a encore deux ans, la fortune venait en dormant.*),

– les phrases figées peuvent matérialiser leur caractère spécifique au moyen d'un pronom, p.ex.:

Le sort en est jeté. Le coeur n'y est pas.

En définissant des structures figées, il est intéressant d'avoir recours encore une fois au *Dictionnaire de linguistique* de J. DUBOIS (1973), ouvrage suffisamment ancien pour refléter une terminologie plus ou moins stable. Alors, selon J. Dubois :

Le mot composé est un mot contenant deux, ou plus de deux, morphèmes lexicaux et correspondant à une unité significative.

La locution ou expression figée désigne un groupe de mots (nominal, verbal, adverbial) à qui la syntaxe donne un caractère de groupe figé et qui correspondent à des mots uniques.

L'expression idiomatique met l'accent sur la non-compositionnalité du sens de la séquence.

L'idiotisme met en relief le caractère propre à une langue donnée d'une construction.

Certains linguistes, afin d'éviter le caractère flou et imprécis de la notion, ont proposé une terminologie spécifique. Ainsi, à titre d'exemple, A. MARTINET (1965) introduit le terme de **synthème** qui englobe dérivés et composés figés ou pas. B. POTTIER (1987) propose le terme de **lexie** qui présente à la fois l'avantage de désigner les SF par la notion : **lexie complexe** et l'inconvénient d'englober même des énoncés dépassant l'unité phrastique. E. BENVENISTE (1967) en revanche parle de la **synapsie**, c'est-à-dire d'un polylexème constituant une unité de signification composée de plusieurs morphèmes lexicaux.

Pourtant, aucun terme mentionné plus haut ne couvre la totalité des énoncés figés mais se limite souvent à quelques aspects du phénomène, ce qui est bien présenté par le schéma de S. MEJRI (1997, p. 28).

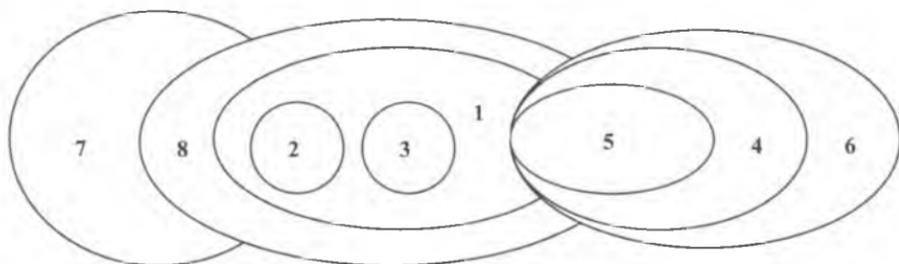


Schéma 1. Relations entre différentes catégories de structures plus ou moins figées

1. Locutions. 2. Expressions idiomatiques. 3. Idiotismes. 4. Mots composés. 5. Synapsies. 6. Synthèmes. 7. Lexies complexes. 8. Espace occupé par des séquences figées de toutes sortes

Aussi la notion de **séquence figée** semble-t-elle la plus convenable quand nous voulons traiter le phénomène dans sa nature globale parce qu'elle permet d'englober tous les segments figés allant de la simple unité lexicale jusqu'aux unités plus supérieures. Dans le même sens on emploie également les termes : **unité phraséologique** ou **phraséologisme** (termes fréquents dans la tradition slave).

La notion SF peut être quand même traitée de différents points de vue, ce qui relève de définitions diverses (cf. M. SUŁKOWSKA, 2000 a).

Pour F. DE SAUSSURE (1982) (sa définition a été rappelée par G. GRÉCIANO (1984)) l'unité phraséologique est un type de signe qui se caractérise par la divisibilité de son signifiant et l'indivisibilité de son signifié.

S. SKORUPKA (1982) considère comme unité phraséologique une association de mots entièrement ou partiellement lexicalisée. D'habitude, une telle association a un sens

nouveau, différent du sens des éléments composant cette association.

Selon B. REJAKOWA (1986) l'unité phraséologique est une association de deux mots au moins – caractérisée par un rapport d'asymétrie entre le plan de l'expression et celui du contenu.

Pour A.M. LEWICKI (1982 a) les unités phraséologiques sont des unités de langue possédant un trait caractéristique fondamental – la non-continuité, c'est-à-dire que les composants d'une telle unité de langue ne rentrent pas dans des rapports d'antécédence et de séquence, typiques des composants des mots.

G. GROSS (1996) accentue, en revanche, le fait que la SF se caractérise toujours par un certain degré de figement. Ce figement peut avoir un caractère linguistique: dans ce cas-là, nous pouvons parler de l'opacité sémantique et syntaxique des syntagmes figés; ou un caractère d'utilisation: dans ce cas-là, la syntaxe est régulière, la lecture littérale est possible, mais tel ou tel syntagme fonctionne comme unité stable en raison de la tradition d'emploi (p.ex. proverbes, citations).

Selon lui, l'expression figée est une séquence de plusieurs mots qui a une existence autonome. Cette séquence est figée du point de vue syntaxique quand elle refuse toutes les possibilités combinatoires ou transformationnelles. La construction est d'autant plus figée qu'elle a moins de propriétés transformationnelles, à savoir qu'elle refuse p.ex. la passivation, la relativisation, la pronominalisation, le détachement, l'extraction. Elle est figée sémantiquement quand le sens est opaque ou non compositionnel, c'est-à-dire quand il ne peut pas être déduit du sens des éléments composants. Pour G. Gross le figé est un continuum. Ce sont des unités intermédiaires entre les catégories simples dont elles ont les fonctions syntaxiques et les syntagmes dont elles ont perdu l'actualisation.

L. ZAREBA (1988) attribue aux séquences figées quelques traits principaux résultant dans une certaine mesure des définitions présentées, à savoir :

- la globalité formelle et sémantique,
- l'asymétrie entre le plan de l'expression et celui du contenu,
- la non-continuité des composants.

E. AGRICOLA (1997) enrichit par contre la tradition phraséologique en proposant une distinction intéressante entre deux notions principales de la phraséologie, c'est-à-dire entre **expression idiomatique** et **phraséologisme**. Il la présente de la manière suivante :

- le phraséologisme est un terme générique qui renvoie pratiquement à toutes les formes figées (tournures, proverbes, expressions idiomatiques, etc.),
- l'expression idiomatique représente en revanche le stade ultime de transfert et de l'agglomération sémantique, elle se caractérise par la fixité, la globalité et la figuration.

Pour dégager des SF de la chaîne de communication on applique en général trois critères :

- le critère syntaxique prend en considération l'autonomie syntaxique des composants,
- le critère sémantique analyse l'affinité qui rapproche les éléments,
- le critère intuitif opère sur le sentiment de «déjà vu».

Au niveau des études phraséologiques, il est possible de distinguer quelques tendances qui caractérisent des perspectives analytiques :

- Les linguistes-lexicologues et les auteurs des dictionnaires phraséologiques ont l'habitude de réduire la notion de SF aux cas évidents et absolument irréguliers (p.ex. Molotkov, Matešič).
- Dans la linguistique formelle, sur le plan du traitement informatique et au niveau de la glottodidactique, on accepte d'habitude une vision très large du phénomène et on parle des SF à chaque fois que le syntagme est irrégulier.

gulier du point de vue syntaxique, sémantique ou pragmatique (p.ex. Bar-Hiller, Chafe, Apresjan).

- Les linguistes analysant le style ou les aspects axiologiques prennent en revanche la notion de SF pour chaque expression stéréotypée, répétitive ou représentative.

1.2.2. Classements des unités figées

Dans la tradition phraséologique il existe plusieurs tentatives de classification des SF. Historiquement la première étude de ce type appartient à Ch. BALLY (1951) qui partage toutes les locutions phraséologiques en deux catégories :

- les unités où la cohésion des éléments est absolue,
- les séries où la cohésion des éléments est relative (c'est-à-dire qu'il existe différents degrés de figement).

B. POTTIER (1987) distingue trois phases de figement, et par conséquent il indique les catégories suivantes :

- les structures figées où le processus de figement est déjà finalisé,
- les structures semi-figées où le procédé de figement est au niveau intermédiaire,
- les candidats au statut de séquences lexicalisées où le phénomène de figement commence à se stabiliser.

H. THUN (1975) par contre classifie les SF en fonction de la présence ou de l'absence sémantique des composants et il identifie ainsi trois cas différents :

- type homogène I – tous les éléments constitutifs sont sémantiquement absents (p.ex. *peau de vache, croquer le marmot*),
- type homogène II – tous les éléments composants sont sémantiquement présents (p.ex. *faire faillite*),
- type hétérogène – des composants sémantiquement présents sont associés à des composants sémantiquement absents (p.ex. *travailler pour le roi de Prusse*).

Une typologie assez complète a été également présentée par M. HEINZ (1993) qui rend compte non seulement des différents types d'unités figées, mais aussi des relations qu'elles entretiennent entre elles. Suivant cette typologie, il est possible de mentionner quelques grands groupes de locutions et de les diviser encore en sous-groupes.

I. **Locutions dénotatives (ou à sens dénotatif)** qui se présentent en langues sous leur forme canonique et qui s'expliquent à travers une définition, synonyme ou paraphrase.

Locution orthonymique → peut être définie par un orthonyme, le concept introduit par Pottier (HEINZ, 1993) : l'orthonyme sera donc la lexie (mot, ou toute séquence mémorisée) la plus adéquate, sans aucune recherche connotative, pour désigner le référent, p.ex. *casser sa pipe*, *passer l'arme à gauche* – mourir ; l'orthonyme est ainsi un terme propre à une communauté.

Locution allusive → c'est une histoire condensée devenue locution, p.ex. *franchir le Rubicon*, *noeud gordien*, *la boîte de Pandore*.

Locution gestuelle → autrement dit gestes idiomatisés, c'est une locution dont la forme est identique à un syntagme libre décrivant un geste, p.ex. *hausser les épaules*, *croiser les bras*, *marcher la tête basse*.

Locution remotivable → elle provient d'abord d'un syntagme libre décrivant la réalité extra-linguistique dont les éléments constitutifs continuent d'exister. Elle est remotivable après coup, p.ex. *se faire tout petit*, *se mettre à table*, *tomber à l'eau*.

Locution métaphorique → elle est décomposable en éléments de sens, c'est-à-dire qu'elle ne signifie pas seulement en bloc, c'est un ensemble de mots au sens figuré dans leur création p.ex. *prendre le taureau par les cornes*, *faire d'une pierre deux coups*.

II. **Locutions pragmatiques** – on les présente en discours. Il est difficile de les définir, on les explique donc ou

bien par une paraphrase ou bien par la description de l'emploi et du contexte.

Locution situationnelle → l'usage de cette unité est déterminé par une situation spécifique. C'est une sorte de réflexe langagier. Elle est donc attachée à un contexte précis, p.ex. *Tu m'en diras des nouvelles !, Revenons à nos moutons !*

Locution émotionnelle → elle est déclenchée par une émotion, p.ex. *donner sa tête à couper, je veux en avoir le coeur net.*

Locution appréciative → elle est le plus souvent péjorative, elle sert à décrire quelqu'un ou une situation, p.ex. *un éléphant dans un magasin de porcelaine, enterrement de première classe.*

III. Locutions regroupées en fonction de leur forme

Locution formée par une métonymie → une figure de rhétorique par laquelle on exprime un concept par un autre qui lui est proche, p.ex. *chat échaudé craint l'eau froide.*

Locution basée sur la comparaison → c'est le groupe le plus nombreux, p.ex. *dormir comme un ange, noir comme l'encre.*

Locution fondée sur la répétition → autrement dit le pléonasma, p.ex. *commémorer un souvenir, choisir entre deux alternatives, opposer son veto.*

IV. **Locutions grammaticales** – locutions prépositives, conjonctives ou autres.

Le phraséologue polonais, S. SKORUPKA (1969) donne aussi une classification intéressante adoptant deux critères fondamentaux, à savoir :

- le critère sémantique,
- le critère formel.

Le **critère sémantique** considère les unités phraséologiques du point de vue du degré de leur soudure, autrement dit, selon la lexicalisation des composants de cette séquence, et il est inspiré fortement par la pensée de Ch. Bally. Nous pouvons également constater que cette division

selon le critère sémantique constitue en même temps une classification du point de vue historique, diachronique, du fait que nous prenons en considération le degré de lexicalisation d'une unité phraséologique donnée, ce qui s'est formé au fur et à mesure des siècles.

Selon ce principe, les unités phraséologiques se laissent diviser en trois catégories:

1) les groupements entièrement figés, appelés aussi unités („związki stałe” d'après la terminologie de S. Skorupka),

2) les séries („związki łączliwe” d'après la terminologie de S. Skorupka),

3) les groupements libres („związki luźne” d'après la terminologie de S. Skorupka).

Les **unités (groupements entièrement figés)** sont des groupements où le processus de lexicalisation est définitivement terminé. Deux ou plusieurs mots – constituants de l'unité – ont perdu leur sens propre et ont commencé à fonctionner dans la langue comme un tout sémantique à part. Nous pouvons dire qu'ils fonctionnent dans l'énoncé à l'instar des mots, parce qu'ils peuvent être remplacés par d'autres mots ou d'autres expressions. À vrai dire, ils constituent les unités phraséologiques au sens strict parce que leur sens ne se laisse pas déduire du sens des composants, et ils ne se laissent pas traduire littéralement dans une autre langue. De plus, les unités sont indissociables du point de vue structural et sémantique, se caractérisent souvent par un décalage de la norme grammaticale ou lexicale (ou les deux à la fois), sont métaphoriques, souvent imagées et expressives. Et c'est pourquoi les groupements entièrement figés constituent le fonds de base de tout dictionnaire phraséologique et se trouvent au cœur de l'intérêt des phraséologues et des phraséographes.

À l'autre extrémité, se trouvent les **groupements libres**, c'est-à-dire les associations de mots ordinaires, produits à tout moment par les usagers d'une langue avec les éléments lexicaux qu'ils comportent dans leur répertoire. Le sens

global d'un groupement libre résulte donc d'un simple assemblage des sens de composants formant ce groupement. En principe, les groupements libres n'intéressent pas le phraséologue ni le phraséographe. Il convient cependant de rappeler que de tels groupements ne constituent pas n'importe quelles associations de mots. Ils sont soumis, au contraire, à certaines restrictions de jonctivité largement comprise et sujets à certaines normes de cooccurrence dues aux lois du système ou bien aux principes de la convention, sans parler du principe de simple logique qui doit présider à la construction de tout énoncé pour qu'il puisse remplir efficacement sa fonction de communication.

L'autre catégorie de groupements distinguée par S. Skorupka et qui se trouve entre ces deux pôles: les unités et les groupements libres, est les **séries**. Les éléments du groupement gardent ici leur sens propre (mais le plus souvent l'un d'eux a un sens figuré), du moins leur association est stabilisée, ce qui veut dire que les éléments ne peuvent permuer librement et le nombre de commutations est limité. Les limites de cette catégorie ne sont pas univoques et par conséquent, la catégorie en question constitue le phénomène de «continuum».

Outre le critère sémantique, d'après le degré de figement des constituants et leur lexicalisation, nous pouvons adopter en vue de classier des unités phraséologiques le **critère formel**, c'est-à-dire les considérer du point de vue de leur structure. D'après ce critère, S. Skorupka distingue trois types d'associations :

- les locutions nominales („wrażenia” d'après la terminologie de S. Skorupka),
- les locutions verbales („zwroty” d'après la terminologie de S. Skorupka),
- les locutions nomino-verbales („frazy” d'après la terminologie de S. Skorupka).

Les **locutions nominales** sont des associations de deux mots au moins, qui constituent un tout syntaxique et qui

ont un caractère nominal. Elles peuvent remplir dans l'énoncé la fonction de différentes parties du discours. Les locutions nominales se laissent diviser en locutions proprement nominales, en locutions adjectivales, en locutions adverbiales, ainsi qu'en locutions prépositionnelles et conjonctives.

Les **locutions verbales** sont des associations de mots où le composant essentiel a un caractère verbal. Elles constituent la partie la plus nombreuse et la plus variée de toutes les SF. Nous pouvons distinguer ici *grosso modo* les modèles structuraux suivants :

- les syntagmes sujet - prédicat → combinaisons du sujet logico-grammatical et du prédicat,
- les syntagmes prédicatifs → extrêmement nombreux - faisant fonction de prédicat nominal,
- les syntagmes prédicatifs avec le verbe *être* → faisant dans la phrase fonction de prédicat nominal aux différentes formes structurales.

Souvent, à l'intérieur d'une locution verbale peut se trouver une locution nominale.

Le troisième type de groupements de mots considéré du point de vue formel est constitué par les **locutions nomino-verbales** (appelées aussi **locutions-phrases**) composées d'éléments nominaux et verbaux ayant des formes phrasiques. Les locutions nomino-verbales les plus typiques sont les proverbes et les locutions proverbiales. À la différence des types de locutions précédemment citées (locutions nominales et verbales), les locutions nomino-verbales sont autosémantiques, elles constituent des structures phrasiques autonomes. La locution nomino-verbale est donc toujours une proposition (ou une phrase), elle se différencie cependant des autres propositions (ou phrases) par son caractère figé et stéréotypé.

Le problème de la classification des séquences figées a été également abordé par V.V. VINOGRADOV (1977), phraséologue russe connu. Le critère essentiel pour Vinogradov est le degré de soudure des composants et la présence ou l'ab-

sence de motivation. Par conséquent, l'auteur indique trois types de séquences :

- les groupements complètement soudés → où la motivation n'est plus visible,
- les unités → où une certaine motivation existe,
- les groupements à éléments rapprochés → où le sens de la séquence résulte du sens des composants, mais où au moins un élément fonctionne avec son sens figuré, et en même temps tout le groupement est lexicalisé.

W. FLEISCHER (1982), phraséologue allemand, accentue la complexité du phénomène de figement et parallèlement, fait voir de multiples difficultés concernant la classification. Il distingue quatre conditions nécessaires qui déterminent, selon lui, l'unité phraséologique. Ce sont :

- le caractère idiomatique → relation irrégulière entre le sens des composants et le sens global de l'unité,
- le caractère stable → impossibilité ou possibilité restreinte de changer des composants,
- la lexicalisation → degré plus ou moins élevé de soudure des éléments,
- la possibilité d'être reproduit → capacité d'être répété sous une forme stable par les locuteurs.

Les unités satisfaisant les présentes conditions sont appelées par W. Fleischer «phrasolexèmes», et ceux-ci sont divisés encore en deux catégories, à savoir :

- phrasolexèmes idiomatiques → où la détermination des composants est absolue,
- phrasolexèmes partiellement idiomatiques → où la détermination des éléments est relative.

W. Fleischer exclut de la phraséologie les proverbes et les maximes.

Une autre classification intéressante a été proposée par A.M. LEWICKI (1976, 1986, 1987). Pour lui, l'unité phraséologique se caractérise avant tout par la non-continuité des éléments. Du point de vue formo-fonctionnel, il les partage en quelques types d'unités phraséologiques :

1. Unités grammaticalement complètes – phrases :
- phrases indépendantes,
 - phrases lexicalement associées.

2. Unités fragmentaires :
- locutions verbales,
 - locutions nominales,
 - indicateurs.

Du point de vue de la soudure des éléments, Lewicki indique deux catégories d'unités phraséologiques :

- les phrasèmes → groupements qui dépendent d'un élément composant (p.ex. *czarna rozpacz, biały wiersz*),
- les idiomes → groupements qui dépendent de la présence de toutes les composantes (p.ex. *biały kruk, szyć komuś buty*).

Dans les études portant sur les séquences figées, pour des buts pratiques, on applique souvent la **classification structuro-formelle** des unités figées, qui sert à faciliter les recherches, les analyses et la description. La présente taxinomie est largement répandue dans la tradition phraséologique (cf. p.ex. S. MEJRI, 1997 ; G. GROSS, 1996). Aussi pouvons-nous distinguer :

- les noms composés → à condition qu'ils soient inclus dans le traitement phraséologique,
- les séquences verbales,
- les séquences nominales,
- les séquences adjectivales,
- les séquences adverbiales,
- les locutions prépositives et conjonctives,
- les énoncés proverbiaux → s'ils sont traités dans l'analyse.

Analysant les structures figées et s'appuyant évidemment sur le critère sémantique, S. MEJRI (1997) rappelle la distinction très courante entre :

- séquences transparentes,
- séquences opaques.

Alors, si la séquence est construite par simple globalisation et synthèse conceptuelle, le sens de l'unité est

analytique et par suite, nous avons affaire à la **structure transparente**. Au contraire, si au niveau de l'expression un mécanisme tropique intervient, le sens est idiomatique, et par conséquent, la **structure** devient **opaque**.

Par analogie, il est possible de procéder à la dichotomie suivante :

- structures figées endocentriques → il y a toujours moyen de déduire le sens à partir de celui des constituants de l'unité,
- structures figées exocentriques → leur interprétation est beaucoup moins évidente ; elles doivent être mémorisées comme c'est le cas pour les unités simples.

Les séquences figées ne peuvent pas néanmoins être traitées comme catégories binaires. C'est une **classe graduelle** qui s'organise entre deux pôles extrêmes, à savoir : entre les séquences totalement transparentes et celles fortement opaques. Aussi peut-on représenter cette gradation de la manière suivante (schéma 2, source : S. MEJRI, 1997, p. 49) :

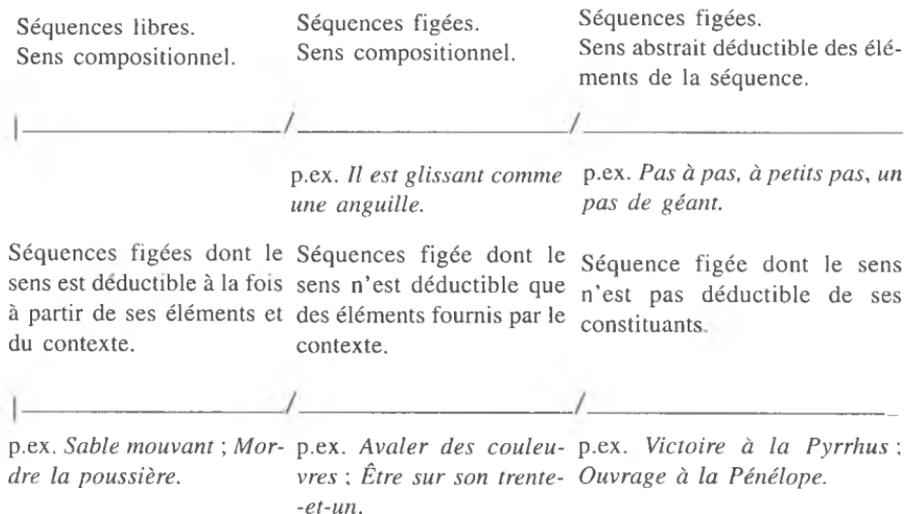


Schéma 2. Organisation graduelle des séquences figées

Dans la tradition phraséologique, il existe également plusieurs classifications qui portent sur différents types de séquences. Les plus étudiées sont les **séquences verbales**, d'où vient une grande richesse taxinomique concernant cette catégorie formelle. Il faut signaler ici p.ex. la classification de G. BERNARD (1974) et celle de E. LIPSHITZ (1981).

Grâce aux tests de l'expansion (pour voir si la séquence est saturée ou non) et ceux de la commutation avec une «construction articulée», G. Bernard distingue quatre types de locutions verbales, à savoir :

1. Les locutions non commutables saturées qui n'acceptent ni expansion ni commutation. Elles constituent pour G. Bernard le modèle du figement maximum. Par exemple *prendre fin*, *porter plainte*.

2. Les locutions non commutables non saturées dont la complémentation revient :

– soit au verbe : p.ex. *donner lieu à*,

– soit au nom : p.ex. *prendre soin de*.

3. Les locutions qui se caractérisent par l'opposition : saturé / non saturé. Elles rejoignent l'opposition plus générale : intransitif / transitif, p.ex. *avoir tort* / *avoir tort de*.

4. Les locutions qui se caractérisent par l'opposition : articulé / non articulé.

E. Lipshitz par contre indique trois genres de locutions suivant leurs qualités lexico-sémantiques. Aussi pouvons-nous distinguer :

1. Les locutions qui possèdent des équivalents sous la forme d'une unité simple, p.ex. *prendre part* – *participer*.

2. Les locutions où il est possible d'insérer un certain nombre d'éléments entre les constituants du phraséologisme, p.ex. *avoir hâte*, *avoir grande hâte*.

3. Les locutions qui se caractérisent par l'absence ou la variation de l'article à l'intérieur des analytismes, p.ex. *livrer bataille*, *livrer une bataille*.

En ce qui concerne les **séquences nominales**, on y sélectionne d'habitude les types formels résultant des

catégories grammaticales de composants. Alors, nous pouvons distinguer les types suivants :

- type : nom + adjectif (p.ex. *un coeur aride*),
- type : nom + préposition + nom (p.ex. *des yeux en amande*),
- type : nom + nom,
- type : nom métaphorique (p.ex. *un arbre généalogique*),
- type : tous les constituants métaphoriques,
- type : séquence métonymique (p.ex. *un trompe-la-mort*).

Des traitements taxinomiques approfondis sont également liés aux **séquences adverbiales** qui peuvent être classifiées p.ex. du point de vue du degré de soudure de la locution avec le verbe accompagné. (La présente question constitue tout le temps un problème lexicographique.) Dans une telle perspective, nous indiquons donc :

- des cas où la séquence a de fortes affinités sémantiques avec le verbe (p.ex. *comprendre à demi-mots*),
- des cas où la locution peut s'employer avec plus d'un verbe sans que cet emploi soit totalement libre (p.ex. *embaucher / travailler / payer au mois*),
- des cas où le choix du verbe n'est pas imposé par la locution (p.ex. *tout le temps, de toute évidence*).

Quant aux **locutions prépositives et conjonctives**, D. GAATONE (1976) dégage les structures syntaxiques suivantes :

- à + le + nom + de (p.ex. *à l'aide de*),
- à + nom + de (p.ex. *à cause de*),
- en + le + nom + de (p.ex. *en l'absence de*),
- autres prépositions + le + nom + de (p.ex. *dans l'attente de*).

Étant donné le caractère multidimensionnel du figement, il est évident qu'aucune classification ne peut être exhaustive, ni traiter le phénomène en prenant en considération tous les aspects possibles. Les classements différents contribuent néanmoins à enrichir la description phraséologi-

que en permettant d'éclairer le phénomène dans différentes perspectives.

1.3. Problème des limites des SF et de leurs variantes

Dans le sous-chapitre précédent nous avons mis en évidence qu'il est difficile de définir ou de classer les séquences figées d'une façon univoque et exhaustive. Mais les unités en question posent encore d'autres difficultés si nous voulons les dégager de toutes les structures lexicales, et si nous essayons de les examiner.

La première question qui se pose quand nous cherchons à analyser les SF est celle-ci : **comment désigner les limites d'une telle unité ?** C'est une question de nature pratique à laquelle chaque phraséologue, effectuant ses recherches, doit faire face. Pourtant, le problème se manifestant au niveau pratique, il entraîne une vaste réflexion théorique. Ces derniers temps la question a été traitée p.ex. par A. PAJDZIŃSKA (1982 b), M. GROSS (1988), S. MEJRI (1997), M. SUŁKOWSKA (2000 a ; 2001), et d'autres.

Les SF sont multiples et variées, ne se laissent pas schématiser, et souvent il faut analyser chaque structure comme une unité concrète qui fonctionne selon ses propres principes. Aussi, pour désigner les limites des unités figées, est-il nécessaire de prendre toujours en considération la structure prédicative du phraséologisme ainsi que le degré de soudure de ses éléments et la convention langagière résultant de l'usage.

Les cas qui restent tout le temps problématiques sont ceux où nous pouvons parler de **l'association du verbe à la locution nominale ou adverbiale**. Les présents cas suscitent en général des doutes concernant le degré d'asso-

ciation des verbes aux locutions figées et ils poussent en avant la question des verbes-opérateurs ou des verbes-supports. Comme exemple nous pouvons citer des structures telles que *avoir d'autres chats à fouetter* ou *être coiffé à la chien*. En analysant ces locutions, il semble logique de constater que dans l'expression *être coiffé à la chien* le verbe *être*, forme classique de verbe copule, constitue plutôt le pivot d'actualisation et il est attaché à la structure surtout à force de répétitions usuelles. Par contre, en ce qui concerne l'autre séquence, sa construction grammaticale et avant tout la forme prépositionnelle *à fouetter* implique la présence obligatoire du verbe *avoir*. La réduction de la séquence à l'unité nominale dans ce cas-là semble donc être moins justifiée.

Un autre problème concernant les limites des SF se focalise surtout sur leur aspect historique et usuel. Il est clair que souvent des phraséologismes se forment grâce aux mécanismes tropiques (métaphore ou métonymie), mais toutes les formes figurées ne constituent pas de séquences figées. Ce qui décide de la nature figée d'une unité est donc le **degré de lexicalisation des tropes**. Afin de résoudre ce problème, il faut chaque fois examiner une structure concrète en vue de répondre à la question de savoir si elle constitue déjà une séquence figée, ou si c'est encore une simple association de mots dont l'un fonctionne avec son sens figuré.

Le problème des limites de SF se pose également sur le plan de l'enchaînement et de l'actualisation textuels, c'est-à-dire au niveau de la chaîne syntagmatique où les SF entrent en relation avec d'autres unités linguistiques formant des énoncés dans l'acte de communication.

La délimitation des frontières de ces séquences montre qu'il existe trois possibilités (S. MEJRI, 1997) :

- la séquence est bouclée d'un seul côté, à gauche (p.ex. # *une espèce de qch.*) ou à droite (p.ex. *qq. prend la fuite* #);

- la séquence est bouclée des deux côtés; c'est plutôt le cas des formes parémiques ou des séquences phrastiques figées (p.ex. *Qui veut la fin, veut les moyens* ; *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent* ; etc.);
- la séquence ne contient pas de boucles, ni au début ni à la fin ; il s'agit donc de séquences ouvertes des deux côtés qui s'insèrent facilement dans un cadre phrastique ; à cette catégorie appartiennent avant tout des locutions figées prépositives et conjonctives (p.ex. *Il s'en est contenté en attendant de résoudre ses problèmes.*).

La question mentionnée plus haut reste surtout intéressante et importante quand nous essayons d'analyser des SF du point de vue de leurs qualités pragmatico-syntaxiques et de leurs réalisations discursives.

Une autre difficulté marquante qui se manifeste lors des analyses phraséologiques est le **problème de variantes phraséologiques et d'alternances** à l'intérieur des séquences figées. La question a été déjà largement discutée dans la tradition phraséologique, cf. p.ex. les travaux de A.V. KUNIN (1970), de S. SKORUPKA (1958, 1985), de A.M. LEWICKI (1976, 1982 b), de D. BUTTLER (1982 a), de D. RYTEL (1982), de E. KOZARZEWSKA (1969), de S. BAŁA (1982), de L. ZARĘBA (1988), de S. MEJRI (1998 b), de M. SUŁKOWSKA (2000 a, 2001) et ainsi de suite. Bien que les structures figées, par leur nature, semblent être constantes et inchangées, à la vérité, elles admettent souvent certaines **transformations grammaticales ou lexicales**.

A.V. KUNIN (1970) divise tous les phraséologismes en deux catégories :

- les SF qui n'admettent pas de transformations,
- celles qui ont des variantes.

Pourtant, des examens plus approfondis des structures figées ont abouti à constater que les unités monovariantales sont très rares, ou presque inexistantes (comparer p.ex. avec A.M. LEWICKI, 1976).

De plus, la notion de **variante phraséologique** elle-même se révèle également embarrassante.

E. KOZARZEWSKA (1969) appelle «variantes» tels groupements de mots qui ont le même sens malgré certains changements grammaticaux ou lexicaux (au moins un composant de l'unité est changé).

A.M. LEWICKI (1982 b) précise que les variantes, ayant la même signification, devraient apparaître encore dans le même contexte et avoir la même structure interne, sauf évidemment des composants transformés.

D. BUTTLER (1982 a), en revanche, introduit ici la notion de **synonymie phraséologique**. Pour elle, les variantes n'admettent que des changements purement formels, tandis que les synonymes sont des structures analogues contenant des modifications lexicales.

Cette vision est soutenue également par S. SKORUPKA (1985) selon qui les difficultés à distinguer «variantes» et «synonymes phraséologiques» se révèlent importantes avant tout au niveau des changements lexicaux. Ainsi, les structures gardant le même sens et en même temps, le même mode de visualisation sont nommées «variantes», tandis que les formes exploitant une image différente : «synonymes phraséologiques».

En acceptant néanmoins l'optique de E. Kozarzewska ou de A.M. Lewicki, nous pouvons distinguer quelques **catégories de variantes phraséologiques**, à savoir :

1. **Les modifications phonético-orthographiques** → Elles se manifestent assez rarement, mais à titre d'exemple en polonais : *Przyjdzie kreska / kryska na Matyska* (variantes phonétiques) ; *Alfa / Alpha i Omega* (variantes orthographiques).

2. **Les alternances grammaticales** → Il y en a plusieurs types, à citer en exemple :

– les changements qui concernent le nombre, p.ex. *Ce que l'oeil ne voit pas / les yeux ne voient pas ne fait pas mal au coeur*,

- les différences concernant l'aspect du verbe (le phénomène fréquent p.ex. dans les langues slaves), p.ex. *zagryzać / zagryźć usta*,
- les transformations au niveau syntaxique, p.ex. *se tirer / être tiré par les cheveux*.

3. Les variantes lexicales → Elles sont déterminées par des règles sémantiques, c'est-à-dire par des règles de synonymie. En observant les variantes de ce type, il est possible de constater qu'elles se caractérisent par le différent degré de synonymie. Nous pouvons donc distinguer des structures avec des synonymes très proches, p.ex. *réveiller / éveiller le chien qui dort*, ou des formes plus éloignées, p.ex. *avoir les jambes comme en coton / en flanelle*.

En parlant des alternances à l'intérieur des unités figées, nous pouvons encore les englober en quatre types possibles (adoptant dans ce but la classification proposée par G. PERMLIAKOV (1988)). Ce sont :

- les adjonctions, qui consistent à enrichir la structure figée de base en ajoutant des modalisateurs, actualisateurs, explicateurs ou intensificateurs (p.ex. *wieszac psy na kimś / wszystkie zdechłe psy*),
- les réductions, phénomène contraire aux adjonctions,
- les substitutions, qui consistent à remplacer certains éléments par d'autres (p.ex. *réveiller / éveiller le chien / le chat qui dort*),
- les permutations, où il s'agit de changer l'ordre des éléments d'une expression figée (p.ex. *Pendant que les chiens s'entre-grondent, le loup dévore la brebis / Le loup dévore la brebis, pendant que ...*).

H. THUN (1975), qui est l'auteur de l'un des premiers travaux consacrés aux relations paradigmatiques entre SF, donne encore une autre classification de variantes phraséologiques. Ce sont :

- les variantes à composants différents: p.ex. *avoir/porter le coeur sur la main*,

- les variantes à matière réduite : p.ex. *il n'y a pas le feu (à la maison)*,
- les variantes à matière étoffée : p.ex. *envoyer qq. au diable / à tous les diables / aux cinq cents diables*.

En analysant le problème de variantes phraséologiques, nous voyons que ce phénomène est très vivant au niveau des structures figées. La possibilité d'alterner certains éléments des phraséologismes sur le plan grammatical ou lexical met en évidence, contrairement aux apparences, que ces groupements de mots sont très lexicalisés et par conséquent, des éléments changés ne font pas transformer le sens de la séquence tout entière. De plus, tant que les transformations ne touchent pas à l'intégrité du cadre conceptuel de la SF, elles demeurent tolérées.

Il y a également des cas où certains composants d'une expression figée perdent leur possibilité de nommer (quand ils peuvent nommer) qui est propre à des mots simples. Ils «se débarrassent» de leur signification réelle et deviennent plus ou moins «vides» du point de vue sémantique. Aussi, davantage d'alternances sont-elles possibles et parallèlement, le degré de lexicalisation est augmenté parce que la substitution d'un élément par un autre n'entraîne pas le changement de la signification globale de l'unité.

Il est intéressant de préciser en outre que les alternances à l'intérieur des unités phraséologiques concernent souvent des éléments qui sont intégrés au phraséologisme à la suite de la fréquence d'emploi, mais qui, à vrai dire, ne sont pas indétachables de la forme prédicative de base.

Il faut encore dire que les transformations et les alternances à l'intérieur des tournures figées peuvent se produire consciemment ou inconsciemment. Parfois, ce sont l'invention ou la créativité des locuteurs qui contribuent à changer les structures figées, mais une autre fois, elles se forment à cause de l'ignorance de celui qui les emploie. Par conséquent, de nouvelles formes se répandent et des

locutions figées commencent à fonctionner sous leur structure modifiée. Des variantes phraséologiques sont néanmoins très utiles du point de vue stylistique, elles nous permettent de mieux exprimer certaines nuances émotives en accentuant parallèlement la vivacité des langues naturelles.

2. Formation et structuration (syntaxique et sémantique) des séquences figées

2.1. Origines et sources des SF

L'étymologie ainsi que les règles de provenance des structures figées constituent un domaine extrêmement difficile. Les phraséologismes de toutes sortes (des proverbes jusqu'aux expressions très réduites), existent inconsciemment dans les langues, et il est fortement rare de pouvoir éclairer leurs origines ou leurs sources. Parfois nous avons tout au plus la possibilité de préciser la date et le lieu de leur premier emploi connu. Le domaine en question attire quand même des linguistes qui à travers l'aspect étymologique cherchent à comprendre et à expliquer le phénomène et la nature des séquences figées.

Suivant les critères de provenance, S. SKORUPKA (1965) distingue p.ex. deux groupes d'unités figées, ce sont les :
– séquences figées naturelles → qui sont créées grâce à l'observation directe de la nature, du monde des plantes et des animaux et aussi bien, du monde humain ; l'homme, observant la nature, transpose certaines notions qui décrivent des objets ou des phénomènes et désigne grâce à elles d'autres choses ; cette observation créative de l'entourage permet donc (le plus souvent à partir des tropes) d'attribuer certains traits de la nature aux choses diverses ;

– séquences figées conventionnelles → où les processus de transposition et les mécanismes tropiques fonctionnent de la même façon, mais elles se forment grâce à l'observation des artéfacts.

Très souvent dans la tradition phraséologique on parle également des deux sources du figement et on distingue ainsi :

- source externe → des événements historiques marquants, mythologiques, religieux ou littéraires ;
- source interne → l'insertion d'une langue dans l'histoire ; la preuve en est des fossiles de l'état antérieur ou des allusions à des réalités sociologiques anciennes.

Un classement intéressant et très approfondi des séquences figées selon leur origine a été néanmoins proposé par V. BÁRDOSI, linguiste hongrois, qui l'a présenté lors de sa participation au Colloque International sur la phraséologie contrastive en 1988 (actes publiés en 1989). Il distingue donc trois types de formations possibles, telles que :

- 1) les formations autochtones,
- 2) les formations contenant des archaïsmes lexicaux et syntaxiques,
- 3) les formations empruntées.

La première catégorie : **formation autochtone** regroupera des phraséologismes formés au sein de la langue et ceci de différentes façons. On peut distinguer les types suivants :

Des unités venues d'observations quotidiennes → Ces séquences sont des emplois figurés d'observations quotidiennes dont le sens premier motive l'usage et les valeurs. Il faut souligner que le procédé le plus productif est ici la comparaison idiomatique. À titre d'exemple, les unités telles que : *être comme les doigts de la main, avoir le bras long, regarder le danger en face*, etc.

Des phraséologismes venus de langues spécialisées, de jargons → C'est un champ très productif qui pénètre notre langue, p.ex. *avoir voix au chapitre* – locution prove-

nant de la religion, *donner le ton* – de la musique, *jouer cartes sur table* – du jeu de cartes.

Des séquences provenant d'un fonds culturel transmis → Ici nous pouvons distinguer, comme l'a fait Bárdosi, deux sous-groupes :

a) phraséologismes transmis par écrit (surtout par voie littéraire), p.ex. *Revenons à nos moutons !* (farce du XV^e s.) ; *Cultivons notre jardin !* (Voltaire) ;

b) phraséologismes transmis par voie orale (renvoyant à des faits ou personnages connus), p.ex. *Franchir le Rubicon* (César) ; *Paris vaut bien une messe* (Henri IV) ; *C'est l'oeuf de Christophe Colomb* (Colomb).

Des unités de type calembour → Un locuteur crée parfois des phraséologismes en jouant volontairement avec les mots. À titre d'exemple, prenons *aller à Cachan* à l'origine duquel il y a la ressemblance entre le verbe *se cacher* et un nom géographique.

Des séquences issues d'«accidents linguistiques» → La notion d'accidents linguistiques vient de la terminologie de P. GUIRAUD (1962). Nous y trouvons différents types de croisements de formes, comme c'est le cas de formes comme *Lyncée* et *lynx* dans *avoir des yeux de lynx*.

La deuxième catégorie comprend les **formations contenant des archaïsmes lexicaux et / ou des archaïsmes syntaxiques** (définies ainsi par O. NAGY (1954)). Nous pouvons mentionner ici deux genres de phraséologismes, à savoir :

- ceux qui sont formés à partir d'archaïsmes lexicaux → p.ex. *bayer aux corneilles*, *chercher noise à qqn.*, *se tenir coi* ;
- ceux qui contiennent des archaïsmes syntaxiques → p.ex. le manque d'article : *garder bouche cousue* ; l'inversion entre le verbe et le complément : *sans mot dire* ; le participe présent précédé de son complément ou de son sujet : *à son corps défendant* ; l'emploi du neutre : *tu me le paieras*.

La troisième catégorie englobe par contre les **formations empruntées**. C'est un groupe très productif et important parce que, comme l'a remarqué O.J. TALLGREN-TUULIO (1932), la phraséologie est remplie de calques, qui fonctionnent à côté des formations autochtones. Il est possible de distinguer ici trois cas :

Des phraséologismes créés par voie de polygénèse → C'est une sorte de création spontanée. Dans ce cas-là, les analyses linguistiques folkloristiques démontrent plus d'une fois que la réalité extralinguistique, les conditions de civilisation, les coutumes ou les superstitions étant bien souvent les mêmes ou très semblables, tels phraséologismes auraient pu être créés dans plusieurs communautés linguistiques à la fois sans avoir recours directement à l'emprunt. C'est p.ex. le cas de la séquence : *mener qqn. par le bout du nez* qui se retrouve dans la plupart des langues européennes : en allemand – jdn. *an der Nase herumführen* ; en italien – *menare qc. per il naso* ; en anglais – *to lead somebody by nose* ; etc. Alors, il est souvent délicat de décider si une séquence est le résultat d'une évolution interne ou d'un emprunt. Il faut donc s'interroger toujours sur plusieurs aspects culturels de même que voir si un tel phraséologisme se retrouve p.ex. dans les dialectes.

Des unités formées par calques → Il s'agit ici des phraséologismes où rien ne prouve qu'ils sont motivés culturellement ou folkloriquement. Au niveau du français, nous pouvons donc mentionner des formes telles que : *perdre / sauver la face* – chinois, *enterrer la hache de guerre* – amérindien.

Des phraséologismes «ambulants» en Europe → Ce sont des séquences qui, par la voie orale, le calque ou la littérature, ont été l'objet d'un transfert d'une langue créatrice vers d'autres langues et par ce fait elles existent dans la plupart des langues européennes. La majorité de ces unités provient de l'une des deux sources suivantes :

a) une partie notable vient de la Bible, p.ex. *s'en laver les mains, le bouc émissaire, porter sa croix* ;

b) une autre partie provient de l'Antiquité gréco-latine, p.ex. *tomber de Charybde en Scylla, descendre dans l'arène, être au septième ciel*.

Traitant la question d'origine et de provenance des SF, il est également nécessaire de signaler le phénomène de **dérivation** sur le plan phraséologique. Bien que ce processus soit attribué surtout aux lexèmes, il est de nombreuses analyses qui confirment sa présence et en même temps son caractère spécifique au niveau phraséologique. Nous pouvons citer ici p.ex. les travaux de D. BUTTLER (1981), de E. KOZARZEWSKA (1994), de A. M. LEWICKI (1981) et d'autres. La dérivation, procédé permettant de former des mots nouveaux, contribue aussi à enrichir le fonds phraséologique.

D. BUTTLER (1981) indique donc **deux types de dérivation phraséologique**, à savoir :

- la composition → processus qui consiste à souder des lexèmes en groupements de mots ;
- la modification → phénomène grâce auquel on transforme des structures figées déjà existantes : elle consiste le plus souvent à : éliminer un ou plusieurs éléments, ajouter un ou plusieurs composants nouveaux.

A.M. LEWICKI (1981) distingue en revanche :

- dérivation syntaxique → transformations au niveau syntaxique de la séquence, p.ex. nominalisation ;
- dérivation sémantique → changements sémantiques qui sont parallèlement grammaticalisés.

Historiquement parlant, les origines et les sources des unités figées semblent être souvent liées aux structures parémiques. Le phénomène a été signalé p.ex. par A.M. LEWICKI (1999). Il explique le fait que les proverbes peuvent passer en séquences figées dont le caractère n'est plus proverbial, et que ce proces-

sus se fait également grâce au phénomène de dérivation. Les unités parémiques existent depuis des temps immémoriaux et appartiennent plutôt à la culture et à la tradition orales. Pourtant, aujourd'hui l'évolution des langues fait que dans des situations concrètes de communication nous employons plus souvent des structurées actualisées et adaptées aux contextes particuliers, et que les proverbes cessent d'être si fréquents. Alors, le phénomène de dérivation phraséologique permet à la langue de profiter du fonds parémique pour créer ainsi différentes séquences figées d'une manière autonome. A. M. Lewicki souligne que la présente dérivation consiste à exploiter parallèlement de multiples processus transformationnels. Aussi parmi les plus fréquents pouvons-nous mentionner :

1. Deux procédés qui font transformer le proverbe en séquence figée verbale, à savoir :

- modifications consistant à remplacer le SN générique, présent dans les proverbes, par un SN spécifique qui renvoie à une situation particulière et spatio-temporellement déterminée ; à titre d'illustration, le proverbe *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage*, qui donne naissance à la locution *accuser son chien de la rage* ;
- transformation consistant à réduire une structure proverbiale ; il s'agit ici des séquences abrégées en vue d'être plus facilement lexicalisées et mémorisées.

2. Processus plus profond qui consiste à dégager du proverbe un composant nominal qui, par conséquent, commence à fonctionner comme une structure figée autonome. Pour donner un exemple concret, prenons une unité polonaise *stary wróbel* (personne qu'on ne peut pas tromper, quelqu'un qui a beaucoup d'expérience) qui a été sans doute dégagée du proverbe *Starego wróbla na plewy nie złapiesz*.

3. Phénomène de dérivation encore plus complexe, à savoir le cas où la séquence tirée du proverbe prend un sens métaphorique un peu ou même complètement diffé-

rent par rapport à la structure parémique de base. Voyons l'expression polonaise *pierwsza jaskółka* (symptôme, prodrome de qqch.), qui, tout en provenant du proverbe *Pierwsza jaskółka nie czyni wiosny*, a une signification différente par rapport au proverbe de base voulant dire qu'un premier symptôme ne doit pas nécessairement annoncer telle ou telle chose soit tel ou tel événement.

À travers les présentes remarques nous voyons que les origines des séquences figées peuvent être très diverses. Leurs sources étant différentes, elles résultent quand même naturellement des processus d'évolution linguistique et sont soumises ainsi aux multiples procédés de modification et de transformation. Il est donc justifié de constater que le phénomène de figement est aussi un «continuum» au niveau diachronique, et que la provenance des SF ne peut pas être analysée comme un élément stable ni trop éloigné dans le temps.

2.2. Mécanismes de la création naturelle des structures figées

Les processus responsables de la formation des unités figées, de même que leur nature syntaxique et sémantique constituent depuis des années le centre d'intérêt des phraséologues, du fait qu'il est vraiment impossible de comprendre ni de décrire le phénomène sans être conscient de sa structuration. Après avoir examiné des travaux linguistiques en question, nous pouvons donc distinguer deux orientations principales dans ce domaine :

- d'un côté, on traite les SF comme une sorte d'exception, les comparant avec des structures dites «normales», et dans ce cas-là, on souligne avant tout leurs traits irréguliers au niveau formo-syntaxique ;

– de l'autre, on accentue le plan sémantique des unités figées en faisant voir que leur syntaxe est en réalité soumise à l'aspect significatif.

Alors, dans le présent chapitre nous allons signaler quels sont les procédés essentiels déterminant la structuration des phraséologismes au niveau syntaxique ainsi que sur le plan sémantique.

2.2.1. Figement syntaxico-formel, non-continuité structurale

L'aspect formo-syntaxique des SF a été déjà amplement examiné et il faut dire que c'est le courant de la grammaire générative et transformationnelle qui a fortement contribué à enrichir les analyses dans ce champ. Bien que le générativisme en général traite des unités tropiques comme «exceptions marginales de la langue», plusieurs linguistes, comme U. WEINREICH (1969), B. FRASER (1970), J.D. McCAWLEY (1971) et J.J. KATZ (1973), visant à la description complète de la langue, abordent les problèmes des structures figées. Leurs études ont donc abouti à formuler quelques constatations communes, à savoir :

- les SF sont d'habitude bien formées sur le plan grammatical, mais elles sont irrégulières au niveau sémantique : leur signification ne résulte pas du calcul sémantique ;
- les SF se caractérisent par des restrictions transformationnelles ;
- il est possible de distinguer quelques types de structures syntaxiques des SF, p.ex. : verbe + complément, noms composés, clichés, phrases figées, et ainsi de suite.

Les analyses focalisées sur les processus syntaxiques externes et internes des SF (le fonctionnement des unités dans le cadre de l'énoncé de même que la formation interne des séquences) ont été approfondies encore par d'autres

linguistes. Il faut citer ici à titre d'exemple : A.M. LEWICKI (1976), M. GROSS (1982), et ces derniers temps également, dans une certaine mesure, G. GROSS (1996).

M. GROSS (1982) examinant de multiples structures syntaxiques de groupements figés soutient quand même que l'originalité des phraséologismes se concentre sur le plan sémantique, les règles de constitution des phrases simples s'y appliquant de la même façon que dans le cas des groupements libres.

A.M. LEWICKI (1976), en revanche, s'occupe avant tout du phénomène de **continuité** et de **non-continuité syntaxique des SF**. Les mécanismes des rapports d'antécédence et de séquence, typiques pour les composants de la chaîne syntagmatique, constituent un matériau frappant, mais très difficile au niveau des phraséologismes. Lewicki propose ici l'observation et l'application du critère fréquentatif. Aussi les groupements de mots répétés souvent dans la langue dans leur forme totale aspirent-ils au statut de **séquences reproductives**, autrement dit figées. On peut rappeler ici le fait que les définitions traditionnelles du figé soulignent également la reproductibilité intégrale des SF, ce qui est la preuve de leur stabilité dans la communication linguistique.

Par contre, G. GROSS (1996) accentue le fait que le **figement** est un processus linguistique qui, d'un syntagme dont les éléments sont libres, fait un syntagme dont les composants ne peuvent pas être dissociés. Ce processus se caractérise également par le phénomène de «continuum». Ainsi pouvons-nous parler de différents **degrés de figement**, et selon Gross, le degré de figement se reflète dans les possibilités combinatoires et transformationnelles. La construction est d'autant plus figée au niveau syntaxique qu'elle a moins de ces propriétés, à savoir elle refuse p.ex. la passivation, l'extraction, la pronominalisation, la relativisation, l'interrogation, le détachement.

Dans les recherches actuelles on distingue souvent :

- le degré de figement → qui concerne le niveau syntaxique ; il résulte en général du degré de possibilités transformationnelles, ainsi que du degré de non-continuité structurale des composants (autrement dit, du degré plus ou moins élevé du rapprochement syntaxique des composants) ;
- le degré d'opacité sémantique → qui concerne le niveau significatif des SF.

De plus, on dit souvent que les SF sont des unités intermédiaires entre les catégories simples dont elles ont les fonctions syntaxiques et les syntagmes dont elles ont perdu l'actualisation.

Le procédé de **figement** peut être parfois examiné par comparaison aux processus de **composition** et de **dérivation lexicale**. Leurs relations mutuelles sont bien présentées dans le schéma 3 (S. MEJRI, 1997, p. 269) :



Schéma 3. Relations entre le figement, la composition et la dérivation

Plus on avance vers la droite, plus la syntaxe lexicale devient prédominante, plus la synthèse formelle est condensée. Au contraire, plus on va vers la gauche, plus la formation est formellement analytique.

Le phraséologue russe A. MOLOTKOV (1977), parle de certaines analogies entre : **phraséologisme** et **lexème**. Cette ressemblance se manifeste, à son avis, au niveau du contenu sémantique tandis que le plan formo-syntaxique est complètement différent.

La présente hypothèse a été néanmoins contestée par D. BUTTLER (1982 b) pour qui le **processus de figement** est d'une certaine façon analogue par rapport au **procédé de lexicalisation**, typique pour les mots. Aussi dans les deux cas la structure formelle est-elle condensée et, par consé-

quent, il est impossible d'en commuter librement les éléments composants. Pour les mots ce sont des morphèmes, pour les phraséologismes – des lexèmes composants. Évidemment les deux phénomènes sont fortement liés aux processus sémantiques réalisés en même temps, mais c'est déjà le sujet de notre sous-chapitre suivant.

2.2.2. Opacité sémantique, sélection des sèmes, globalisation et synthèse du sens

Le phénomène de figement syntaxique va de pair le plus souvent avec de nombreux processus sémantiques qui justifient ainsi la formation des SF. C'est seulement dans le cas du **figement d'utilisation** que la syntaxe ainsi que le niveau sémantique demeurent réguliers, les unités fonctionnant quand même comme structures stables en raison de la tradition d'emploi. C'est le cas de certains proverbes, maximes, ou citations. Par contre, si nous avons affaire au **figement linguistique** proprement dit, nous observons presque toujours des restrictions syntaxiques de même qu'une opacité sémantique.

Ces derniers temps, la branche phraséologique focalisée sur l'aspect sémantique des SF reste fortement analysée. Elle s'appuie donc :

- d'un côté, sur la **sémantique structurale**, profitant le plus des études sémiologiques d'A. GREIMAS (1966), de B. POTTIER (1964) ou de F. RASTIER (1987),
- de l'autre, sur la **conception cognitive** développée aujourd'hui en Europe et aux États-Unis.

L'une des premières études complètes et exhaustives dans ce champ a été menée par G. GRÉCIANO (1983 a) qui analysait quand même exclusivement la nature sémantique des expressions idiomatiques.

Aujourd'hui la question est très largement examinée et discutée, à ce point qu'il est impossible d'énumérer ici tous

les phraséologues préoccupés par ce problème (cf. entre autres les travaux de G. GROSS (1996) ; S. MEJRI (1997) ; S. VIETRI (1985) ; M. CONENNA (1987)), les études des linguistes unis lors des Rencontres Linguistiques Méditerranéennes en septembre 1998 (S. MEJRI, G. GROSS, A. CLAS, T. BACCOUCHE éd., 1998) portant sur le phénomène du figement lexical, et tant d'autres.

Toutes les définitions plus ou moins standard soutiennent le fait que du point de vue sémantique la séquence est figée quand son sens est opaque, c'est-à-dire non-compositionnel. Normalement le sens global d'un énoncé devrait résulter d'un calcul sémantique des composants qui le forment, mais dans le cas des SF, leur signification est rarement déduite du sens des éléments composants.

Dans cette perspective nous pouvons distinguer deux catégories de phraséologismes, à savoir :

- séquences figées transparentes (autrement : endocentriques ou littérales) → où il y a toujours moyen de déduire le sens à partir de celui des constituants de l'unité ;
- séquences figées opaques (autrement : exocentriques ou idiomatiques) → leur interprétation est beaucoup moins évidente, le sens est idiomatique, elles doivent être mémorisées comme c'est le cas pour les unités simples.

Comme c'est le cas du figement syntaxique, le **degré de l'opacité sémantique** est graduel et constitue la catégorie de «continuum». Dans l'optique sémantique, l'**idiome** (ou la **séquence idiomatique**) représente donc le stade ultime de l'opacité, résultant du transfert et de l'agglomération sémantique. Alors, l'idiome naît de la réunion de plusieurs unités qui, une fois lexicalisées, prennent un sens global ne fonctionnant pas sur la base de la compositionnalité.

Examinant les structures figées du point de vue sémantique, il faut dire encore que cette analyse se fait commodément à partir des **études sémiques**. Très souvent les phraséologismes se forment grâce aux mécanismes tropi-

ques (métaphore, métonymie et d'autres), et ceux-ci, en revanche, sont fondés sur une **sélection sémique** (cf. S. MEJRI, 1997).

Ainsi la métaphore peut établir un rapprochement entre deux entités n'ayant de points communs que les sèmes qui justifient la liaison les unissant (schéma 4).

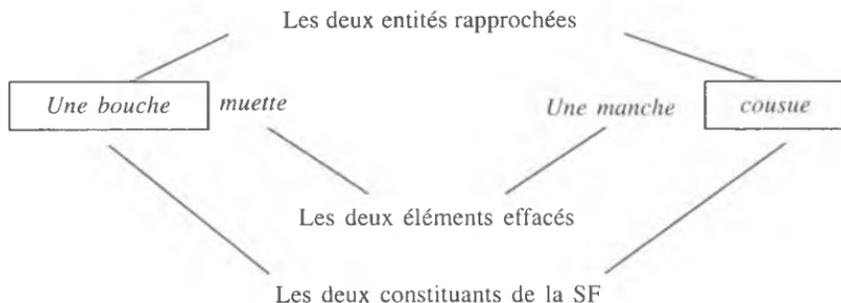


Schéma 4. Sélection sémique qui fait rapprocher deux éléments

La sélection sémique a pour base un parallélisme établi entre les deux séquences rapprochées, et de cette structure analogique se dégagent les éléments sémiques justifiant la naissance de la métaphore.

Le processus de la sélection sémique se réalise d'une manière analogue en ce qui concerne des unités formées avec la préposition. Comparons le schéma 5.

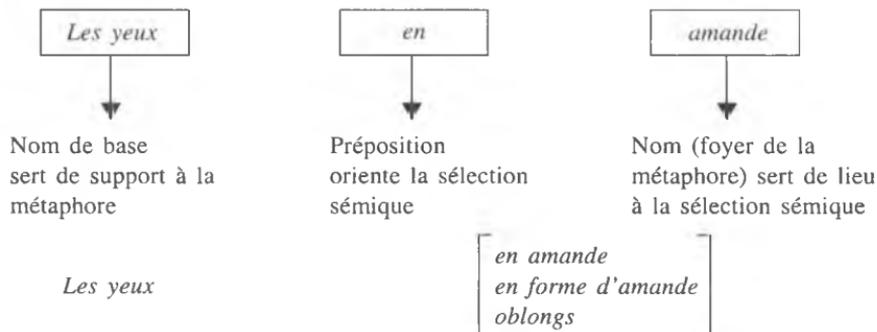


Schéma 5. Sélection sémique qui fait rapprocher deux éléments à travers la préposition

De l'*amande* est sélectionné seulement le sème de la forme.

Les mêmes mécanismes fonctionnent au niveau des séquences comparatives ayant la structure «comme + SN». Dans ce cas-là le contenu sémantique du 1^{er} élément peut :

- être réduit à un simple sème du 2^{eme} élément, p.ex. *muet comme une carpe* ;
- n'avoir aucune relation sémantique directe avec le 2^{eme}, nous avons donc un sème attribué, p.ex. *bête comme ses pieds*.

L'analyse sémique approfondie peut justifier parfois la formation de tel ou tel phraséologisme. Nous pouvons arriver à des conclusions intéressantes en examinant ainsi des **unités somatiques**.

Les études de ce type ont été menées par V. GAK (1977) qui a distingué deux aspects du sens de noms somatiques, à savoir :

- spatio-relationnel → p.ex. *tête* – la partie principale ou supérieure de qqch., *pied* – la partie la plus basse ;
- fait qu'aux différentes parties du corps correspondent des activités diverses → *tête* – pensée, *jambe* – marche, *oeil* – vue, etc.

A. WIERZBICKA (1975), par contre, parle de trois types de sèmes qui sont inscrits aux notions somatiques, c'est-à-dire :

- les sèmes locatifs → informent de la localisation d'une partie de corps ;
- les sèmes physiques → informent de ses qualités physiques ;
- les sèmes fonctionnels → informent de sa destination et de sa fonction.

Par conséquent, des phraséologismes somatiques se fondent toujours sur l'une de ces catégories de sèmes, parfois également sur une combinaison mixte. Pour donner des exemples représentatifs, voyons :

- les séquences fondées sur des sèmes locatifs : *en avoir par-dessus de la tête, de la tête aux pieds* ;
- les séquences fondées sur des sèmes physiques : *compter qqch. sur les doigts, chauve comme un genou* ;

– les séquences fondées sur des sèmes fonctionnels (elles sont les plus nombreuses) : *fine bouche, être tout yeux tout oreilles, avoir bon nez*.

La sélection sémique s'organise d'habitude dans la sphère du culturel et le sens, grâce à ce processus, fonctionne dans un cadre symbolique. À travers la sélection, nous avons donc la possibilité d'accentuer des sèmes qui sont moins typiques. Comme l'a remarqué Z. KLIMASZEWSKA (1996), le phénomène de l'idiomaticité et de la formation des structures opaques consiste en fait à réaliser des sèmes périphériques. Alors, l'unité devient opaque proportionnellement au caractère atypique de sa signification réalisée. Le phénomène de cette sélection et filtration sémique peut être présenté de la manière schématique suivante (schéma 6) :

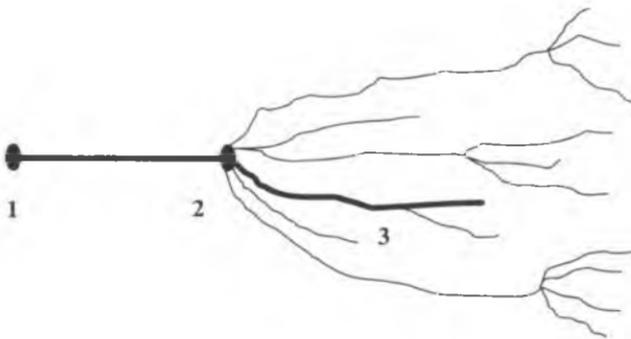


Schéma 6. Phénomène de sélection et de filtration sémique :

1. Le sens premier des unités lexicales. 2. Les différentes significations qu'elles peuvent avoir à la suite des opérations sémantiques qui en font des unités polysémiques. 3. La signification sélectionnée dans une séquence figée

Le processus de sélection des sèmes mentionné ci-dessus ne constitue néanmoins que la première étape importante d'un procédé plus complexe qui justifie la formation des phraséologismes, et qui est souvent appelé **synthèse**

ou **globalisation sémantique**. Le phénomène a été déjà traité par G. GRÉCIANO (1983 a) qui en a fait un outil méthodologique pour la description des expressions idiomatiques, et ces derniers temps par S. MEJRI (1998 a). G. GRÉCIANO en fournit la définition suivante : «Par globalisation nous avons désigné ce processus de réunion à la fois sélective et virtuellement illimitée des composants propres aux parties auparavant disparates en une unité» (1983 a, p. 387).

La présente globalisation entraîne en pratique plusieurs opérations sémantiques, telles que (S. MEJRI, 1998 a) :

- la sélection et l'organisation des sèmes → dont nous avons déjà parlé ;
- l'intégration catégorielle → l'opération qui conditionne la manière dont le contenu sémique s'organise et par laquelle la SF est versée dans l'une des parties du discours ;
- le filtre sémantique → le procédé par lequel la synthèse sémantique transforme certains signifiés de départ en éléments sémiques participant à la construction du nouveau signifié global ;
- la dénomination oblique → l'opération grâce à laquelle la dénomination directe est remplacée par la dénomination oblique.

Le processus de la **globalisation sémantique** est une **opération mentale** complexe qui constitue l'expression de l'une des formes de notre pensée. Ainsi, S. Mejri distingue quelques procédés mentaux qui prennent part à cette opération, à savoir :

- la condensation → qui ramène ce qui est disparate à ce qui est uni ;
- l'amalgame → qui intègre les contenus sémantiques de départ dans des synthèses où le calcul du sens est opaque ;
- la décatégorisation et la recatégorisation → qui opèrent sur des transferts catégoriels multiples ;
- l'autonomie conceptuelle → qui fait construire des concepts autonomes.

Pourtant, parlant des procédés mentaux qui justifient la globalisation et la synthèse sémantiques, il paraît nécessaire de souligner également le phénomène d'**analogie**, opération mentale permettant d'associer et de relier des notions plus ou moins éloignées, qui semble précéder et motiver naturellement tous les processus évoqués plus haut (cf. M. MINSKY, 1986 ; W. BANYŚ, 2000).

Les mécanismes de la sélection et de la filtration sémi-que ainsi que tout le processus de la globalisation sémantique sont fortement conditionnés par de nombreux phénomènes culturels et stéréotypés. C'est un aspect accentué dans l'optique cognitive et nous allons en parler davantage dans le chapitre consacré aux questions de la vision du monde créée à partir des SF (cf. chapitre 4).

2.2.3. Motivation dans les SF

Touchant les questions de formation des structures figées, il est impossible d'omettre le phénomène de motivation. Dans la tradition linguistique, la motivation peut être traitée au niveau lexical : dans ce cas-là, elle est comprise comme relation naturelle de ressemblance entre le signe et la chose désignée ; soit au niveau syntagmatique : elle est ici considérée comme caractère d'un signe complexe dont le sens se déduit de ses composants.

Sur le plan des phraséologismes nous prenons alors en considération la motivation au sens syntagmatique, et dans cette perspective on dit souvent que les SF sont immotivées. La présente hypothèse peut être néanmoins discutable : voir, entre autres, les études de A.M. LEWICKI (1982 a ; 1985), de A. PAJDIŃSKA (1982 a), de J. PORAWSKA (1991), de M. ALINEI (1996), de M. PRANDI (1998) et d'autres.

Adoptant la terminologie proposée par A.M. LEWICKI (1982 a), nous pouvons distinguer trois types de motivation :

- la motivation lexicale → qui justifie la formation des syntagmes transparents, dont le sens résulte de la signification des composants ;
- la motivation grammatico-catégorielle → qui justifie les liaisons du point de vue grammatico-formel ;
- la motivation globale → essentielle pour les phraséologismes du fait qu'elle justifie la globalisation sémantique et l'organisation des sèmes, expliquant en même temps la base métaphorique ou métonymique.

Dans le sous-chapitre précédent nous avons fait voir que l'analyse sémique profonde au niveau des unités figées explique souvent les raisons de leur constitution. Aussi maintenant pouvons-nous dire que cette analyse éclaire également la **motivation globale** des phraséologismes.

Prenant comme point de départ la sémantique structurale d'A. GREIMAS (1966), de B. POTTIER (1964) ou de F. RASTIER (1987), nous pouvons constater que la signification de chaque notion est décomposable en (cf. A. PAJDZIŃSKA, 1982 a) :

- archisèmes → sèmes attribués par suite des observations dénotatives, par conséquent objectives ;
- sèmes connotatifs → sèmes attribués à la notion en conséquence d'expériences socio-culturelles ;
- sèmes attachés par suite des associations individuelles → donc qui sont tout à fait subjectifs.

Il va donc de soi que les unités figées sont motivées d'habitude sur le plan des sèmes connotatifs, tandis que les métaphores non lexicalisées sont par contre souvent explicables au troisième niveau.

Nous pouvons distinguer quelques types de motivation globale, tels que (cf. A.M. LEWICKI, 1985) :

- la motivation métaphorique → où un ou plusieurs sèmes connotatifs deviennent essentiels en remplaçant ainsi des archisèmes ;
- la motivation symbolique → lorsque le phraséologisme correspond à un certain geste, et la signification de ce

geste est parallèle au contenu de la SF, p.ex. *faire oui de la tête* ;

- la motivation stéréotypée → qui constitue une sous-classe de la motivation métaphorique ; les sèmes connotatifs justifiant la formation des phraséologismes sont néanmoins nécessairement liés aux jugements stéréotypés et traditionnels.

Les études sémiques focalisées sur les problèmes de la motivation des SF permettent de parler de deux grandes catégories de phraséologismes, à savoir :

- séquences figées qui sont motivées d'une certaine façon au niveau linguistique, c'est-à-dire dont il est possible d'expliquer la structure sémantique à partir des processus de sélection et de globalisation sémique, p.ex. *tomber dans l'obscurité, ouvrir les yeux*, etc. ;
- séquences figées qui sont motivées en faisant appel à la réalité extralinguistique ; leur structure sémantique résulte donc des processus consistant à englober des événements ou des situations concrètes, p.ex. *passer le Rubicon ; se battre contre les moulins à vent* ; etc.

Nous pouvons constater également qu'un certain nombre d'idiomes (d'unités complètement opaques) fonctionnent à la manière des signes-symboles qui ne sont motivés que par convention.

2.3. Question du sens au niveau des SF

Les études portant sur le phénomène des SF abordent forcément la question de leur sens. Le problème s'avère intéressant lorsque nous avons affaire à une sous-catégorie des phraséologismes, à savoir à la classe qui englobe des structures figées sémantiquement qui se caractérisent par un certain degré d'opacité sémantique. Ce sont des cas

où nous parlons du figement linguistique proprement dit, étant néanmoins tout à fait consciente que cette catégorie elle-même reste également graduelle s'étendant entre différents degrés de compositionnalité.

Comme nous l'avons déjà dit, les séquences figées, surtout celles opaques ou figées du point de vue sémantique, accusent un certain degré de ressemblance et d'analogie par rapport aux catégories discursives simples, à savoir aux lexèmes. Cette correspondance est justifiée naturellement par l'unicité du signifié, mais reste perturbée par le caractère polylexical du signifiant.

La sémantique du langage fait souvent la distinction entre le sens explicite et implicite. Le **sens explicite** résulte, toujours directement, de la combinaison des composants de l'énoncé. En pratique, le sens purement explicite est assez rare, vu que le sens global des énoncés est souvent autre ou plus riche que le sens qu'on obtient en combinant les significations des diverses unités prononcées (il faut ajouter ici le contexte, les intentions des locuteurs, toute la situation discursive, et ainsi de suite). Ainsi, quand d'autres facteurs interviennent et que le sens ne peut pas être assigné directement aux composants signaux, phoniques ou graphiques, constituant les énoncés, on peut parler du **sens implicite**. Il apparaît donc souvent sur le plan des SF.

Les unités figées se caractérisent d'habitude par le phénomène de la **double signification** (autrement dit : de la double structure sémantique), ce qui est accentué par des linguistes-phraséologues (cf. l'article de A. RADZIK (1998)). Cette dualité sémantique correspond en fait à la dichotomie traditionnelle entre le sens propre et le sens figuré. Elle est soutenue également par les paires d'opposition, répandues sur les pages des études phraséologiques, telles que p.ex. le sens littéral et opaque, le sens compositionnel et non compositionnel, le sens analytique et idiomatique, etc.

Pour exprimer la double signification des SF, G. PERMIAKOV (1988) parle de deux niveaux sémantiques. Le **niveau**

sémantique superficiel reflète le sens direct tandis que le **niveau sémantique profond** recouvre le sens figuré, essentiel pour les séquences figées.

Par contre, G. GROSS (1996) distingue deux types de lectures possibles des SF, c'est-à-dire :

- lecture transparente (compositionnelle) → qui permet de découvrir le sens direct ;
- lecture opaque (non compositionnelle) → qui se fonde sur la synthèse sémantique et qui permet ainsi d'arriver au sens figuré.

Cela s'explique facilement p.ex. au niveau de l'expression *les carottes sont cuites*. À travers la lecture transparente nous arrivons au sens direct tel que *les légumes en question sont prêts à être mangés*, tandis que la lecture opaque découvre le sens figuré tel que *la situation est désespérée*.

Mais il existe des SF qui rejettent leur interprétation littérale. Ainsi, la lecture compositionnelle n'est plus possible. C'est p.ex. le cas de l'expression *parler par la bouche de qqn.* qui ne se prête qu'à la lecture opaque, dévoyant ainsi uniquement le sens figuré.

D'après D. BUTTLER (1982 b) sur le plan des phraséologismes nous parlons du :

- sens structural → direct, compositionnel et littéral ;
- sens réel → figuré, métaphorique ou idiomatique.

Souvent, l'accès au sens réel de la SF se fait à travers le passage du sens structural au sens opaque. Ce passage peut se réaliser grâce à la synthèse et à la globalisation sémantique. Le processus de formation phraséologique fait que les unités figées peuvent abandonner non seulement leur sens compositionnel, mais aussi leur référence d'origine réalisée à partir du sens structural. Ce phénomène est appelé **aréférenciation** (cf. G. GRÉCIANO, 1983 a), et on dit parfois que la non-compositionnalité des SF est proportionnelle à l'aréférenciation de leurs constituants (S. MEJRI, 1997).

Très souvent, le fonctionnement du sens sur le plan des SF est fortement lié aux mécanismes tropiques et aux processus de catégorisation, de conceptualisation et de valorisation stéréotypée. Nous abordons ces questions dans le chapitre 4.

3. Traitement contrastif des séquences figées. Problème d'équivalence

3.1. Objectifs de la phraséologie comparative et difficultés résultant des études contrastives

Dans les chapitres précédents nous avons présenté les problèmes nécessaires à la compréhension du phénomène du figement dans sa totalité (à savoir : notion et classification des phraséologismes, problème de leurs limites et de leur fixité, de même que les mécanismes de leur structuration), mais toutes ces analyses faisaient abstraction des examens contrastifs. Après avoir abordé les questions qui expliquent le fonctionnement des SF, nous pouvons passer aux phénomènes essentiels pour notre étude, c'est-à-dire à ceux qui résultent d'un traitement comparatif.

Comme nous l'avons déjà signalé, la phraséologie contemporaine englobe en réalité deux vastes branches :

- d'un côté, la **phraséologie unilingue** → qui s'occupe du phénomène au niveau d'un seul code langagier et qui constitue à vrai dire la première étape de tous les examens phraséologiques
- de l'autre, la **phraséologie comparative** ou **contrastive** (appelée aussi multilingue) → qui va plus loin dans ses analyses, et qui se concentre par conséquent sur la confrontation des SF dans différentes langues naturelles.

La phraséologie contrastive en tant que domaine scientifique s'étant développée avant tout dès la seconde moitié

du XX^e s., elle est aujourd'hui très actuelle, étant donné qu'elle répond naturellement aux intérêts et aux besoins ressentis au moment de la traduction (même en ce qui concerne la traduction automatique) et lors de l'apprentissage des langues.

Les objectifs de la phraséologie comparative sont multiples :

1. Généralement, elle contribue aux larges programmes de la description lexicographique des langues, ce qui se manifeste au niveau pratique par la rédaction des dictionnaires multilingues de divers types.

2. Les études confrontatives aident également à comprendre la nature et les origines des langues, étant donné qu'elles permettent de découvrir des sources culturelles et historiques communes.

3. Les analyses de ce genre donnent également la possibilité de connaître ce qui est commun et ce qui est variable dans la pensée des gens appartenant à différents milieux socio-culturels.

La phraséologie comparative constitue constamment un domaine très intéressant et parfois embarrassant du fait que le problème des structures figées reste actuel au niveau de deux champs scientifiques actuellement développés :

- d'un côté, lors du traitement informatico-automatique ;
- de l'autre, en ce qui concerne le processus de l'enseignement-apprentissage des langues parce que, comme l'a remarqué G. GROSS (1996), un étranger ne peut les interpréter littéralement, même s'il connaît tous les mots individuellement.

Nous situant au niveau des analyses cognitives, nous voyons de plus que les langues naturelles, formées au cours des siècles sous une forte influence des facteurs socio-culturels, se distinguent parfois non seulement au niveau communicatif, mais encore sur le plan conceptuel, et ceci rend l'examen contrastif encore plus complexe.

Pourtant, les études confrontatives attirent toujours des linguistes-phraséologues. D'habitude, elles vont de pair avec des analyses pratiques concentrées sur la rédaction de dictionnaires et de recueils multilingues. Parmi les phraséologues préoccupés de l'aspect contrastif, on peut citer à titre d'exemple A. VALLI et E. VILLAGENES SERRA (1998), S. SKORUPKA (1965, 1985), A.M. LEWICKI (1976), L. ZARĘBA (1978, 1981, 1982, 1988), B. REJAKOWA (1994), S. VIETRI (1985), J. MATEŠIĆ (1985), J. SOLODUB (1982), E. EHEGÖTZ (1973), K. GÜNTHER (1984, 1990), L. PORDÁNY (1986), ainsi que quelques phraséologues-parémiologues italiens attirés par les études confrontatives des proverbes, p.ex. M. CONENNA (1988) et A. FLONTA (1995).

Les analyses phraséologiques comparatives abondent en multiples difficultés. La formation ainsi que l'évolution des séquences figées (à l'exception des calques et des emprunts) s'organisent différemment selon différentes langues naturelles. De plus, des différences de structures grammatico-syntaxiques propres aux langues font que l'identité ou la correspondance des phraséologismes, dans une perspective comparative, n'est que partielle.

Parmi les questions qui s'avèrent frappantes au niveau confrontatif il faut signaler aussi le problème de la synonymie et de la polysémie des phraséologismes (cf. p.ex. L. ZARĘBA, 1988 ou M. SUŁKOWSKA, 2000 b). D'habitude, nous analysons les phénomènes de synonymie ou de polysémie au niveau d'un seul code linguistique, mais en réalité il faut dire qu'ils entraînent également des conséquences sur le plan confrontatif.

En ce qui concerne la **synonymie**, le terme lui-même n'est pas univoque. Il y a des linguistes, peu nombreux cependant (cf. p.ex. H. GECKELER, 1971; *Encyklopedia wiedzy o języku polskim*, 1978; *The Advanced Learner's Dictionary of Current English*, 1962), pour qui la synonymie consiste en une identité sémantique absolue entre des unités linguistiques. D'autre part, la synonymie est néan-

moins traitée d'une façon moins rigoureuse, et un grand nombre de linguistes prennent comme synonymes des unités semblables et parallèles au niveau de leur signification. Cette optique est adoptée souvent sur le plan phraséologique (cf. L. ZAREBA, 1988).

Pourtant, l'existence d'un certain nombre de séquences figées plus ou moins synonymiques dans chaque langue pose des problèmes quant à l'attribution de correspondants étrangers adéquats à chaque unité du même champ significatif. Prenons comme exemple la notion *en avoir assez de qqch.*, qui au niveau phraséologique peut être réalisée différemment dans différentes langues. Comparons :

français	italien	polonais
<i>En avoir par-dessus les oreilles.</i>	<i>Averne fin sopra i capelli.</i>	<i>Mieć czegoś powyżej uszu.</i>
<i>En avoir plein le nez.</i>	<i>Essere stufo di q.c.</i>	<i>Mieć czegoś po dziurki w nosie.</i>
<i>En avoir par-dessus les épaules.</i>		
<i>En avoir plein le dos.</i>		
<i>En avoir par-dessus la tête.</i>		

Aussi, dans ces cas-là, les phraséologues contrastifs doivent-ils analyser chaque fois le champ significatif d'un phraséologisme au niveau d'une seule langue naturelle et sont ensuite contraints de trouver les correspondants les plus appropriés du point de vue sémantique (à savoir, intentionnel ainsi que référentiel) et formel dans les autres langues.

Certaines difficultés sur le plan contrastif sont également provoquées par le **caractère polysémique des unités figées**. La question de la polysémie constitue aujourd'hui l'un des

problèmes intéressants et actuels au niveau des études lexicographiques. Elle pourrait donc être discutée et analysée en prenant en considération ses différents aspects (cf. W. BANYŚ, 2000). Pourtant, au niveau des SF, dans une perspective pratique et en même temps contrastive, la polysémie peut se présenter dans le cadre que nous évoquons ci-dessous. Ainsi, il arrive que le correspondant le plus rapproché d'une autre langue ne recouvre qu'une seule partie sémantique d'une séquence donnée. Ce phénomène fonctionne également en sens inverse, c'est-à-dire lorsqu'un équivalent recherché possède une signification plus large par rapport à l'unité phraséologique de la langue de départ. Dans ce cas-là, nous pouvons parler de relation d'inclusion ou d'hyponymie au niveau des correspondants phraséologiques. Pour donner un exemple, prenons la séquence française *avoir le coeur sur les lèvres* qui est polysémique. Elle signifie d'une part *être franc, dire toute sa pensée*, d'autre part *avoir des nausées*. Cependant, ni en italien ni en polonais il n'existe de correspondant possédant une valeur polysémique semblable. Les équivalents phraséologiques italiens et polonais ne recouvrent que la première signification (*avere il cuore sulle labbra; co w sercu, to na języku*), tandis que l'autre sens est exprimé à travers les structures transparentes telles que *avere la nausea* (it.), *mieć nudności* (pol.). Le phraséologue multilingue en est conscient et par conséquent, il cherche à donner à chaque fois l'équivalent le plus approprié.

Parlant de la phraséologie contrastive, il faut aussi soulever la question de l'**idiomaticité**. Au niveau des études comparatives, la **séquence** ou l'**expression idiomatique** (appelée également **idiotisme**) est une structure figée qui reste propre à une langue donnée, et qui ne possède pas de correspondants phraséologiques dans d'autres langues. En évoquant la notion d'idiotisme nous entrons néanmoins sur l'ample terrain de l'équivalence phraséologique, essentiel dans le traitement confrontatif.

3.2. Équivalence sémantique et formelle des SF sur le plan multilingue

3.2.1. Notion d'équivalence

Le terme d'**équivalence**, discuté et traité au niveau philosophique de même que linguistique, n'est encore ni univoque ni entièrement déterminé. Il existe également une grande confusion terminologique, car dans la littérature nous rencontrons souvent des termes : **homologie**, **identité**, **correspondance**, **analogie** employés plus ou moins dans le même sens.

Ces derniers temps, la notion de l'équivalence est surtout vivante sur le plan des études focalisées sur la traduction. Ainsi, presque tous les linguistes qui s'occupent de traductologie (p.ex. E. NIDA, 1959 ; G. MOUNIN, 1963 ; J.C. CATFORD, 1965 ; I.I. REVZIN et W.J. ROZENCWEIG, 1981) doivent faire face à ce problème. Pourtant, au niveau de la théorie et de la pratique de la traduction, le terme reste encore flou, ce que confirme p.ex. J. PIENKOS (1993, p. 70) parlant de la notion de l'équivalence qui n'est ni absolument claire ni précise.

Parallèlement, l'équivalence constitue la notion de base de la phraséologie contrastive (comme l'a remarqué J. MATEŠIĆ (1985)). Dans ce cas-là, il s'agit évidemment de l'équivalence des phraséologismes, c'est-à-dire des unités qui par leur nature sont opaques et qui échappent ainsi aux règles du discours. Tout cela rend donc le phénomène de l'équivalence encore plus complexe et explique en même temps en partie le manque permanent de travaux exhaustifs dans ce domaine.

Il faut souligner ici que la notion de l'équivalence peut être parfois appliquée aussi aux études linguistiques d'une seule langue, mais dans ce cas-là, elle recouvre en fait la notion de synonymie.

Nous allons quand même analyser le terme d'équivalence en tant que notion-clé des recherches comparatives. Dans cette perspective, il peut être traité au sens très large, attendu que chaque terme, qui peut être traduit d'une langue à une autre, possède des équivalents. Aussi, *tête* en français, *testa* en italien et *głowa* en polonais peuvent être considérés comme équivalents parce que leur référence extratextuelle est analogue. Pourtant, l'analyse plus approfondie de leurs champs d'application communicative (autrement dit : de leurs environnements linguistiques et contextuels) peut montrer parfois que l'équivalence n'est pas absolue dans tous les contextes. Une telle étude fait alors voir naturellement qu'il est assez difficile de parler de l'équivalence au niveau des concepts larges et productifs. Les examens minutieux des notions de ce type ont clairement montré (cf. les travaux de A. WIERZBICKA (1999)) que le plus souvent on ne peut pas parler d'équivalence complète, et ce d'autant plus si les langues sont issues de cultures et de traditions différentes. Il vaut mieux donc étudier l'homologie au niveau des expressions linguistiques qui sont plus enracinées dans le contexte et plus concrètes sur le plan significatif et référentiel.

Dans la littérature traitant de la phraséologie comparative, les linguistes font souvent la distinction entre l'équivalence sémantique et l'équivalence formelle (cf. E. EHEGÖTZ, 1973 ; J. SOLODUB, 1982 ; T. GIERMAK-ZIELIŃSKA, 2000 ; M. SUŁKOWSKA, 2000 b ; 2001).

Étant tout à fait consciente du caractère flou et non univoque de ces termes, nous pouvons néanmoins constater que deux ou plusieurs séquences figées peuvent être nommées **équivalents sémantiques** lorsqu'elles représentent, malgré leur structure formelle, lexicale ou métaphorique différente, un sens figuré analogue, suscitant ainsi chez les locuteurs la même réaction communicative et référentielle.

Attendu que la présente définition unit le niveau purement sémantique et la dimension pragmatique, parfois

nous pouvons remplacer ici le terme d'équivalence sémantique par celui d'**équivalence fonctionnelle**. Dans ce cas-là, il est possible de prendre en considération toutes les unités qui, ayant une structure formelle et une image métaphorique différentes, possèdent néanmoins le même champ d'application communicative, c'est-à-dire le même emploi pratique. Ainsi, nous pouvons représenter les relations décrites plus haut à l'aide du schéma 7 :

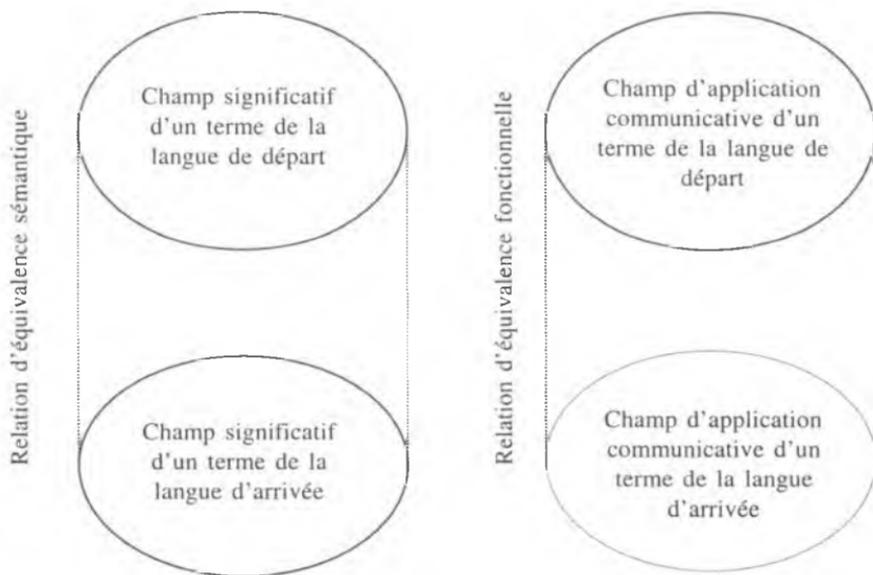


Schéma 7. Relations d'équivalence sémantique et fonctionnelle

La notion de l'équivalence fonctionnelle se rapproche aussi de celle de l'**équivalence référentielle**. Ces derniers temps, les études contrastives de même que toutes les analyses linguistiques tentent de se concentrer plutôt sur le discours et sur l'aspect pragmatique de la langue. Ainsi, adoptant la vision proposée par C. HERNÁNDEZ-SACRISTÁN (1994), nous pouvons parler également des équivalents référentiels, c'est-à-dire des unités qui sont homologues au niveau de leur usage pragmatique.

En pratique, il est néanmoins difficile d'étudier l'équivalence sémantique (ou fonctionnelle, référentielle) en faisant abstraction du niveau formel. Le plus souvent l'analyse de la ressemblance ou de l'analogie lexico-syntaxique constitue un premier pas dans l'examen orienté vers l'équivalence conceptuelle. Il y a même des linguistes-phaséologues (p.ex. J. SOLODUB, 1982) qui réservent le terme : «équivalents» uniquement aux unités analogues non seulement au niveau sémantique, mais aussi formel. Aussi traitent-ils le phénomène au sens plus strict. La présente optique semble être juste quand nous comparons des unités provenant de langues apparentées, où l'identité lexico-syntaxique des structures figées est un phénomène assez fréquent (p.ex. le français et l'italien, à titre d'exemple : *compter qqch. sur les doigts*, et *contare q.c. sulle dita*). Toutefois, l'analyse de langues plus éloignées (p.ex. le polonais avec le français ou l'italien), montre que l'**équivalence formelle** ne peut être dans ce cas que partielle à cause de la nature syntaxico-grammaticale des langues, qui est tout à fait différente. Le polonais est par excellence synthétique tandis que le français ou l'italien ont une structure analytique. Par conséquent, les éléments typiques du français et de l'italien tels que les articles ou les prépositions viennent toujours perturber l'homologie formelle (comparons : *policzyć coś na palcach* (pol.) et *compter qqch. sur les doigts* (fr.) ou *contare q.c. sulle dita* (it.)). Ainsi, tout en passant par le niveau lexico-syntaxique, dans une telle situation il faut se concentrer plutôt sur l'équivalence sémantique, fonctionnelle et référentielle, ou traiter l'équivalence formelle d'une façon moins rigide. L'optique où on prend comme équivalents les unités correspondantes au niveau sémantico-fonctionnel et pas nécessairement sur le plan formel est proposée p.ex. par E. EHEGÖTZ (1973).

Il faut signaler ici encore un autre phénomène. Il arrive parfois que l'identité formelle existe, mais elle fait défaut

au niveau notionnel. Dans ce cas-là, nous avons affaire aux équivalents formels qui ne sont pas toutefois équivalents sémantiques, fait dont a parlé p.ex. B. REJAKOWA (1982 b ; 1986 ; 1994) qui examine des unités figées en polonais et en slovaque.

Ainsi, les rapports qui se font naturellement entre l'équivalence sémantique et formelle peuvent être présentés par le schéma 8.

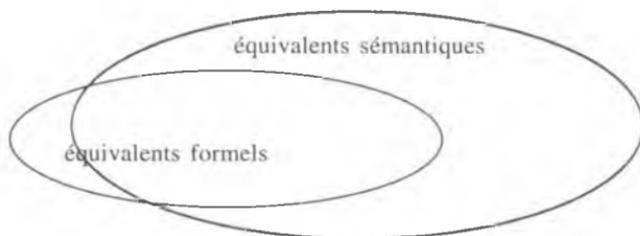


Schéma 8. Rapports qui s'établissent entre les équivalents sémantiques et formels

À partir des analyses contrastives focalisées sur les phraséologismes, il faut également distinguer le groupe d'**idiotismes** (cf. S. SKORUPKA, 1985), c'est-à-dire de séquences qui ne possèdent pas d'équivalents phraséologiques dans les langues confrontées (schéma 9).

Lorsqu'on examine les phraséologismes sous l'angle de l'équivalence, il est nécessaire de prendre en considération encore quelques aspects particuliers. Les unités figées étant par excellence tropiques, elles diffèrent fortement en ce qui concerne le mode d'illustration et de transmission du sens opaque ou figuré. Seulement les calques ou les emprunts constituent ici une exception «favorable», or ils ne posent pas tant de problèmes au niveau de l'équivalence. Normalement les langues naturelles organisent différemment la conceptualisation des idées et par suite, elles font disposer autrement la matière phraséologique. (La question sera traitée plus profondément dans le chapitre 4). Par consé-

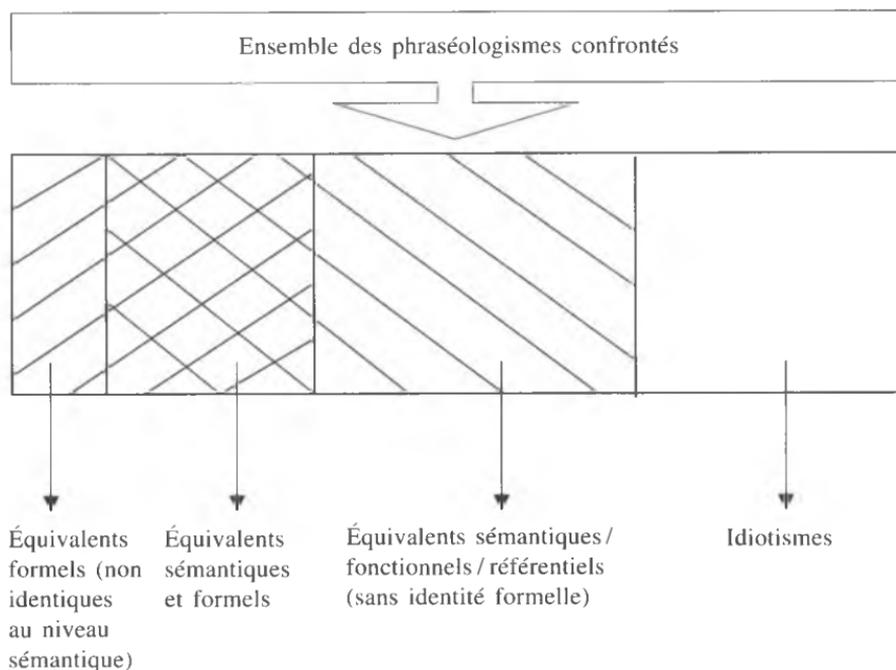


Schéma 9. Différents types d'équivalents

quent, les séquences confrontées en langues diverses possèdent souvent des images métaphoriques différentes ou une autre structure d'organisation. Pour donner un exemple représentatif, comparons des phraséologismes qui expriment le fait de s'enfuir en français, en italien et en polonais. Les Français disent alors dans une telle situation : *montrer le dos*, les Italiens : *volgere le spalle* (*détourner les bras*), tandis que les Polonais : *dać nogę* (*donner la jambe*). La même chose en ce qui concerne l'idée que quelqu'un est toujours le même et qu'il sait cacher ses émotions. Les Français appellent une telle personne : *visage de bois*, les Italiens : *faccia di bronzo* (*visage de bronze*) et les Polonais : *kamienna twarz* (*visage de pierre*). Les exemples présentés ci-dessus prouvent donc que le niveau

sémantique superficiel (d'après la terminologie de G. PER-
MIAKOV, 1988) peut être fortement différent, le sens profond
étant néanmoins très proche ou même homologue. Ce sont
des cas qui restent très délicats dans le traitement foca-
lisé sur l'équivalence.

À partir des observations et des remarques mentionnées
plus haut, nous pouvons constater que :

- Les SF formées spontanément et indépendamment dans
différentes langues s'organisent autrement au niveau
tropique ou lexico-formel, et par conséquent, elles posent
des problèmes sur le plan de l'équivalence.
- Les phraséologismes calqués, empruntés ou formés par
voie de polygenèse se caractérisent le plus souvent par
l'analogie sémantique et formelle, aussi sont-ils plus uni-
voques dans le traitement contrastif de l'équivalence.
- Les différences grammatico-formelles dans les structures
des langues ainsi que leurs qualités caractéristiques
peuvent également perturber l'analyse de l'homologie
multilingue.
- L'équivalence sémantique (fonctionnelle, référentielle) et
formelle devraient être étudiées parallèlement, et il faut
prendre en considération toutes leurs relations mutuelles.
- La notion de l'équivalence étant floue et non univoque,
elle peut être analysée en pratique en appliquant diffé-
rents critères et solutions concrètes (nous les passons en
revue dans le sous-chapitre suivant).

3.2.2. Revue des méthodes et des approches possibles

Le caractère imprécis et vague de l'équivalence a natu-
rellement son contrecoup dans les analyses pratiques et
dans les solutions méthodologiques qui peuvent y être
appliquées. Dans les ouvrages consacrés à la phraséologie
nous trouvons donc divers critères de même que différen-
tes techniques et multiples taxinomies servant à délimiter

et à classer les équivalents phraséologiques. Suivant l'optique adoptée (vision plus large ou plus stricte de l'équivalence), les phraséologues proposent des méthodes et des classements divers. Comparons donc quelques approches possibles.

La double nature sémantique des phraséologismes constitue le point de départ dans l'analyse contrastive de E. EHEGÖTZ (1990). Il distingue deux groupes d'équivalents, à savoir :

- les équivalents phraséologiques directs → qui sont identiques du point de vue de leur signification, de leur structure interne et par conséquent, de leur image tropique ;
- les équivalents phraséologiques analogues → qui restent identiques au niveau significatif, mais qui diffèrent sur le plan de l'image.

J. PASZENDA (1998) dans son article consacré aux études phraséologiques contrastives parle de trois types d'équivalence des séquences figées. Elle traite en même temps le critère sémantique et formel. Ainsi, nous pouvons indiquer :

- équivalence totale → les phraséologismes sont identiques ou très semblables au niveau sémantique et formel, p.ex. *perdre la tête* (fr.), *perdere la testa* (it.), *stracić głowę* (pol.) ;
- équivalence partielle → les séquences ont une signification semblable, mais les structures lexico-formelles sont légèrement nuancées, p.ex. *Qui se sert de l'épée périra par l'épée* (fr.), *Chi di spada ferisce di spada perisce* (it.), *Kto mieczem wojuje, od miecza ginie* (pol.) ;
- équivalence zéro → les images tropiques exploitées sont complètement différentes, la référence et le sens figuré et conceptuel pouvant être quand même analogues, p.ex. *les chiens en lèveraient la queue* (fr.), *questo fa ridere i polli* (it.), *koń by się z tego uśmieł* (pol.).

M. BASAJ (1982) propose une vision similaire tout en précisant la perspective et donnant plus de détails. Selon M. Basaj il est possible de distinguer :

a) des phraséologismes qui sont tout à fait identiques dans les langues analysées → leurs significations structurale et réelle sont homologues, de même que leurs composants sont semblables au niveau lexico-formel ;

b) des séquences qui ont le même sens réel (figuré ou conceptuel), mais qui diffèrent au niveau lexical → les différences lexicales peuvent entraîner dans ce cas-là certaines nuances sémantico-stylistiques, pourtant l'image tropique globale reste la même ; dans une telle situation les différences consistent le plus souvent en :

- des structures lexicales réduites ou plus développées,
- des changements au niveau de l'expression (p.ex. rections diverses, singulier ou pluriel, etc.) ;

c) des unités qui sont différentes sur le plan formel et lexical et qui, par conséquent, diffèrent au niveau de l'image tropique → cette catégorie est graduelle et se caractérise par un «continuum», mais nous pouvons mentionner au moins deux groupes bien distincts de phraséologismes, à savoir :

- ceux qui sont semblables en ce qui concerne leurs images tropiques,
- ceux qui sont absolument différents et qui devraient donc être nommés parallèles sémantiques → leur niveau sémantique superficiel étant tout à fait différent, ils sont toutefois cohérents au niveau sémantique profond, étant donné qu'ils possèdent un sens conceptuel analogue ;

d) des idiotismes → séquences qui ne possèdent pas d'équivalents phraséologiques dans d'autres langues.

B. REJAKOWA (1982 a), analysant les phraséologismes en polonais et en slovaque, se concentre en revanche sur les unités qui sont formellement identiques. Les examinant avec minutie, elle fait voir :

- des séquences qui sont formellement analogues → elles contiennent des lexèmes et des morphèmes correspondants,
- des séquences homologues au niveau formel et en même temps sur le plan significatif → selon Rejakowa, elles ne

constituent qu'une sous-classe de toutes les unités qui correspondent formellement.

La structure syntaxique et la composition lexicale des séquences figées constituent aussi le point de départ dans la conception comparative de S. VIETRI (1985) qui l'a appliquée à l'analyse des phraséologismes en italien et en anglais. Suivant ses critères, nous pouvons distinguer :

- des phraséologismes qui se caractérisent par une correspondance structurale, p.ex. *Max vide le stelle* (it.), *Max saw stars* (angl.) ;
- des unités qui, tout en ayant une structure semblable, ne sont pas identiques au niveau lexical, p.ex. *Susie bruciò le tappe* (it.), *Susie cut corners* (angl.) ;
- des séquences qui s'opposent sous l'angle structural ainsi que lexical, p.ex. *Susie tagliò la corda* (it.), *Susie sneaked out* (angl.) ;
- des expressions dont seules les structures sont différentes dans les langues comparées, p.ex. *Paul diede una lezione a Eva* (it.), *Paul taught Eva a lesson* (angl.).

S. Vietri focalise également des recherches plus approfondies sur le phénomène de la **correspondance lexicale**. Ainsi, elle parle des cas où :

- la correspondance lexicale est parfaite → tous les composants d'un phraséologisme sont donc «traduits» littéralement dans un phraséologisme étranger, p.ex. *Paul costruisce castelli in aria* (it.), *Paul builds castles in the air* (angl.) ;
- la correspondance lexicale se limite à quelques éléments → p.ex. *Susie porta il cappello sulle ventitré* (it.), *Susie wears her hat over one ear* (angl.) ;
- il n'y a aucun élément lexical en commun → p.ex. *Paul puntò tutto su una carta* (it.), *Paul put all his eggs in one basket* (angl.).

L. ZARĘBA (1978, 1988), travaillant sur son dictionnaire phraséologique polonais-français, propose un autre schéma permettant de confronter des séquences figées. Il ne s'oc-

cupe que des unités qui sont censées se correspondre au niveau conceptuel ou fonctionnel, étant néanmoins tout à fait conscient que leur structure syntaxique, l'image tropique et le degré de figement ou le degré d'opacité sémantique peuvent être différents.

Alors, aux fins d'une classification contrastive, il suggère d'adopter deux critères :

- celui de l'image (de la métaphore),
- celui d'équivalence (ou non équivalence) idiomatique.

Du point de vue de l'image exploitée dans une séquence figée, il est possible de distinguer quelques groupes de phraséologismes :

a) les unités qui correspondent aux mêmes images tropiques dans les langues analysées, p.ex. *avoir les mains liées* (fr.), *avere le mani legate* (it.), *mieć związane ręce* (pol.) ;

b) les unités qui s'opposent au niveau de l'image tropique → à l'intérieur de cette catégorie nous pouvons dégager encore au moins deux sous-groupes, à savoir :

- les unités qui sont différentes, mais presque parallèles en ce qui concerne leurs images tropiques, p.ex. *avoir la tête sur les épaules* (fr.), *avere la testa sul collo* (it.), *mieć głowę na karku* (pol.),
- les unités très éloignées de ce point de vue, p.ex. *montrer le dos* (fr.), *volgere le spalle* (it.), *dać nogę* (pol.).

L'autre critère proposé par L. Zaręba concerne l'existence ou la non existence des équivalents idiomatiques. Zaręba souligne, fort à propos, que chaque langue possède un certain nombre de phraséologismes plus ou moins idiomatiques, c'est-à-dire caractéristiques seulement de cette langue. À titre d'exemple, la séquence française *avoir un cheveu sur la langue* qui ne possède pas d'équivalents idiomatiques ni en polonais ni en italien ; le phraséologisme italien *non ricordare dalla bocca al naso* qui reste privé de correspondants analogues en français et en polonais ; ou l'expression polonaise *patrzeć komuś na ręce* qui n'est présente sous cette forme figurée que dans la langue polonaise.

T. GIERMAK-ZIELIŃSKA (2000) fait une autre proposition pour le traitement contrastif des séquences figées. Elle focalise ses recherches sur l'étude comparative des phraséologismes à verbe support en français et en polonais. À travers une telle étude, nous voyons que l'équivalence sémantique et formelle des unités en question est graduelle. Prenant comme point de départ le composant verbal, nous pouvons distinguer les cas suivants :

- les verbes des expressions polonaise et française correspondent, p.ex. *popęłnić przestępstwo* (pol.) et *commettre un délit* (fr.) ;
- le verbe de l'expression polonaise ne correspond pas au verbe de l'expression française, seuls leurs arguments correspondent → l'équivalence est donc basée sur les noms compléments, p.ex. *wywrzeć złość na kimś* (pol.) et *passer sa colère sur qqn.* (fr.) ;
- les deux expressions sont sémantiquement équivalentes, mais leurs structures et les verbes supports ne correspondent pas → la forme de la séquence est ainsi spécifique dans chacune des langues, p.ex. *dać nogę* (pol.) et *montrer le dos* (fr.).

D'ailleurs, les **séquences figées verbales** constituent en fait un matériau fréquemment analysé. Pour donner un exemple concret, A. SCHMID (1991) a consacré tout son travail à l'étude des unités verbales formées avec le verbe *mettre*. Bien que son analyse n'ait pas de caractère comparatif, sa méthode d'étude pourrait être utile au niveau contrastif. A. Schmid adopte la théorie de la valence de L. Tesnière, permettant de déterminer les valences verbales.

Son modèle d'analyse, syntaxique au départ, comporte donc trois niveaux :

- 1) un premier niveau où figurent les valences (valence 1, valence 2, valence 3) ;
- 2) un deuxième niveau où on spécifie les fonctions syntaxiques de chaque valence (sujet, COD, COI, complément du verbe adverbial) ;

3) un troisième niveau où il y a lieu de distinguer :

- les paramètres indiquant les catégories morpho-syntaxiques représentant les valences ;
- ceux qui permettent de reconnaître les transformations admises ou refusées par les locutions ;
- ceux qui favorisent des indications sémantiques.

Il nous semble que l'application de ces critères pourrait être intéressante dans l'analyse contrastive détaillée qui serait focalisée sur des phraséologismes verbaux.

Une autre approche très intéressante qui a été employée dans l'analyse contrastive des locutions figées comprenant un nom «partie du corps» en français et en espagnol, a été proposée également par A. VALLI et E. VILLAGENES SERRA (1998). À partir de leurs recherches, il est possible de distinguer les types d'équivalence suivants :

a) l'homologie totale → ce cas correspond à une identité totale sur le plan syntaxique entre les locutions comparées, qui développent parallèlement les mêmes significations, littérale et métaphorique, p.ex. *ne pas ouvrir la bouche* (fr.) et *no abrir la boca* (esp.) ;

b) l'homologie partielle → où nous pouvons dégager quelques situations plus particulières, à savoir :

- le déterminant est différent, p.ex. *parler entre ses dents* (fr.) et *hablar entre dientes* (esp.) ;
- l'élément modifieur est différent, p.ex. *avoir le coeur serré* (fr.) et *tener el corazón en un puño* (esp.) ;
- la préposition est différente, p.ex. *prendre qqn. par la main* (fr.) et *coger a uno de la mano* (esp.) ;
- le verbe est différent, p.ex. *venir du coeur* (fr.) et *salir del corazón* (esp.) ;
- seuls le verbe et le nom de la partie du corps coïncident, p.ex. *avoir du sang sur les mains* (fr.) et *tener los manos manchadas de sangre* (esp.) ;
- tout est différent dans l'expression, sauf la partie du corps, p.ex. *avoir les mains liées* (fr.) et *estar con las manos atadas* (esp.) ;

c) la correspondance → les cas où la partie du corps est différente dans les unités comparées, p.ex. *faire qqch. pour ses beaux yeux* (fr.) et *dar algo por su cara bonita* (esp.) ;

d) le manque d'homologie et de correspondance → il s'agit ici des situations où les séquences confrontées diffèrent fortement au niveau tropique (les images métaphoriques s'opposent), ou même au niveau idiomatique (il n'y a pas d'équivalents idiomatiques parallèles), p.ex. *tirar de la lengua* (esp.) et *faire parler* (fr.) ; ou *hacer boca* (esp.) et *ouvrir l'appétit* (fr.).

Les analyses contrastives ainsi que les recherches de l'équivalence se révèlent intéressantes en ce qui concerne les **proverbes**. Dans la tradition de la phraséologie comparative, nous rencontrons donc des travaux consacrés uniquement à cette sous-classe des séquences figées, de même que diverses méthodes applicables dans leur analyse.

À titre d'exemple, M. CONENNA (1987, 1988) appartient au groupe des linguistes spécialement attirés par l'aspect contrastif des unités parémiques. Dans ses recherches, elle traite les proverbes en français et en italien, et s'occupe des parémies dont le sujet est une proposition relative sans antécédent commençant par *qui* en français (p.ex. *Qui dort dîne*) et par *chi* en italien (p.ex. *Chi rompe paga*). Aux fins de son étude contrastive M. Conenna propose une comparaison minutieuse des séquences proverbiales sous l'angle lexical et syntaxique.

En ce qui concerne le **niveau lexical**, il est possible de mentionner les cas suivants :

- l'équivalence lexicale est totale, p.ex. *Qui sème le vent récolte la tempête* (fr.) et *Chi semina vento raccoglie tempesta* (it.) ; M. Conenna constate qu'elle se vérifie pour 10% du corpus analysé ;
- l'équivalence lexicale est partielle, p.ex. *Qui femme a guerre a* (fr.) et *Chi dice donna dice danno* (it.) ; le lexique des proverbes examinés présente une correspondance partielle pour 15% des cas ;
- il y a des différences lexicales, p.ex. *Qui court deux lièvres n'en prend aucun* (fr.) et *Chi troppo vuole nulla stringe*

(it.) ; M. Conenna prétend qu'il n'y a que 5% des proverbes présentant l'équivalence sémantique et parallèlement, les différences lexicales.

Sur le **plan grammatical**, M. Conenna remarque en général une correspondance formelle accentuée des structures des proverbes dans les deux langues. Mais elle note p.ex. une certaine alternance du futur en français et présent en italien : *Qui bien fera bien trouvera* (fr.) et *Chi fa bene trova bene* (it.) ; ou *Qui se sert de l'épée périra par l'épée* (fr.) et *Chi di spada ferisce di spada perisce* (it.).

Une autre approche contrastive traitant des proverbes est proposée par S. MEJRI (1997) qui a mené l'étude comparative d'un échantillon de proverbes français d'un côté, arabes de l'autre. S. Mejri fait sa comparaison de deux points de vue : formel et sémantique.

À son avis, l'**identité formelle** trouve une illustration parfaite dans les énoncés proverbiaux qui n'appartiennent pas à une culture particulière parce qu'ils ont atteint un degré d'universalité tel qu'ils passent d'une langue à une autre sans le moindre changement. Il s'agit ici bien sûr d'une sorte de calque et d'emprunt linguistiques. Alors, pour parler de l'**identité formelle des proverbes**, il faut qu'ils possèdent :

- la même structure syntaxique,
- les mêmes unités lexicales,
- le même rythme binaire renforcé par la répétition de certaines formes,
- les mêmes formes tronquées.

L'identité formelle est partielle, elle peut porter alors :

- sur la structure syntaxique, le lexique étant globalement le même,
- sur la structure syntaxique seulement,
- sur l'organisation rythmique.

En ce qui concerne la comparaison au **niveau sémantique**, S. Mejri s'appuie ici sur les mécanismes contribuant à former des unités parémiques, à savoir sur des **tropes** et sur

l'hyperonymie. Il propose donc de confronter les proverbes en observant les figures et les images exploitées. Il décrit quatre cas qui sont théoriquement possibles, c'est-à-dire :

- 1) l'hyperonymie dans les deux langues,
- 2) l'hyperonymie dans une langue / trope dans l'autre,
- 3) le trope dans une langue / hyperonymie dans l'autre,
- 4) le trope dans les deux langues.

À partir de la présente revue, nous voyons clairement que les méthodes pratiques permettant d'analyser l'équivalence multilingue des SF peuvent être différentes. Pourtant, nous voyons également qu'il est impossible de concentrer les études uniquement sur l'aspect formel ou sur le plan sémantique. L'analyse du niveau sémantique profond ne semble être réalisable qu'à travers le plan lexical, grammatical et syntaxique. D'autre part, un examen trop focalisé sur le niveau formel risque néanmoins d'être faux ou superficiel, d'autant plus que ce type d'analyse ne paraît logique que dans la situation où nous comparons des langues apparentées sous l'angle formel ainsi que culturel.

Toutes les approches présentées plus haut font voir aussi que la catégorie d'équivalence est une catégorie graduelle qui se caractérise, comme la majorité des phénomènes liés aux SF, par un «continuum». Dans toutes les méthodes examinées nous trouvons donc quelques points communs concernant au moins les cas extrêmes de cette entité graduelle. Ainsi, d'un côté nous avons des phraséologismes ne posant pas de problèmes, attendu qu'ils sont équivalents formellement et sémantiquement. De l'autre, il y a des idiotismes qui sont privés de toute correspondance. Mais le plus difficile dans une telle analyse, c'est le grand nombre des unités «intermédiaires» qui doivent être étudiées et décrites d'une façon plus approfondie. Comme point de départ, il faut prendre ici des indicateurs lexicaux-formels, en cherchant pourtant l'équivalence fonctionnelle, référentielle et conceptuelle.

3.3. Expressions somatiques françaises, italiennes et polonaises dans un traitement comparatif

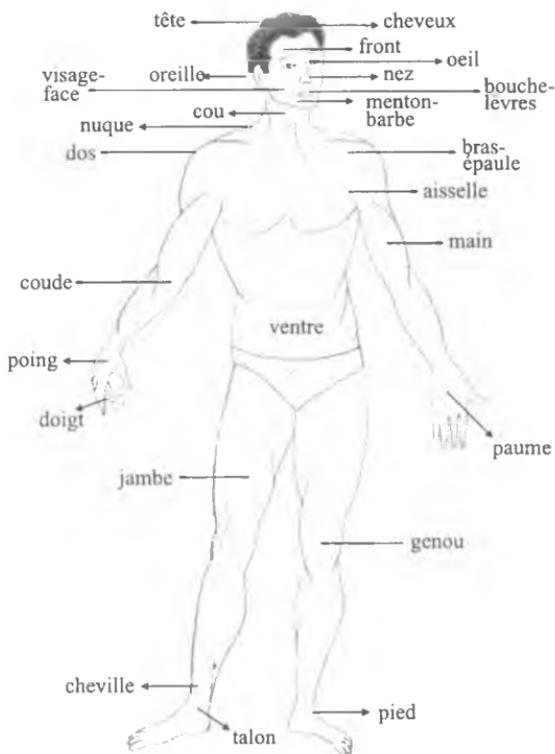
3.3.1. Analyse du corpus examiné

Pour aborder l'étude des séquences figées dans la perspective comparative et de plus, dans l'optique focalisée sur le problème d'équivalence, nous nous sommes décidée à analyser un corpus concret provenant de trois langues naturelles : français, italien et polonais. Comme nous l'avons déjà signalé dans l'introduction, le choix de ces langues ne s'est pas fait par hasard, attendu que nous visons à confronter et à tirer d'éventuelles conclusions en comparant des phraséologismes qui :

- d'un côté, sont issus des langues plus apparentées (français et italien),
- de l'autre, appartiennent à des groupes de langue différents (polonais par rapport au français ou à l'italien).

Étant donné que notre recherche devrait se dérouler au niveau de trois langues, nous avons décidé de limiter le corpus des SF. C'est pourquoi nous avons choisi une catégorie plus ou moins close, représentative et productive du point de vue phraséologique, à savoir le groupe des séquences figées qui contiennent les 25 noms, les plus typiques, des parties extérieures du corps humain (graphique 1).

Notre travail de recherche s'est déroulé au moins en deux grandes étapes. Tout d'abord, il a fallu sélectionner des unités figées dans chaque langue en travaillant successivement au niveau des classes somatiques différentes. À cette étape, il fallait également faire face au problème des limites des SF et de leurs variantes. En nous appuyant sur des dictionnaires phraséologiques et des recueils disponibles (cf. liste des sources des unités examinées), nous avons cherché à prendre en considération des séquences vives et



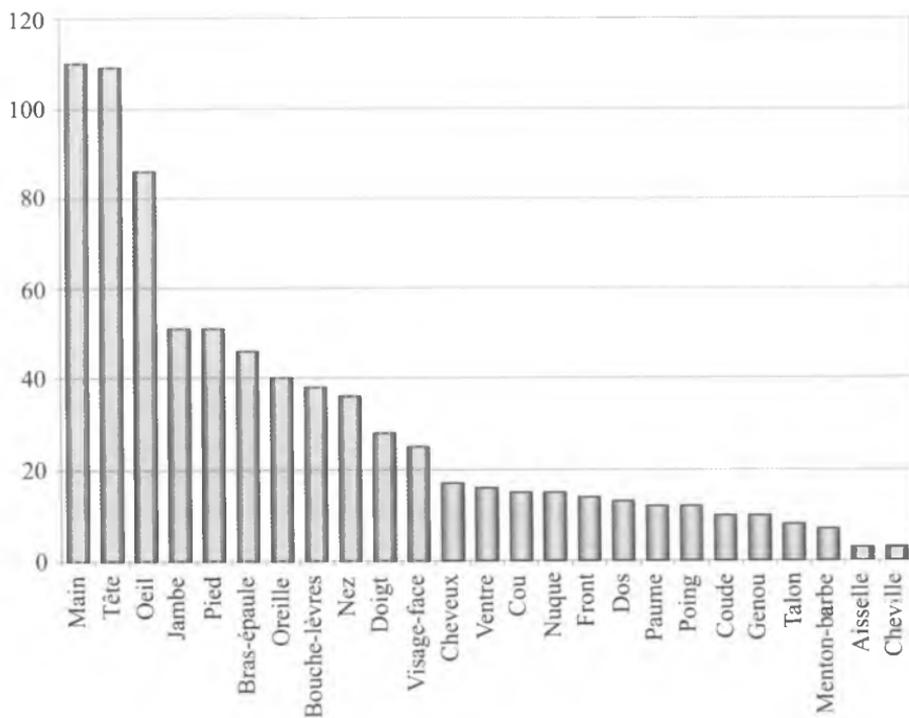
Graphique 1. Noms somatiques analysés

fréquentes d'emploi. Puis, notre travail a consisté à comparer et à confronter des phraséologismes de chaque langue en vue d'élaborer les listes d'équivalents. Lors de cet examen, nous avons tenté de donner le maximum de formes correspondantes.

En pratique, la quête des équivalents a constitué également un processus composé de quelques étapes. Au début, nous avons cherché des formes similaires du point de vue lexical et formel (en vérifiant parallèlement si une telle identité n'était pas fautive au niveau conceptuel). Si une telle forme n'existait pas (dans deux ou une langue), nous avons essayé de trouver des phraséologismes, figés ou idiomatiques, analogues au moins au niveau du sens fi-

guré et de leur référence. Si de telles formes n'étaient pas accessibles, il nous restait à trouver des correspondants non idiomatiques ou même non figés. Le corpus ainsi ramassé comptait environ 2300 unités.

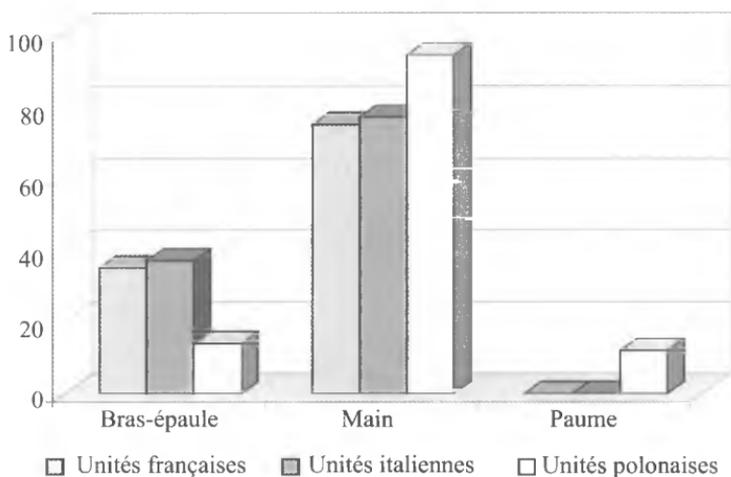
Les classes somatiques analysées se caractérisent par une productivité variable. Dans toutes les langues analysées, nous avons ramassé le plus d'unités formées avec les noms tels que *main*, *tête*, *oeil-yeux*. Par contre, le moins avec *aisselle*, *cheville*, *talon*, *menton-barbe*. Les relations de cette productivité peuvent être illustrées sous la forme du graphique (graphique 2).



Graphique 2. Productivité phraséologique des noms somatiques en français, italien et polonais

Pourtant, au niveau de chaque classe, nous avons rencontré des différences dans les langues comparées, à savoir que tel ou tel nom somatique se révélait productif sur le plan d'une seule langue, mais une productivité analogue ne se retrouvait pas dans les autres langues. Pour illustrer cette idée, analysons les cas les plus frappants où nous avons observé des différences significatives.

Elles se manifestent au niveau de l'organisation phraséologique des unités qui sont formées avec les noms désignant les parties des **extrémités supérieures**. Il s'agit ici surtout des noms *bras-épaule*, *main*, *paume* qui semblent être organisés différemment dans le fonds phraséologique de nos langues examinées (graphique 3).



Graphique 3. Productivité phraséologique des noms désignant les parties des extrémités supérieures dans une perspective interlinguale

En ce qui concerne l'organisation phraséologique présentée ci-dessus, nous voyons clairement que les oppositions marquantes touchent la langue polonaise par comparaison au français ou à l'italien, qui semblent être plus semblables à ce niveau.

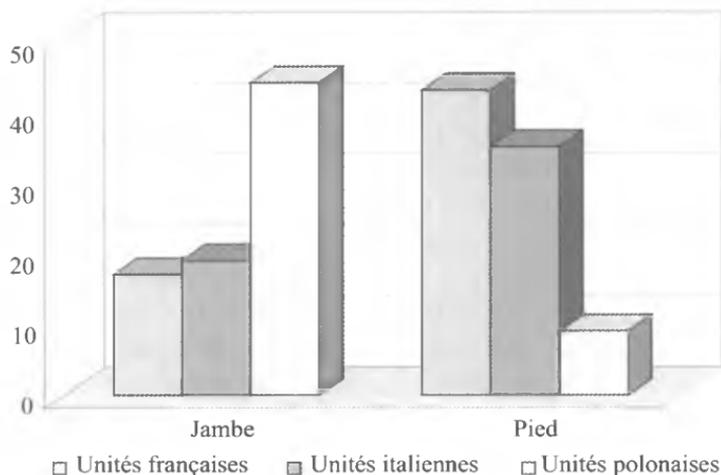
L'opposition est encore plus évidente en ce qui concerne les noms somatiques **aisselle** ou **nuque**. Ils sont idiomatiquement plus productifs en polonais (p.ex. *nosić / trzymać coś pod pachą, pędzić na złamanie karku, mieć głowę na karku, siedzieć komuś na karku, zginać kark, mieć twardy / giętki kark, nadstawiać karku za kogoś / za coś*), étant parallèlement presque absents sur le plan phraséologique français ou italien.

Donc les correspondants français ou italiens des unités polonaises formées sur la base du nom *pacha* (*aisselle*) s'organisent le plus souvent avec le nom *bras / braccio* (p.ex. *porter qqch. sous le bras ; portare q.c. sotto braccio*).

Par contre, les phraséologismes polonais formés avec *kark* (*nuque*) possèdent des équivalents créés p.ex. avec : *cou / collo // bras-épaule / braccio-spalla // dos / dorso* (p.ex. *aller à se casser le cou, andare a rotta di collo ; avoir la tête sur les épaules, avere la testa sulle spalle ; être sur le dos de qqn., stare alle spalle di qc.*).

Des observations intéressantes apparaissent aussi au niveau des structures figées formées avec les noms désignant les parties des **extrémités inférieures**, à savoir avec *jambe* et *pied*. Toutes les langues confrontées ont profité de sèmes locatifs, physiques ou fonctionnels de ces concepts. Les sèmes en question sont naturellement semblables, pourtant les langues ont différemment organisé leur fonds phraséologique en formant des unités soit avec le nom de *jambe*, soit avec celui de *pied* (graphique 4).

De nouveau, en chiffres, le français et l'italien semblent être plus proche au niveau phraséologique en créant, tous les deux, plus de locutions avec les noms *pied / piede*. (Par exemple à *pied sec, a piede asciutto ; avoir un pied dans la fosse, essere con un piede nella fossa ; faire des pieds et des mains, difendersi con le mani e con i piedi ; partir les pieds devant, partire con i piedi davanti ; se mettre sur pieds, mettersi in piedi ; pieds de qqch. (p.ex. de la table, du lit), piedi di q.c. (p.ex. di un tavolo, di un letto)*).



Graphique 4. Productivité phraséologique des noms désignant les parties des extrémités inférieures dans une perspective interlinguale

Le polonais, en revanche, paraît plus riche en structures formées avec le nom *noga* (jambe) (p.ex. *suchą nogą, być jedną nogą w grobie, bronić się rękami i nogami, wyjść nogami do przodu, stanąć na nogach, nogi czegoś* (np. *stołu, łóżka*)).

3.3.2. Équivalence dans le matériau étudié

Examinant notre corpus du point de vue de l'équivalence, nous nous sommes décidée pour l'optique qui unit d'une part la perspective sémantique, de l'autre les critères formels. Pourtant, l'analogie conceptuelle, c'est-à-dire l'identité, plus ou moins évidente, au niveau du sens figuré et de la référence, a constitué pour nous un facteur déterminant qui a été pris en considération déjà dans les travaux pratiques consistant à ramasser et à sélectionner le corpus. En cherchant à attribuer des équivalents potentiels, nous nous sommes donc laissée guider par les cri-

tères de l'équivalence fonctionnelle. Mais quand c'était possible, nous avons essayé de donner parallèlement des équivalents qui étaient appropriés également du point de vue lexico-syntaxique. Il faut signaler ici qu'en analysant des langues qui diffèrent normalement au niveau formel (il s'agit ici avant tout du polonais en comparaison au français ou à l'italien), nous avons décidé d'admettre une conception plus libérale de l'équivalence formelle et, par la suite, de traiter comme équivalents formels des unités semblables en ce qui concerne leur composition lexicale et leur structure grammaticale, négligeant en même temps des éléments qui restent évidemment différents, p.ex. articles, prépositions, déclinaison des substantifs et des adjectifs (comparons les exemples : *ne pas avoir la tête pour qqch.* (fr.), *non avere la testa per q.c.* (it.) et en polonais, *nie mieć głowy do czegoś*).

En analysant notre matériau lexico-phraséologique, nous avons été amenée à constater que dans notre corpus l'équivalence, plus ou moins complète, se manifeste surtout au niveau des **images tropiques** exploitées dans la formation de telle ou telle séquence. Les phraséologismes où l'image tropique est la même se caractérisent donc d'habitude par une ressemblance lexico-syntaxique de même que par des implications sémantiques analogues. Par contre, les cas où les images métaphoriques diffèrent sont traités souvent comme équivalents faute d'unités mieux appropriées, mais leur identité sémantique ne peut jamais être absolue. En revanche des séquences qui peuvent être «traduites» uniquement par des expressions non figées et non idiomatiques sont des cas tout à fait extrêmes. Dans une telle situation, il est impossible de trouver d'équivalence phraséologique.

Il est nécessaire de dire ici que dans nos recherches, nous nous sommes concentrée sur l'aspect de ressemblance, et que notre objectif est de présenter plutôt un maximum d'analogies au lieu de souligner des oppositions.

Ce principe trouve évidemment son contrecoup dans le classement que nous proposons pour les unités analysées. Les examinant du point de vue de l'équivalence, nous nous sommes décidée à prendre en considération avant tout l'analogie tropique mentionnée ci-dessus. Par conséquent, nous avons réussi à distinguer quelques types d'équivalents (schéma 10).

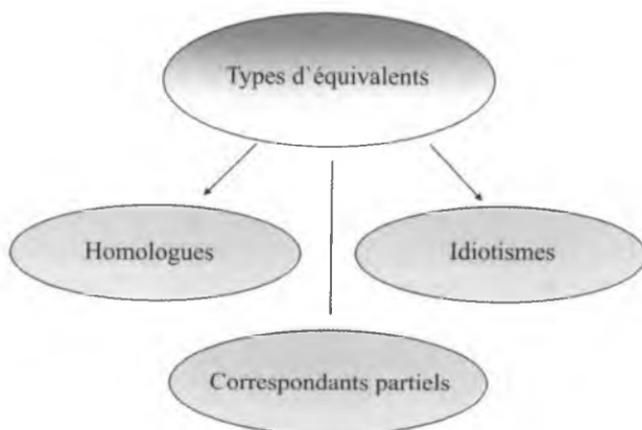


Schéma 10. Classification d'équivalents

HOMOLOGUES (H). Le cas où les images tropiques sont les mêmes. Par conséquent, les séquences se caractérisent par une équivalence sémantique et formelle très proche. Elles sont similaires au niveau de la composition lexicale (les composants lexicaux semblent être «traduits» littéralement dans d'autres langues, ou parfois ils donnent l'impression de se correspondre au niveau synonymique), de même que sur le plan grammatico-syntaxique (la composition structurale ainsi que l'organisation formelle restent analogues). Il va de soi qu'elles impliquent les mêmes significations structurales et figées. Comme nous l'avons déjà signalé, l'optique abordée nous permet de traiter comme homologues des formes différant un peu formellement, à

savoir des unités telles que p.ex. *avoir les mains liées* (fr.), *avere le mani legate* (it.) et en polonais *mieć związane ręce*.

Nous avons décidé en outre de faire entrer dans cette catégorie des séquences encore plus nuancées formellement, mais gardant des images tropiques analogues, p.ex. des cas tels que *gambe storte a X* (en italien) et *iksowate nogi* (en polonais).

Pourtant, vu que nous comparons trois langues naturelles, à l'intérieur de la présente catégorie nous sommes contrainte de dégager encore plus de groupes, c'est-à-dire :

HOMOLOGUES DANS LES TROIS LANGUES COMPARÉES (H3). Par exemple le cas déjà cité *avoir les mains liées* (fr.), *avere le mani legate* (it.), *mieć związane ręce* (pol.).

HOMOLOGUES AU NIVEAU DE DEUX LANGUES (H2).

Il arrive que l'homologie totale n'existe qu'au niveau des unités dans deux langues confrontées, la troisième possédant une image tropique différente. Cette homologie peut donc concerner :

- le français et l'italien, le polonais restant différent (H2 : F=I), p.ex. *porter qqch. sous le bras* (fr.) = *portare q.c. sotto braccio* (it.) # *nosić coś pod pachą* (pol.) ; *bouche inutile* (fr.) = *bocca inutile* (it.) # *darmozjad* (pol.) ; *avoir qqch. / qqn. sur les bras* (fr.) = *avere q.c. / qc. sulle braccia* # *mieć coś / kogoś na karku* ;
- le français et le polonais, l'italien restant différent (H2 : F=P), p.ex. *jusqu'au cou* (fr.) = *aż po szyję* (pol.) # *fino alla gola* (it.) ; *les doigts dans le nez* (fr.) = *z palcami w nosie* (pol.) # *con il naso all'aria* (it.) ;
- l'italien et le polonais, le français diffère (H2 : I=P), p.ex. *avere le mani lunghe* (it.) = *mieć długie ręce* (pol.) # *avoir les mains crochues / qui collent* (fr.) ; *non sentire le mani* (it.) = *nie czuć ręk* (pol.) # *ne pas sentir de bras* (fr.).

CORRESPONDANTS PARTIELS (CP). Le critère essentiel est ici l'opposition concernant l'image tropique et des différences formelles significatives au niveau lexical et parfois aussi grammatical et syntaxique. En scrutant notre

corpus, nous pouvons distinguer au moins deux grands groupes de correspondants partiels :

- CORRESPONDANTS PARTIELS SOMATIQUES (CPS). Les phraséologismes comparés, tout en ayant des images tropiques différentes, s'appuient tous sur les noms des parties du corps. Naturellement, nous pouvons parler ici des :
- correspondants partiels somatiques dans toutes les trois langues (CPS 3), p.ex. *lever le pied* (fr.) ≈ *volgere le spalle* (it.) ≈ *dać nogę* (pol.) ;
 - correspondants partiels somatiques au niveau de deux langues (CPS 2), la troisième séquence étant figée, mais non somatique, p.ex. *mettre qqn. le dos au mur* (fr.) ≈ *mettere qc. con le spalle al muro* (it.) # *przycisnąć kogoś do muru* (pol.).

Par analogie avec le classement des homologues, nous proposons de distinguer ici les correspondants partiels somatiques qui se manifestent :

- en français et italien (CPS 2 (F≈I)), p.ex. *avoir le front de f.qqch.* (fr.) ≈ *avere la faccia tosta di f.q.c.* (it.) # *mieć czelność coś zrobić* (pol.) ;
- en français et polonais (CPS 2 (F≈P)), p.ex. *bête comme ses pieds* (fr.) ≈ *głupi jak noga stołowa* (pol.) # *sciocco come un'acca* (it.) ;
- en italien et polonais (CPS 2 (I≈P)), p.ex. *tagliare la testa ad un affare* (it.) ≈ *ukrócić kark jakiegóś sprawie* (pol.) # *étouffer une affaire* (fr.).

Il arrive également que les images tropiques diffèrent, mais qu'elles soient formées avec le même nom somatique. Pour différencier les cas de telle nature, nous proposons de les marquer par le signe «'». Pour illustrer ce phénomène, CPS 3' ce sont p.ex. les locutions telles que *bouche cousue!* (fr.), *acqua in bocca!* (it.), *ani pary z ust!* (pol.), qui s'opposant sur le plan de l'image métaphorique, exploitent toutefois le nom de la même partie du corps.

CORRESPONDANTS PARTIELS NON SOMATIQUES (CPNS). Les séquences équivalentes se fondent ici sur des

images tropiques, mais elles ne contiennent pas de noms somatiques. Seule une séquence s'appuie sur le nom d'une partie du corps. Il faut encore préciser que tous les équivalents sont figés et idiomatiques. Par exemple *piombare tra capo e collo* (it.), et *tomber comme un coup de foudre dans un ciel bleu* (fr.), ou *spasć jak grom z jasnego nieba* (pol.). Nous proposons de sélectionner ici :

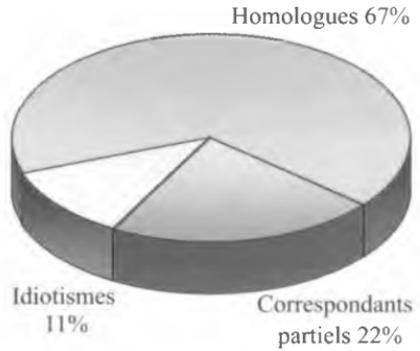
- correspondants partiels non somatiques à une séquence somatique en français (CPNS : F), p.ex. *homme de main* (fr.), et *uomo d'azione* (it.), *człowiek czynu* (pol.) ;
- correspondants partiels non somatiques à une séquence somatique en italien (CPNS : I), p.ex. *Le ore del mattino hanno l'oro in bocca* (it.), et *L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt* (fr.), *Kto rano wstaje, temu Pan Bóg daje* (pol.) ;
- correspondants partiels non somatiques à une séquence somatique en polonais (CPNS : P), p.ex. *z czyjegoś ramienia* (pol.), et *au nom de qqn.* (fr.), *in nome de qc.* (it.).

IDIOTISMES (I). Il s'agit ici des cas qui ne sont idiomatiques et figés que dans une seule langue confrontée. Les équivalents potentiels des unités en question sont donc transparents et tout à fait littéraux. Ils n'appartiennent pas évidemment aux catégories phraséologiques. Dans une telle situation, ni la forme ni la dichotomie significative ne peuvent être semblables. À la vérité, nous avons ici affaire à la traduction littérale du sens figuré des idiotismes. Citons quelques exemples : *avoir un cheveu sur la langue* – idiotisme français (IF), *non ricordare dalla bocca al naso* – idiotisme italien (II), *poszło mu w pięty* – idiotisme polonais (IP).

3.3.3. Bilan des recherches

L'application du classement d'équivalents (présenté dans le sous-chapitre précédent) au corpus étudié donne la possibilité de faire une analyse détaillée, ainsi que de ramasser et de regrouper les résultats de notre étude.

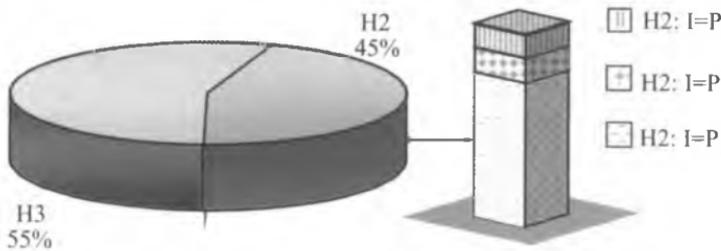
Le compte fait en chiffres nous permet de constater que les homologues constituent 67% de tout le matériau analysé, les correspondants partiels – 22% et les idiotismes – 11% (graphique 5).



Graphique 5. Homologues, correspondants partiels et idiotismes – rapport de pourcentages

À l’intérieur de la catégorie des homologues, nous pouvons comparer également le pourcentage des homologues au niveau de trois langues analysées : H3, et des homologues qui ne se manifestent que dans les deux langues, c’est-à-dire : en français et en italien (H2 : F=I), en français et en polonais (H2 : F=P), ou en italien et en polonais (H2 : I=P).

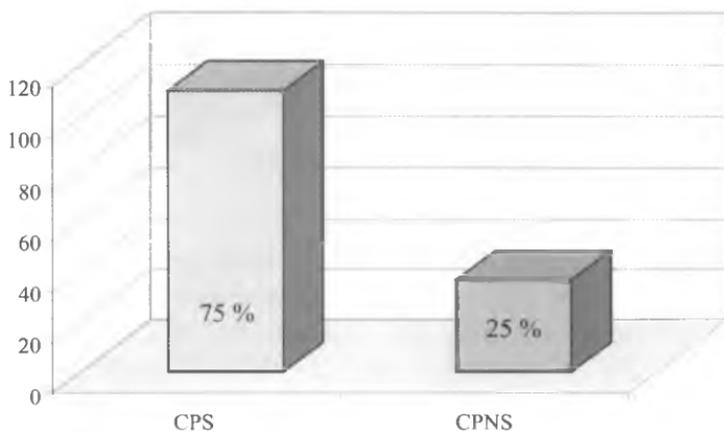
À travers cette analyse nous voyons clairement que le nombre de H3 est relativement élevé, comptant plus de la moitié de tous les homologues. Un résultat spectaculaire



Graphique 6. Analyse des homologues

se manifeste aussi au niveau de H2 : F=I. Les unités qui semblent être identiques ou très semblables en français et en italien constituent les $\frac{3}{4}$ de tous les homologues bilingues (graphique 6).

Les résultats de l'analyse parallèle se présentent également sur le plan des correspondants partiels. Les correspondants partiels somatiques (CPS) constituent 75% de tous les correspondants partiels isolés de notre matériau lexical (graphique 7).

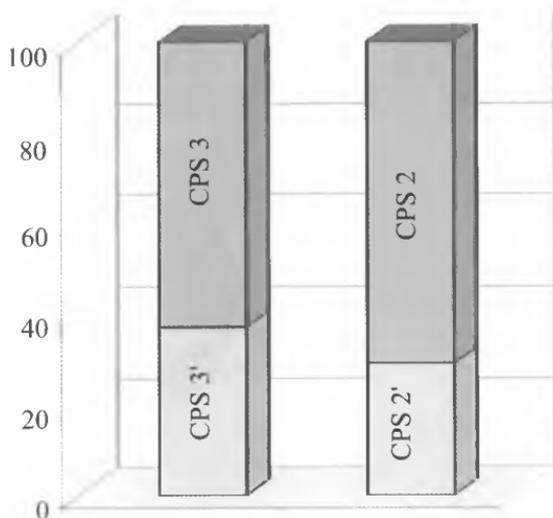


Graphique 7. Analyse des correspondants partiels

De plus, les correspondants partiels somatiques au niveau des trois langues (CPS3) font 59%, et les correspondants ne se manifestant que dans deux langues (CPS2) – 41%.

Les correspondants partiels somatiques qui sont formés à partir du nom de la même partie du corps (CPS 3') font 37% de tous les correspondants partiels somatiques trilingues (CPS 3), par contre ceux qui évoquent le même nom somatique en deux langues (CPS 2') constituent 29% de tous les correspondants partiels somatiques bilingues (CPS 2) (le graphique 8)

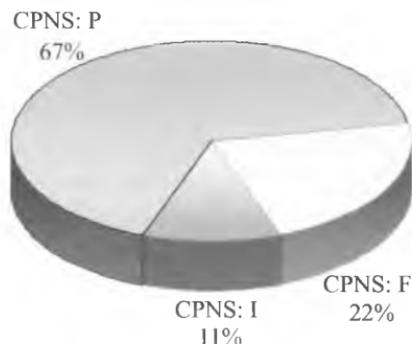
Les résultats de notre analyse se révèlent très intéressants sur le plan des correspondants partiels non somatiques. Le plus grand nombre des correspondants de ce type



Graphique 8. Correspondants partiels somatiques - analyse

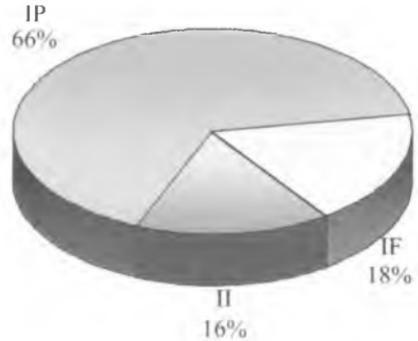
s'observe au niveau du polonais, étant donné que les séquences polonaises possédant des correspondants partiels non somatiques (CPNS : P) constituent les $\frac{2}{3}$ de tous les CPNS (graphique 9).

Nous observons une situation analogue en ce qui concerne les idiotismes. Les unités polonaises qui ne possèdent d'équivalents phraséologiques ni en français ni en italien représentent environ les $\frac{2}{3}$ de tous les idiotismes sélectionnés (graphique 10).



Graphique 9. Correspondants partiels non somatiques - analyse

À partir du présent examen, il est possible de constater que les langues analysées se caractérisent globalement par un parallélisme relativement considérable du point de



Graphique 10. Analyse des idiotismes

vue phraséologique, ce qui est confirmé par le nombre total d'homologues. (Ils constituent environ les $\frac{1}{3}$ de tout le corpus). Cette convergence se manifeste au moins sur le plan des images tropiques analogues, attendu que c'est ce plan qui a été pris en considération dans notre étude.

Pourtant, il est incontestable que ce parallélisme phraséologique s'avère beaucoup plus renforcé au niveau du français et de l'italien, le phénomène étant prouvé par un nombre élevé d'homologues bilingues (H2 : F=I) et parallèlement, par un pourcentage bas des idiotismes (I) et des correspondants partiels non somatiques (CPNS) en français ainsi qu'en italien.

L'état de choses en question s'explique probablement par les mêmes origines européennes et le fonds culturel plus proche. Évidemment, le français et l'italien appartenant à la même famille de langues et possédant des sources socio-culturelles encore plus rapprochées, peuvent avoir un fonds phraséologique plus parallèles par rapport au polonais qui, au cours de son évolution, est resté sous une forte influence de culture et tradition slaves.

Notre analyse focalisée sur le problème d'équivalence a été plutôt orientée vers des ressemblances, accentuant ainsi ce qui est commun et en même temps négligeant un peu ce qui diffère. Dans le corpus ramassé nous observons néanmoins bien des différences qui pourraient être signalées. Elles résultent probablement d'une autre organisation conceptuelle et catégorielle qui marquent les langues examinées. Nous allons donc aborder ce phénomène dans le chapitre suivant.

4. Perception de la réalité, vision du monde et séquences figées dans différentes langues naturelles

4.1. Approche générale du phénomène

Bien que les problèmes de l'engagement socio-culturel de la langue soient analysés aujourd'hui avec minutie par le courant cognitif, il faut savoir que les origines de cette idée remontent à une tradition linguistique beaucoup plus ancienne. La langue, phénomène complexe et multidimensionnel, a attiré depuis toujours l'attention des philosophes, anthropologues, logiciens et finalement, des linguistes. Dans l'histoire philosophique et linguistique, l'analyse des valeurs communicatives de la langue allait de pair avec la réflexion sur son aspect ontologique ainsi que sur son rôle consistant à créer et à évaluer le monde.

Au niveau philosophique, la réflexion sur la langue s'est développée sous la forte influence de la théorie de la connaissance. Au XVIII^e s., la «grande découverte épistémologique» d'E. KANT (1781) montre de nouvelles relations entre le sujet qui organise le processus de la connaissance, et l'objet qui est connu. Aussi le sujet devient-il actif, et selon Kant, c'est le sujet qui détermine l'objet et qui impose la vision de sa perception. L'homme commence donc à participer activement au processus cognitif. Parallèlement, la réflexion philosophique se tourne vers la langue qui constitue l'outil et l'expression de toute connaissance. Au XX^e

siècle l'intérêt des philosophes se concentre très souvent sur la langue. Au début, l'orientation en question est visible p.ex. dans la philosophie logique de G. Frege, de B. Russel et de R. Carnap. Par contre, l'optique où la langue est perçue dans une certaine mesure comme créatrice et déterminante du monde apparaît p.ex. dans la pensée de W. Humboldt (XIX^e s.) et puis, p.ex. chez L. Wittgenstein et W.V. Quine.

Avec la définition de l'existence créée par W.V. QUINE (1960), la langue acquiert une valeur ontologique : quelque chose existe si nous pouvons dire quelque chose à son propos. W. HUMBOLDT (1825-1826, 1836) et L. WITTEGENSTEIN (1953) rejettent la vision plus classique et conventionnelle soutenue par des philosophes-logiciens en constatant qu'il est vain de chercher une langue universelle, sémantico-logique et commune à tous les gens, parce que chaque langue naturelle reflète l'esprit et la vision du monde de ses locuteurs (Humboldt) et en même temps, les limites de ma langue constituent les limites de mon monde (Wittgenstein).

Une telle base philosophique ouvre la porte à de multiples réflexions linguistiques focalisées sur le problème de savoir comment et à quel point la langue participe à la perception et à la création de la réalité extérieure.

L'une de ces réflexions surgit entre autres dans la pensée des structuralistes américains au début du XX^e s. Il s'agit ici avant tout de la pensée de E. SAPIR (1921, 1925, 1949), anthropologue-linguiste, et de celle de son disciple B.L. WHORF (1956), qui sont les fondateurs de la conception connue sous le nom de l'**Hypothèse de Sapir-Whorf**. Leur réflexion mentaliste de même que celle orientée sur les relations de la langue avec le monde extérieur ont abouti à constater que c'est la langue qui impose à ses locuteurs une certaine manière de voir le monde, et que c'est elle qui détermine la perception de la réalité, étant donné le fait que les locuteurs natifs, en créant leur langue, le font toujours en exprimant leur propre vision du monde. La

conception en question est aujourd'hui connue comme la «version forte» de l'Hypothèse de Sapir-Whorf. Sa «variante faible» parle de la relation mutuelle entre la langue et la réalité extralinguistique soulignant que d'un côté, la langue impose la façon de percevoir la réalité, mais de l'autre, c'est le monde extérieur qui contribue à former telles ou telles structures linguistiques.

En observant différentes langues naturelles, il est très difficile de ne pas accepter cette thèse. De nombreux linguistes préoccupés de la compatibilité des différentes langues ethniques (p.ex. A. WIERZBICKA, 1999) nous montrent très bien que l'organisation structurelle et en même temps, notionnelle sont souvent différentes dans chaque langue. La quête des primitifs sémantiques et des universaux lexicaux menée par des linguistes contemporains (cf. A. WIERZBICKA, 1993), inspirée également par la pensée philosophique et linguistique, fait voir clairement que des éléments communs et des champs sémantiques absolument convergents dans différentes langues sont un phénomène assez rare en pratique. Avec cette réflexion, nous nous approchons de la vision postulée également p.ex. par L. WITTGENSTEIN (1953), selon laquelle la pensée et l'esprit s'incarnent dans la langue. Par conséquent, les différences concernant la mentalité, provoquées par des cultures et conditions socio-géographiques diverses, se reflètent largement au niveau linguistique. En analysant les langues naturelles, nous voyons donc que ces différences sont observables non seulement du point de vue sémantique et lexical, mais très souvent également sur le plan syntaxique, avec p.ex. une autre organisation temporelle, aspectuelle ou une autre structuration des énoncés.

Pourtant, dans chaque langue il existe un espace linguistique spécialement touché par ce caractère distinctif, où des différences socio-culturelles sont particulièrement frappantes. Il s'agit ici évidemment du champ des métaphores lexicalisées, des parémies et des locutions figurées

qui reflètent fortement la vision du monde et la façon de percevoir la réalité propre aux locuteurs d'une langue donnée.

4.2. Image du monde et séquences figées dans la conception cognitive

L'idée de la linguistique cognitive qui est apparue dans les années soixante-dix a introduit de nouvelles approches dans l'étude de la langue. S'inspirant de la pensée philosophique (p.ex. de celle de L. WITTGENSTEIN, 1953) ainsi que psychologique (cf. les travaux de E. ROSCH, 1973, 1975, 1977), et accentuant ce qui était un peu négligé dans les sémantiques traditionnelles (structurale et générative), le cognitivisme a permis de voir certains problèmes linguistiques dans une perspective inconnue jusque-là.

La vision cognitive, présentée ici dans un bref parcours, admet, entre autres, que :

- le monde se compose de choses et d'objets concrets de même que de choses, notions et idées abstraites ;
- les gens entrent dans des relations avec l'environnement ; par là, ils acquièrent une expérience (à laquelle ils attribuent une structure anthropocentrique) qui leur permet par conséquent de comprendre la réalité ;
- faisant appel à des gestalts stockées dans la mémoire, les gens comprennent le monde ; comprendre veut dire ici situer ce qu'on entend ou lit dans des catégories qui se fondent sur les prototypes définis par les modèles cognitifs ;
- c'est la compréhension du monde qui permet aux gens de comprendre la langue ;
- la langue n'est pas un être autonome ; il faut l'étudier comme un aspect de la structure de l'esprit humain ; par

conséquent, l'étude de la langue égale l'étude des processus cognitifs.

Dans la conception cognitive, la langue devient donc un phénomène qui permet de créer une certaine image du monde extralinguistique, imposant à la réalité son propre réseau de notions. L'organisation de ce réseau n'est jamais identique dans les différentes langues naturelles, vu que les expériences cognitives de leurs locuteurs natifs se différencient. Les différences en question touchent non seulement les langues nationales, mais également les langues de petits groupes sociaux, voire les idiolectes, parce que l'expérience cognitive vécue par chaque individu peut s'opposer. Par conséquent, une compréhension relative au niveau des langues nationales peut se réaliser uniquement grâce aux «points communs» forts dans le domaine de l'expérience collective et socio-culturelle. Comme le suggère J. BARTMIŃSKI (1996), le caractère spécifique de chaque langue naturelle souligne l'originalité culturelle de ses locuteurs et constitue le véhicule de leur identité nationale.

Dans chaque langue nous pouvons donc observer bien des phénomènes qui n'existent pas ailleurs, mais une organisation notionnelle différente de chaque langue se reflète avant tout sur le plan lexical et grammatical.

Au carrefour de ces deux niveaux se trouvent les séquences figées qui, formées spontanément dans les langues, expriment naturellement leur originalité sociale et historique et contribuent à créer leur image du monde. De plus, l'analyse des SF, prenant en considération surtout leurs façons de visualiser et leurs bases tropiques, semble être très intéressante dans une optique cognitive, étant donné que les SF reflètent généralement d'une façon spectaculaire la manière de percevoir la réalité et la vision du monde créées par les locuteurs d'une langue donnée.

4.2.1. Métaphore et métonymie

Comme le remarque p.ex. S. MEJRI (1997), les structures figées se fondent le plus souvent sur les procédés métaphoriques ou métonymiques. Ils permettent de voir le fonctionnement de la dénomination en diagonale qui renvoie ainsi directement à la référence et en outre, ils mettent en relief le culturel. Les expressions figées entretiennent des rapports métaphoriques et métonymiques parfois inattendus et difficiles à déchiffrer.

La notion de la **métaphore** est très enracinée dans la tradition philosophique et linguistique et par conséquent, nous pouvons mentionner quelques-unes de ses conceptions.

La vision qui s'origine dans la pensée d'Aristote soutient que la métaphore est en fait un cas particulier de la comparaison qui a été dépourvue de *comme*. L'expression métaphorique est employée à la place de l'expression littérale et par conséquent, les deux sont parfaitement interchangeables. Selon cette conception, appelée souvent la «théorie de la substitution», la métaphore n'est donc qu'une jolie fioriture de style.

Le rôle marginal de la métaphore sur le plan cognitif, descriptif et scientifique est postulé également dans la théorie issue de la philosophie du positivisme logique. La métaphore est considérée ici comme un emploi déviant et anomal de la langue.

Selon la conception traditionnelle logique, la métaphore (ainsi que la métonymie) consiste en l'incompatibilité, p.ex. dans *Achille est un lion*, il y a l'incompatibilité des propositions : *X est un homme* et *X est un lion*.

Sur le plan de la sémantique componentielle, la métaphore est une incompatibilité sémique, elle constitue donc une sorte de déviance, un écart par rapport à notre savoir catégoriel. On dit également que la métaphore est une opération de substitution sémantique, seulement les

propriétés syntaxiques du mot-source sont bloquées dans ce passage. Par contre, la métonymie est un procédé par lequel une notion est désignée par un terme autre que celui qu'il faudrait. Les deux notions sont liées par une relation de cause à effet, par une relation de matière à objet ou de contenant à contenu, de la partie au tout.

Les métaphores étaient aussi appelées **tropes par ressemblances** et les métonymies – **tropes par correspondances** (cf. P. FONTANIER, 1977).

Dans la sémantique référentielle, nous pouvons en revanche expliquer la métaphore comme un délit référentiel consistant en l'emploi d'un terme pour un référent qui ne fait pas normalement partie de sa dénotation. (En ce qui concerne les théories de la métaphore présentées ci-dessus cf. M. LE GUERN, 1973 ; G. KLEIBER, 1994 ; W. BANYŚ, 2000).

Les notions de métaphore et de métonymie sont présentes dans toutes les théories linguistiques plus ou moins standard. Pourtant, à vrai dire, toutes les écoles traditionnelles traitent le phénomène de métaphorisation d'une façon plutôt superficielle.

Or, un grand changement d'orientation se fait dans l'optique cognitive où la métaphore devient une opération ontologique presque omniprésente. G. LAKOFF et M. JOHNSON (1980) soulignent le fait que le processus de métaphorisation touche déjà le niveau de perception parce que l'homme, connaissant le monde, ne peut comprendre les phénomènes et les idées complexes qu'en les réduisant aux notions plus simples et concrètes. Par conséquent, nous créons beaucoup d'énoncés plus ou moins métaphoriques qui nous donnent la possibilité d'exprimer d'une façon non littérale une pensée trop complexe à exprimer littéralement.

Du point de vue cognitif présenté par G. LAKOFF et M. JOHNSON (1980), la métaphore est à considérer comme l'une des opérations centrales de projection qui nous permet de catégoriser le monde et d'établir des connexions sémanti-

ques. Ainsi, notre système conceptuel normal est structuré métaphoriquement et la métaphore joue un rôle essentiel dans la catégorisation de la structure de l'expérience. Elle fait aussi bien partie de notre fonctionnement cognitif que p.ex. notre sens du toucher.

La conception cognitive et la vue interactionniste de la métaphore (postulée p.ex. dans les travaux de G. LAKOFF, M. JOHNSON, 1980 ; de M. TURNER, 1993 ; de M. TURNER, G. FAUCONNIER, 1995 et de W. BANYŚ, 2000) semble être la plus convaincante et la plus intéressante sur le plan des études descriptives et confrontatives. Nous la trouvons aussi la plus attirante en ce qui concerne l'analyse des SF, vu que p.ex. cette vision de la métaphore peut expliquer souvent la motivation (métaphorique, stéréotypée ou globale) de certaines expressions figurées.

De plus, la métaphore considérée comme un appareil de perception et de connaissance participe activement aux processus de catégorisation et de conceptualisation, phénomènes que nous signalons dans le sous-chapitre suivant.

4.2.2. Catégorisation et conceptualisation

Selon l'opinion de J. LOCKE (1690), postulée il y a déjà trois siècles, même la connaissance médiocre de différentes langues peut persuader chacun de cette vérité générale que le grand nombre de mots d'une langue ne trouve rien d'équivalent dans une autre. Ce phénomène fait voir clairement que les habitants d'un pays, grâce à leurs moeurs et mode de vie, ont créé des idées complexes, inconnues ailleurs et que parallèlement, ils leur ont attribué des appellations ne possédant pas de correspondants exacts dans d'autres langues. De plus, l'analyse plus détaillée des langues naturelles nous montre un phénomène encore plus intéressant : bien que les langues possèdent parfois des mots qui sont censés se correspondre (dans des traductions

ou dictionnaires), à vrai dire, rarement l'équivalent potentiel désigne exactement la même idée que le mot de la langue de départ.

La vérité mentionnée par Locke trouve aujourd'hui un contrecoup dans la linguistique cognitive. Chaque langue naturelle, étant une entité symbolique, est en même temps porteuse de sens. Par contre, le sens caché derrière les expressions linguistiques, en tant qu'effet de perception et d'expérience, reflète parallèlement différentes images du monde.

Nous pouvons dire qu'une autre vision du monde dans différentes langues résulte en fait de deux processus fondamentaux qui se réalisent au niveau mental, cognitif et linguistique. Ce sont :

- la catégorisation → processus permettant aux locuteurs de voir, de classer, et de comprendre la réalité à laquelle est imposé un réseau de notions cognitives ; la catégorisation naturelle, postulée par les cognitivistes, s'organise autour des exemplaires prototypiques et reste graduelle, ce qui permet aux locuteurs de chaque langue de « percevoir le monde » à leur façon (schéma 11) ;

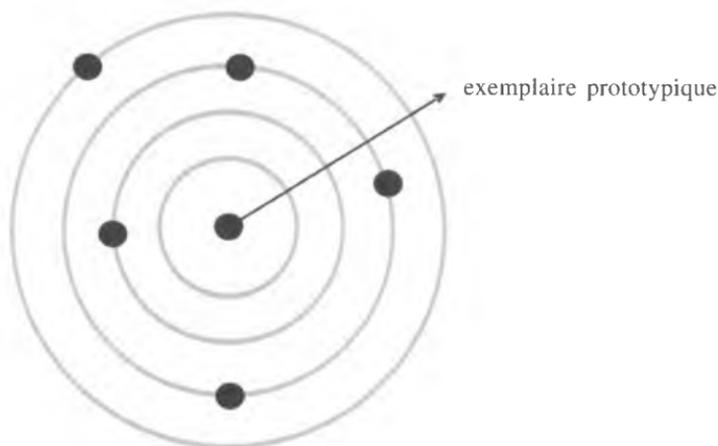


Schéma 11. Organisation radiale d'une catégorie naturelle

- la conceptualisation → processus qui permet de codifier les idées dans la langue en imposant aux structures cognitivo-mentales le réseau des concepts linguistiques.

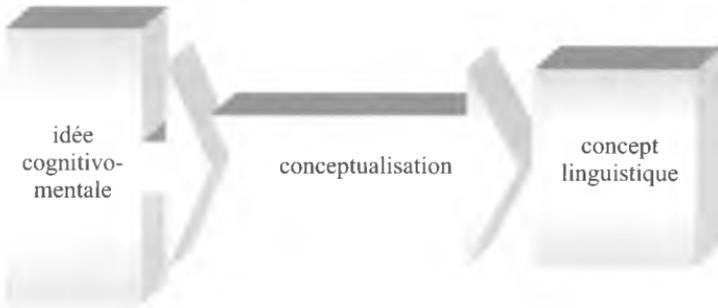


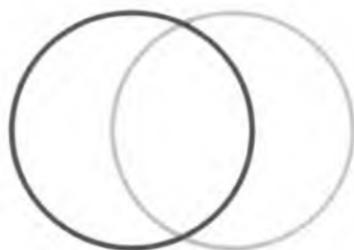
Schéma 12. Processus de conceptualisation

Les phénomènes de catégorisation et de conceptualisation, en tant que processus cognitifs, mentaux et linguistiques, restent très intéressants pour la description des langues naturelles, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives et permettant d'appliquer des approches autrefois inconnues (cf. I. NOWAKOWSKA-KEMPNA, 1995).

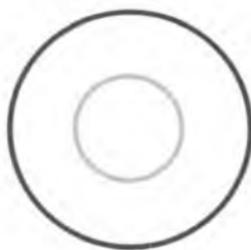
En analysant les processus de métaphorisation, de catégorisation et de conceptualisation, nous voyons donc que le phénomène de «créer les langues» est un procédé allant de pair avec de multiples opérations cognitives et mentales. De plus, les unités de la langue ainsi que toutes les expressions linguistiques se forment souvent grâce aux interactions des éléments significatifs qui, en pratique, peuvent être neutralisés ou renforcés.

Le problème du sens, en tant qu'effet de perception codifiée dans la langue, s'avère aussi très intéressant en ce qui concerne les séquences figées. Grâce à leur analyse, nous savons que des images métaphoriques, base fondamentale de la plupart des structures de ce type, s'opposent dans différentes langues naturelles. Parfois, l'idée conceptuelle semble être très proche ou même identique, mais une autre culture et une «autre perception collective»

ont contribué à créer des images différentes (comparer p.ex. : *visage de bois* (fr.), *faccia di bronzo* (it.), *kamienna twarz* (pol.)). Pourtant, il y a des cas, plus nombreux si nous faisons des analyses détaillées, où une autre manière de visualiser provoque des divergences, ou au moins certaines nuances sur le plan conceptuel. Dans une telle situation, nous avons affaire aux cas qui posent des problèmes au niveau de l'équivalence. Évidemment, il est impossible qu'un concept métaphoriquement figé issu d'une catégorisation et conceptualisation différentes couvre exactement le champ conceptuel de l'expression d'une autre langue. Souvent, si nous examinons les champs conceptuels des SF au moins sur le plan de deux langues, nous voyons qu'ils restent p.ex. en relation d'intersection ou d'inclusion, et très rarement, en relation d'équivalence absolue (schéma 13).



Relation d'intersection



Relation d'inclusion



Relation d'équivalence absolue

Schéma 13. Relations d'intersection, d'inclusion et d'équivalence absolue entre les champs conceptuels de deux SF analysées

Les phénomènes de catégorisation naturelle et de conceptualisation peuvent clarifier également le problème compliqué concernant l'**étymologie des SF**. Il est évident que parfois nous pouvons trouver facilement l'origine de telle ou telle séquence (littérature, événements historiques, etc.), néanmoins beaucoup d'unités en question sont codifiées dans la langue naturellement et spontanément. Dans cette situation, seuls le mode de perception et la manière de visualiser le monde peuvent expliquer pourquoi dans une langue donnée nous avons une telle formation autochtone. Comme nous l'avons déjà signalé dans le chapitre 2, la sélection et la globalisation sémique, en constituant souvent la base du figement et de l'idiomaticité, se fondent normalement sur la sphère du culturel, et sont par conséquent conditionnées par les processus cognitifs de catégorisation et de conceptualisation. C'est le composant culturel et cognitif qui décide quels éléments significatifs sont accentués et lesquels sont éliminés. Quant aux structures figées, souvent des sèmes atypiques ou même périphériques restent conservés renforçant ainsi le caractère opaque de toute l'expression.

Les phénomènes de catégorisation et de conceptualisation en tant que processus cognitivo-linguistiques donnent la possibilité d'enrichir les études sur la langue. Ils permettent d'observer, avant tout grâce à des constructions métaphoriques plus ou moins figées, comment les gens organisent leur monde et comment ils l'expriment à travers la langue. Ils peuvent susciter également davantage d'analyses focalisées sur le fonctionnement des procédés cognitifs et mentaux, les réflexions de ce type pouvant donner des impulsions nouvelles aux approches linguistiques.

4.2.3. Stéréotypes, valorisation

La notion de stéréotype a été introduite dans les sciences humaines par W. LIPPMANN (1922). Pour lui, le **stéréo-**

type est une image partielle et schématique formée dans l'esprit des gens, qui concerne un certain phénomène, et en même temps, c'est une opinion, un jugement à propos de ce phénomène. Aujourd'hui, la notion de stéréotype est largement présente en linguistique, surtout en linguistique cognitive. Nous savons déjà que les structures linguistiques expriment et reflètent le culturel. Pourtant, il est nécessaire de préciser encore que tout le composant socio-culturel lui-même est également déterminé par d'autres facteurs. Après les avoir analysés, nous voyons que les stéréotypes jouent ici un rôle primordial. Des opinions et des jugements stéréotypés à propos des objets et des phénomènes de la réalité extralinguistique sont très souvent visibles dans les langues naturelles, incarnés naturellement en notions et concepts cognitifs.

Nous pouvons les observer fréquemment au niveau des **séquences phraséologiques**, où très souvent des jugements stéréotypés vont de pair avec l'**évaluation** et la **valorisation**. Les structures cognitives des gens sont par excellence anthropocentriques, du fait que l'homme les forme à partir de sa perception, de son expérience et de son système de valeurs. Par conséquent, après avoir examiné des unités figées, nous voyons que d'habitude leur organisation interne est également fortement anthropocentrique. C'est pourquoi p.ex. la tête, l'un des organes essentiels pour l'homme ainsi que la partie du corps située le plus haut, permet de former au niveau linguistique des phraséologismes marqués plutôt positivement (p.ex. *avoir la tête sur les épaules, être à la tête de qqch., être la tête de qqch., tête de famille*), tandis que le pied ou la jambe, vu leur position inférieure, leur «contact avec la terre» et avec tout ce qui se trouve «le plus bas», participent parfois à créer des unités valorisées négativement (p.ex. *bête comme ses pieds, faire qqch. par-dessous la jambe, lécher les pieds de qqn., mettre qqch. sous ses pieds*). Le phénomène est encore plus visible sur le plan des phraséolo-

gismes formés à partir des noms d'animaux ou à partir des noms d'autres objets ou phénomènes extralinguistiques. Les stéréotypes et la valorisation humaine expliquent donc pourquoi nous disons p.ex. *fidèle comme un chien, sale comme un cochon, un travail de fourmi*, et ainsi de suite. Les stéréotypes ainsi que les valorisations plus ou moins stéréotypées et anthropocentriques constituent alors des facteurs immanents du culturel et de tous les processus cognitifs. Par suite, ils sont fortement enracinés dans la langue en se manifestant le mieux au niveau des structures tropiques, idiomatiques et figées.

5. Séquences figées et problèmes de traduction

5.1. Traduction et études contrastives

La traduction, tout en étant aujourd'hui une pratique linguistique presque omniprésente, ne constitue pas un domaine scientifique autonome ni cohérent au niveau théorique. À vrai dire, c'est un terrain où se rencontrent la linguistique, surtout appliquée et contrastive, la stylistique et d'autre part, presque toutes les sciences humaines.

En ce qui concerne l'aspect langagier, il faudrait dire que c'est la linguistique comparative qui a contribué le plus à développer et à enrichir la méthodologie et la pratique de la traduction. Même aujourd'hui la linguistique contrastive participe vivement aux recherches traductologiques (cf. p.ex. U.DAMBSKA-PROKOP, 1999).

Après avoir étudié les travaux des traductologues connus (p.ex. ceux de J.P. VINAY et J. DARBELNET (1958) ; de E. NIDA, 1959 ; de G. MOUNIN (1963) ; de J.C. CATFORD (1965) ou de J. PIEŃKOS (1993)), nous voyons clairement que les problèmes essentiels de la traduction se focalisent sur la notion d'équivalence et, en pratique, également sur toutes les différences dans les langues naturelles, qui résultent d'une autre perception, catégorisation et visualisation du monde. La traduction est donc un domaine où tous les problèmes en question, répertoriés, analysés et décrits plus ou moins sur le plan théorique, se manifestent.

tent en pratique. Ainsi, comme le dit E. NIDA (1959), la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification, puis quant au style.

Mais comme nous l'avons déjà montré, toutes les études contrastives des langues naturelles, et par conséquent aussi la traduction, entraînent bien des difficultés et bien des pièges. Une autre catégorisation, conceptualisation et une autre image du monde codifiée dans la langue font que la signification transmise à travers les mots n'est pas identique dans différentes langues (G.C. LEPSCHY, 1992).

Par conséquent, la traduction est un processus complexe qui se compose toujours de plusieurs étapes. Pour bien le présenter, nous nous servons du schéma proposé par M.P. LA VALVA (1976) (schéma 14) :

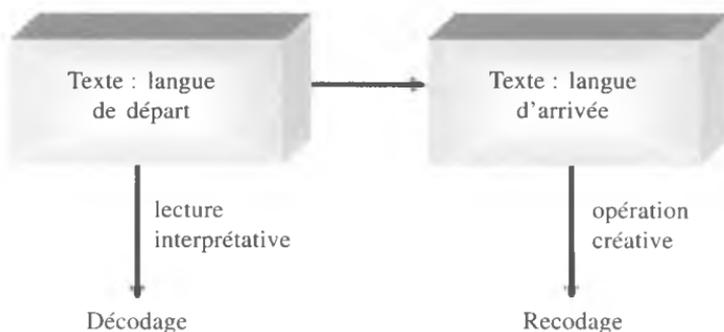


Schéma 14. Processus de traduction

H. LEBIEDZIŃSKI (1981) distingue en revanche trois phases principales dans le processus de traduction, à savoir :

Phase 1 : comprendre un terme linguistique dans la langue de départ.

Phase 2 : trouver son référent extralinguistique.

Phase 3 : choisir l'expression linguistique la plus appropriée dans la langue d'arrivée.

Les études contrastives des langues naturelles, de même que les analyses orientées sur la traductologie, font voir que la comparaison des langues entraîne toujours la confrontation de différentes cultures, mentalités et traditions. Ainsi, pour qu'une quelconque traduction soit possible, il faut «quitter» le niveau purement linguistique, parce que la transition directe d'une langue à une autre n'est pas réalisable.

Il est vrai que dans la tradition traductologique on distingue souvent deux tendances et par conséquent, deux méthodes de traduction possibles :

1) la méthode linguistique → qui s'appuie sur des relations purement linguistiques entre le texte original et son équivalent traduit ;

2) la méthode fondée sur le contenu → qui se vérifie en s'appuyant sur la dénotation extralinguistique.

Pourtant, la pratique montre que c'est la deuxième méthode qui reste la plus adéquate.

Dans l'histoire de la traductologie, nous rencontrons plusieurs conceptions. L. TESNIÈRE (1959) propose ici l'idée de *tertium comparationis*, à savoir la vision d'une «langue artificielle» qui permettrait de confronter et de traduire des langues naturelles en principe incomparables. Par contre, W.V. QUINE (1959) suggère une hypothèse plus répandue aujourd'hui. Il parle alors de trois composants inhérents au processus de traduction. Selon lui, ce sont : langue de départ, monde extérieur et langue d'arrivée (schéma 15).

W.V. Quine souligne donc que la traduction n'est possible qu'à travers une convergence extralinguistique en postulant ainsi l'idée d'une équivalence référentielle.

Dans l'histoire traductologique, nous observons également les recherches des unités sémantiques minima (cf. les travaux de L.J. PRIETO (1956, 1957, 1957-1958) ; et ceux de J.-C. GARDIN (1956, 1958)), qui s'organisent autour de l'hypothèse que la traduction de toute langue en toute langue est possible uniquement dans le domaine des universaux de langage. Les raisons pour lesquelles on peut

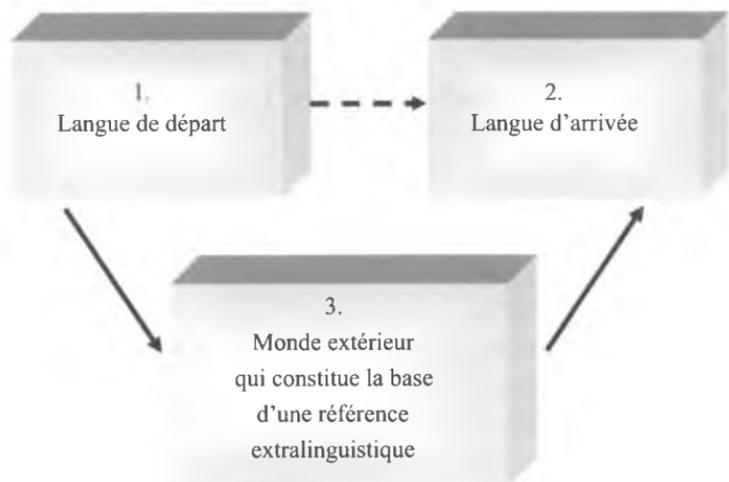


Schéma 15. Composants inhérents au processus de traduction

parler des universaux, telles que : cosmologie, biologie, psychologie, sociologie ou anthropologie culturelle contribuent à dresser l'ample inventaire de traits communs, grâce auxquels le nombre des références communes permet le passage d'une langue à une autre.

Ces derniers temps, surtout grâce à l'approche cognitive, les études théoriques sur la traduction deviennent encore plus riches. Dans cette perspective, ce que semble être le plus intéressant, c'est la notion d'**invariant sémantique** (cf. W. BANYŚ et J.P. DESCLÈS, 1997 ; J.P. DESCLÈS, 1985, 1988 ; W. BANYŚ, 2000). Dans la traductologie, la notion d'invariant peut être appliquée dans la perspective contrastive, signifiant ainsi tout ce qui est commun, stable, interchangeable, nécessaire et suffisant dans les équivalents potentiels de la langue de départ et de la langue d'arrivée.

La traduction, en tant que domaine particulier de toutes les études contrastives, constitue en fait un champ scientifique où nous devons faire face à tous les problèmes résultant des divergences sémantiques et formelles

caractéristiques des différentes langues naturelles. C'est également un terrain où la question d'équivalence interlinguale se manifeste, comme nous l'avons déjà remarqué, d'une façon très représentative.

Pourtant, bien que la tradition traductologique soit longue et très vaste, et quoiqu'il existe une multitude de livres et d'essais sur la traduction, il y a relativement peu de travaux qui traitent du problème de la traduction des séquences figées. C'est pourquoi, après avoir analysé la nature et le caractère original et individuel des phraséologismes, il nous semble nécessaire de signaler comment il est possible de traiter ce phénomène dans le processus de traduction, ce que nous visons à faire dans le sous-chapitre qui suit.

5.2. Méthodes de traduction et leur application au niveau des SF

J. VINAY et J. DARBELNET (1958) dans leur livre consacré à la comparaison de la langue française et anglaise et aux problèmes traductologiques, distinguent sept méthodes possibles de traduction. Aussi parlent-ils de trois «méthodes directes» et de quatre «moyens indirects».

Ils mentionnent les «méthodes directes» telles que :

- la traduction littérale ;
- l'emprunt (p.ex. *science-fiction*) ;
- le calque (p.ex. *week-end* et *fin de semaine*).

Et les «méthodes indirectes» telles que :

- la transposition → qui consiste à changer les catégories de lexèmes et à se libérer de l'aspect littéral sur le plan lexical ainsi que grammatical, p.ex. *He soon realized* (angl.) et *Il ne tarda pas à se rendre compte* (fr.) ;

- la modulation → qui n'opère plus sur la forme de l'énoncé, mais qui concerne déjà le niveau du contenu, à savoir celui de la pensée, p.ex. *Forget it* (angl.) et *N'y pensez plus* (fr.) ;
- l'équivalence → qui consiste à exprimer la même situation grâce aux différents moyens stylistiques, p.ex. *Open to the public* (angl.) et *Entrée libre* (fr.) ;
- l'adaptation → qui permet de remplacer une situation dans la langue de départ par une situation censée être analogue dans la langue d'arrivée.

Pourtant, la distinction postulée ici entre l'équivalence et l'adaptation semble être peu évidente. Il paraît naturel que l'équivalence constitue en réalité une notion plus abstraite, située hors de la présente classification. Elle reste plutôt une notion purement opérationnelle qui exprime en fait le degré de similitude des expressions dans les langues confrontées.

Nous voyons néanmoins que le classement proposé par J. Vinay et J. Darbelnet se caractérise par la gradation des difficultés interprétatives. Vinay et Darbelnet commencent par indiquer la méthode littérale, la plus simple et univoque, pour finir par mentionner le moyen adaptatif consistant en processus pragmatiques et extratextuels. Parallèlement, il faut noter que les méthodes présentées ci-dessus se caractérisent également par la gradation d'une équivalence formelle et sémantique. Au début nous avons affaire à une analogie formelle et sémantique presque absolue, et à la fin, uniquement à une correspondance du contenu assez restreinte.

Pourtant, l'intérêt des traductologues de même que des linguistes contrastifs se concentre toujours sur des cas qui posent problème, c'est-à-dire généralement sur des situations où nous sommes obligés d'appliquer les «méthodes indirectes».

H. LEBIEDZIŃSKI (1981), décrivant les cas embarrassants en question, indique donc quelques procédures qui sont

appliquées d'habitude par des traducteurs-interprètes. Ainsi, pour «traduire» ce qui nous semble être intraduisible, nous pouvons :

- omettre cet élément dans une version interprétée,
- nous servir d'une description plus développée,
- modifier un peu le champ de la référence extratextuelle,
- chercher à donner des équivalents,
- ajouter des explications supplémentaires (entre parenthèses ou au-dessous du texte).

Parmi des cas particulièrement embarrassants dans le processus de traduction, il faut nécessairement signaler les **séquences figées**. Comme nous l'avons déjà dit, il existe relativement peu de travaux traitant cette question comme phénomène à part. Pourtant, la fréquence des structures plus ou moins figées dans les textes et dans la langue parlée fait penser que le problème s'avère également notable lors des activités interprétatives.

Nous appuyant sur les recherches de B. REJAKOWA (1994) consacrées à la traduction des phraséologismes en polonais et en slovaque, nous pouvons constater que, traduisant des SF, nous avons la possibilité de choisir et de réaliser l'une des procédures possibles, à savoir que nous pouvons :

Traduire la SF de la langue de départ à l'aide d'une unité figée analogue dans la langue d'arrivée. La présente technique, évidemment la plus juste et adéquate, permet de maintenir naturellement le même registre significatif, stylistique et expressif dans le texte d'arrivée. La possibilité d'appliquer cette méthode reste néanmoins restreinte, et se limite en pratique aux cas où, dans les deux langues, existent les phraséologismes parallèles.

Traduire la SF à l'aide d'un seul mot dans la langue cible. Cette méthode peut se réaliser en général si :

- au niveau lexical de la langue d'arrivée nous trouvons un lexème qui puisse bien correspondre à toute la structure figée de la langue de départ,

- un lexème choisi évoque des connotations similaires au phraséologisme source,
- le choix de cette méthode est traité comme une «meilleure solution» p.ex. par rapport à la description ou à l'explication supplémentaire.

Traduire la SF à l'aide d'un groupement lexical libre. La présente méthode semble être la plus fréquente au cas où les langues traitées sont privées d'équivalents phraséologiques. L. KOMIČZ (1981) dit que, dans une telle situation, les traducteurs-interprètes d'habitude font recours soit au **calque** soit à la **description**. L'interprétation «calquée», c'est-à-dire la traduction presque littérale d'un phraséologisme au cas où une telle structure analogue n'existe pas dans la langue d'arrivée, peut enrichir parfois le fond phraséologique de la langue cible. Il faut néanmoins que les langues traitées ne soient pas trop éloignées ni sur le plan formo-structurel, ni au niveau socio-culturel, le mode de visualisation et la motivation d'un tel calque pouvant donc être transparents pour les destinataires. Par contre, si le calque paraît trop «étranger», il vaut mieux employer une description, tout en étant conscient que les registres stylistique et expressif des énoncés source et cible ne seront jamais identiques.

Touchant le problème de la traduction des SF, il faut dire que les difficultés en question se présentent non seulement dans la traduction des textes ou des énoncés, mais même plus souvent dans le cas où il faut «traduire» des phraséologismes dans les dictionnaires ou dans les recueils des unités figées. Dans une telle situation, il semble naturel de constater que chaque équivalent plus ou moins approprié, indiqué dans un dictionnaire phraséologique, doit constituer en réalité l'effet d'un procédé traductif. Aussi les techniques traductologiques présentées ci-dessus sont-elles exploitées normalement par des phraséologues contrastifs.

5.3. SF dans le traitement automatique

Les recherches des linguistes du courant générativo-transformationnel ainsi que tout le progrès de la technique et de multiples découvertes dans le domaine de l'informatique ont contribué à pousser en avant des études sur le traitement automatique en linguistique. Il s'agit ici évidemment de la traduction automatique ou de celle assistée par ordinateur, de même que d'autres analyses menées p.ex. en vue d'élaborer des dictionnaires électroniques.

Ainsi, de nouvelles possibilités dans la description des langues naturelles ont montré des points faibles dans les examens linguistiques et parallèlement, elles ont suscité de nouvelles recherches. La perspective de la traduction automatique, ou au moins de celle assistée par ordinateur, semble être très attirante, mis en lumière de multiples pièges que l'on retrouve dans une certaine mesure jusqu'à aujourd'hui.

L'automatisation dans la linguistique fait voir en permanence que, dans ce domaine, les problèmes consistent souvent à affronter les questions telles que p.ex. le problème de polysémie lexicale, et peuvent concerner aussi la question du **figement**.

L'existence et la fréquence notable des structures plus ou moins figées dans les textes peut entraîner des difficultés lors des analyses automatiques déjà au niveau de la reconnaissance des SF et puis, en ce qui concerne l'étiquetage des unités linguistiques fait par la machine.

L'intérêt pour le traitement automatique a donc provoqué un certain retour aux études phraséologiques, se dirigeant vers les sources et les origines sémantico-structurelles du phénomène, problème qui a été négligé autrefois vu que les SF se prêtaient difficilement à ce type de recherche.

Ainsi, il fallait commencer par distinguer les limites floues de ce phénomène et par dessiner, entre autres, la frontière séparant le discours libre du discours figé. Aujourd'hui, lors de chaque traitement automatique, la question du figement s'avère actuelle avant tout en tant que problème au niveau des définitions admises et sur le plan des limites postulées.

Les analyses focalisées sur le problème de la description automatique des langues sont réalisées aujourd'hui dans différents centres d'études. En 1986 déjà A. SCHENK (1986) propose p.ex. un système de traduction automatique produisant des phrases figées dans la langue cible.

Les recherches avancées dans ce domaine sont menées actuellement p.ex. en France dans le Centre L.A.D.L. (Laboratoire D'Analyse Documentaire et Linguistique) et L.L.I. (Laboratoire de Linguistique Informatique) (cf. l'article d'E.LAPORTE (1988) et surtout les travaux de G. GROSS (p.ex. 1992, 1995, 1996, 1997)), où les scientifiques n'ont pas peur de se fixer comme objectif d'englober aussi tout le figement. En analysant le discours, ils observent ce qui sépare et ce qui unit des formes libres et figées. Ils exercent p.ex. la reconnaissance de la zone fixe pour trouver et délimiter des structures figées lors du traitement informatique.

La question du traitement automatique apparaît aussi dans les travaux de I. MEL'ČUK (1986), I. MEL'ČUK, A. CLAS, A. POLGUERE (1995).

De plus, la description informatico-automatique des langues se réalise aujourd'hui en Pologne p.ex. à l'Université de Silésie, sous la direction de W. BANYŚ (p.ex. 1995, 2002). Elle est effectuée en collaboration avec les centres mentionnés ci-dessus.

Les remarques évoquées plus haut ne présentent pas forcément le problème dans toute sa richesse, ni ne le décrivent d'une façon exhaustive. Mais étant donné que le traitement automatique constitue aujourd'hui l'une des

branches essentielles de la linguistique, nous n'avons visé qu'à signaler ce phénomène, d'autant plus que le figement joue ici un rôle assez important. Les analyses plus détaillées dans ce domaine pourraient néanmoins faire l'objet d'autres recherches et d'une autre étude.

6. Conclusion

L'étude analytique et contrastive des séquences figées montre que les unités phraséologiques, bien qu'elles obéissent souvent à la même structuration interne et aux mécanismes sémantiques analogues à ceux qui déterminent le fonctionnement des séquences libres, restent en réalité un phénomène linguistique à part qui devrait être examiné en appliquant des outils et des méthodes spécifiques.

Le vaste problème théorique et pratique se manifeste déjà au début de chaque recherche phraséologique et il consiste à établir des critères permettant de séparer les séquences figées des groupements libres. Comme nous l'avons dit dans le chapitre 1, cette question ainsi que le fait de délimiter des SF et de désigner leurs variantes restent toujours problématiques. Les difficultés rencontrées avec la classification univoque et vérifiable à chaque cas doivent être prises en considération dans toutes les recherches focalisées sur des SF, de même que dans les domaines plus ou moins pratiques tels que p.ex. les travaux lexicographiques de toute sorte, la traduction, l'enseignement des langues, le traitement informatique des données dans la linguistique, et ainsi de suite.

Après avoir examiné les **structures figées** du point de vue de **leurs limites** et de **leur extension dans la langue**, nous pouvons néanmoins constater que :

1. L'ensemble des SF constitue un «continuum», à savoir une catégorie graduelle qui se caractérise par différents degrés de figement, et qui est bornée d'un côté par des séquences libres, tout à fait compositionnelles, et de l'autre

par des séquences complètement figées dont le sens n'est pas déductible des composants ou qui sont complètement figées par convention ou tradition d'emploi.

2. La catégorie des SF s'étend entre les mots composés et les énoncés proverbiaux, englobant ainsi des structures verbales, nominales, adjectivales, adverbiales, prépositives, conjonctives et des phrases figées.

3. Les unités figées peuvent s'insérer facilement dans un cadre phrastique (c'est le cas des séquences qui ne contiennent pas de boucles ni au début ni à la fin et qui, par suite, ne posent pas de problèmes dans l'enchaînement textuel); ou elles peuvent constituer des entités plus autonomes pour atteindre à la fin le niveau des structures bouclées des deux côtés (c'est p.ex. le cas des formes parémiques ou des phrases figées).

4. Les phraséologismes, bien qu'ils soient considérés comme stables et figés, admettent parfois certaines transformations grammaticales ou lexicales en formant ainsi des variantes de différents types.

Les unités figées se révèlent originales et spécifiques également en ce qui concerne leur **structuration sémantique et syntaxique**, ce que nous avons montré dans le chapitre 2.

Bien que leur structure syntaxique se présente souvent sous une forme comparable aux structures libres, les SF se caractérisent d'habitude par :

- la non-continuité des composants,
- des restrictions transformationnelles,
- un certain degré de figement.

Sur le plan sémantique, les SF s'avèrent encore plus intéressantes. Si nous avons affaire au figement linguistique proprement dit, nous pouvons observer toujours le fonctionnement de multiples processus sémantiques tels que p.ex. :

- la sélection et le filtre sémique,
- le transfert et l'intégration catégorielle,

- la dénomination oblique,
- la globalisation et la synthèse du sens.

Souvent, au niveau des SF nous observons également le processus de la motivation globale des phraséologismes fondé sur des mécanismes tropiques et sur des sèmes connotatifs.

Les structures figées sur le plan sémantique se caractérisent aussi par un phénomène très original qui les fait séparer des structures libres, à savoir par le phénomène de la double signification et de la double structure sémantique. D'un côté, à travers la lecture littérale, nous pouvons donc arriver souvent au sens structural, de l'autre, grâce à la lecture globale, nous pouvons atteindre le sens figuré d'une unité figée.

Bien que les SF semblent être stables et invariables, en réalité elles constituent un «continuum» également au niveau diachronique, sujettes qu'elles sont aux processus d'évolution linguistique et au procédé de dérivation. Ainsi, dans la langue nous observons p.ex. la formation autonome des phraséologismes à partir des proverbes qui semblent être les plus anciens du point de vue historique.

De plus, la structuration sémantique des SF peut remettre en question la conception monolithique du signe linguistique. (Se limitant ici à la vision dichotomique du signe proposée p.ex. par F. de Saussure). Le caractère pluriel du signifiant et du signifié, la superposition des signifiés, l'adjonction de connotations diverses, les transferts sémantiques et toutes les transformations connues par le signifié de la SF entraînent que p.ex. S. MEJRI (1997) parle ici d'une conception nouvelle du signe linguistique. Néanmoins cette idée ne semble pas juste, vu que la structure traditionnelle du signe reste en fait la même au niveau des SF, étant tout au plus organisée différemment sur le plan des relations entre le signifié et le signifiant.

Nous pouvons donc présenter leurs caractéristiques comme suit :

Le signifiant des SF

- Il est polylexical (deux ou plusieurs mots).
- Il y a un blocage total ou partiel des combinaisons et des transformations.
- Il existe un rapprochement usuel des composants.
- Des constituants se caractérisent par la non-continuité.
- D'habitude, des composants peuvent fonctionner séparément.

Le signifié des SF

- Il est synthétique.
- Il résulte de la sélection et de la globalisation sémique.
- Il s'appuie sur une motivation globale, tropique ou stéréotypée.
- Il peut avoir la double nature : d'un côté : littérale et structurale, de l'autre : figurée et opaque.
- D'habitude, il y a la possibilité de remotivation déclenchant la réapparition des signifiés latents.

Sur le plan sémantique les SF constituent parallèlement une catégorie graduelle qui reste étendue entre des structures figées mais transparentes du point de vue significatif, et des unités extrêmement opaques appelées à ce niveau idiomes ou séquences idiomatiques.

Les structures figées apparaissent également très intéressantes lors des études contrastives. Chaque confrontation des SF dans différentes langues naturelles met en évidence la question d'équivalence qui constitue toujours un problème actuel au niveau des phraséologismes (nous avons présenté cette question dans le chapitre 3). Nous pouvons parler ici d'une équivalence sémantique, fonctionnelle, référentielle ou formelle.

Pourtant, après avoir analysé notre corpus dans une perspective contrastive, il est possible d'admettre que :

1. L'homologie plus ou moins complète caractérise d'habitude des phraséologismes créés par voie de polygenèse, calqués ou empruntés.

2. Les langues plus apparentées en ce qui concerne leurs origines et leur niveau syntaxico-grammatical restent en général également plus proches sur le plan des SF.

3. Dans chaque langue naturelle nous observons un certain nombre de formations phraséologiques autochtones qui, par suite, peuvent poser des problèmes en ce qui concerne leur équivalence interlinguale.

De plus, au cours des études confrontatives, la notion d'idiomaticité devient très intéressante. Nous parlons ici des idiotismes en évoquant des structures figées caractéristiques d'une langue donnée, qui sont en outre privées de correspondants phraséologiques dans d'autres langues.

L'analyse comparative des SF met également en évidence le **problème du culturel** (cf. chapitre 4). Une autre perception et catégorisation du monde, qui sont conditionnées par des facteurs socio-culturels, restent spontanément codifiées dans les langues. Chaque langue naturelle organise donc son réseau de concepts à sa manière. De plus, le fonds culturel s'explique très souvent par les mécanismes linguistiques impliqués dans la formation des SF. Le culturel, bien qu'il ait une origine extralinguistique, se conçoit aisément en termes d'opérations sémantiques telles que p.ex. la sélection sémique, les opérations de la conceptualisation, le passage d'un domaine-source à un domaine-cible dans les opérations tropiques, et ainsi de suite. Examinant p.ex. les phénomènes de métaphorisation, de catégorisation, de conceptualisation et celui de l'image du monde inscrite dans la langue, nous voyons que le figement, tout en étant un processus universel, donne lieu dans chaque langue à des SF qui lui sont propres : les transferts de domaines et les sélections sémiques sont en fait rarement les mêmes. Allant plus loin dans cette optique, nous trouvons aussi que l'étude du figement peut contribuer à la connaissance des opérations mentales et des constructions de la pensée.

La nature complexe des unités figées de même que leur dimension socio-culturelle ont un vaste contrecoup dans toutes les recherches linguistiques. Aucune description complète des langues ne peut se réaliser sans prendre en considération ce phénomène. Parallèlement, il reste présent aussi au niveau des activités pratiques, telles que p.ex. la **traduction** ou le **traitement automatique** (cf. chapitre 5).

Le domaine des études focalisées sur le problème du figement reste encore un terrain multidimensionnel, complexe, plein d'énigmes et de perspectives. C'est un terrain où s'intègrent l'unité et la pluralité, l'arbitraire et le motivé, l'analyse et la synthèse ; où l'humain construit son identité ; où règnent le naturel et l'originalité, mettant en évidence toute la beauté, la richesse et la valeur des langues.

Références citées

- AGRICOLA E., 1997. In : S. MEJRI : *Le figement lexical*. Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba. Série : «Linguistique», Vol. 10.
- ALINEI M., 1996 : Aspetti teorici della motivazione. *Quaderni di semantica*, Vol. 17.
- BALLY Ch., 1951 : *Traité de stylistique française*. Vol. 1-2. Paris, Klincksieck.
- BANYŚ W., 1995 : Kognitywna leksykografia komputacyjna : teoria słownika generatywnego Pustejowsky'ego i Boguraeva. *Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique*, fasc. LI.
- BANYŚ W., 2000 : *Système de «si» en français moderne. Esquisse d'une approche cognitive*. Katowice, Wyd. UŚ.
- BANYŚ W., 2002 : Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité. Partie II : Questions de description. In : *Neophilologica*. Vol. 15. Red. W. BANYŚ. Katowice, Wyd. UŚ.
- BANYŚ W., DESCLÈS J.P., 1997 : Dialogue à propos des invariants du langage (dans une perspective cognitive). *Études Cognitives*, Vol. 2.
- BÁRDOSI V., 1989 : Un ange passe. Contribution à l'étymologie d'une locution. In : *Europhras 88. Phraséologie contrastive*. Strasbourg, Université des sciences humaines, Éd. Gréciano.
- BARTHES R., 1985 : *L'aventure sémiologique*. Paris, Éditions du Seuil.
- BARTMIŃSKI J., 1996 : Język nośnikiem tożsamości narodowej i przejawem otwartości. W : *Tożsamość polska i otwartość na inne społeczeństwa*. Red. L. DYCZEWSKI. Lublin.
- BASAJ M., 1982 : Ekwiwalencja tłumaczeń frazeologizmów. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*. Vol. 1.
- BABA S., 1982 : Główne typy innowacji frazeologicznych. W : *Stalność i zmienność związków frazeologicznych*, Red. A.M. LEWICKI. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- BABA S., 1985 : Materiały do bibliografii frazeologii polskiej – prace opublikowane w latach 1945–1982. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 3.

- BENVENISTE E., 1967 : Fondements syntaxiques de la composition nominale. *B.S.L.*, Vol. LXII.
- BERNARD G., 1974 : Les locutions verbales françaises. *La linguistique*, Vol. 10/2.
- BUTTLER D., 1981 : O zjawiskach derywacji we frazeologii. *Poradnik Językowy*, z. 5.
- BUTTLER D., 1982 a : Pojęcie wariantów frazeologicznych. W: *Stażość i zmienność związków frazeologicznych*. Red. A.M. LEWICKI. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- BUTTLER D., 1982 b : Znaczenie strukturalne a znaczenie realne stałych związków wyrazowych (paralele frazeologii i słowotwórstwa). *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 1.
- CASADEI F., 1995 : Per una definizione di «espressione idiomatica» e una tipologia dell'idiomatico in italiano. *Lingua e stile*, Vol. XXX, 2.
- CATFORD J.C., 1965 : *A Linguistic Theory of Translation*. London, Oxford University Press.
- CONENNA M., 1987 : Aspetti lessico-sintattici della traduzione di proverbi. Comunicazione presentata durante il simposio : *Vertere. Traduzione / interpretazione*. Salerno, 5-8 maggio 1987.
- CONENNA M., 1988 : Sur un lexique-grammaire comparé de proverbes. *Langages*, n° 90.
- COSERIU E., 1964 : Structure lexicale et enseignement du vocabulaire. In : *Actes du 1^{er} colloque international de linguistique appliquée*. Nancy.
- DAMOURETTE J., PICHON E., 1911-1940 : *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*. Paris, Édit. Artrey 8°.
- DARMESTER A., 1967 : *Traité de la formation des mots composés dans la langue française comparée aux autres langues romanes et au latin*. Champion.
- DAVID J., 1989 : Tous les prédicats ne meurent pas idiomes. Mais nul n'est à l'abri. In : *Europhras 88, Phraséologie contrastive*. Strasbourg, Université des sciences humaines, Éd. Gréciano.
- DAMBSKA-PROKOP U., 1999 : Gramatyka kontrastywna i przekład. W : *Studia lingwistyczne ofiarowane prof. K. Polańskiemu na 70-lecie Jego Urodzin*. Red. W. BANYŚ, L. BEDNARCZUK, S. KAROLAK. Katowice, Wyd. UŚ.
- DESLÈS J.P., 1985 : *Représentations des connaissances : archétypes cognitives, schèmes conceptuels et schémas grammaticaux*. In : *Actes Sémiotiques, Documents*. Vol. 7, n° 69-70. Paris, CNRS.
- DESLÈS J.P., 1988 : Langage et cognition. *Recherches Sémiotiques Semiotic Inquiry [Ottawa]* Mars-July, 8.

- DUBOIS J., 1973 : *Dictionnaire de linguistique*. Paris, Larousse.
- EHÉGÓTZ E., 1973 : Zur Konzeption eines polnisch-deutschen phraseologischen Wörterbuchs. *Zeitschrift für Slawistik*, 18.
- EHÉGÓTZ E., 1990 : Versuch einer Typologie von Entsprechungen im zweisprachigen phraseologischen Wörterbuch. *Zeitschrift für Slawistik*, 35/4.
- FIRTH J.R., 1957a : *Papers in Linguistics, 1934-1951*. Londres, Oxford University Press.
- FIRTH J.R., 1957b : Synopsis of Linguistic Theory, 1930-1955. In : *Studies in Linguistics Analysis*. Oxford, Basil Blackwell.
- FLEISCHER W., 1982 : *Phraseologie des deutschen Gegenwortsprache*. Leipzig.
- FLONTA A., 1995 : Di proverbio in proverbio. Potenziale semantico della paremiologia comparata (inglese e lingue romanze). An *Electronic Journal of International Proverb Studies*, Vol. 1.
- FONTANIER P., 1977 : *Les figures du discours*. Paris, Flammarion.
- FRASER B., 1970 : Idioms Within a Transformational Grammar. *Foundations of Language*, Vol. 6.1.
- FREI H., 1962 : L'unité linguistique complexe. *Lingua*, Vol. 11.
- GAATONE D., 1976 : Locutions prépositives et groupes prépositionnels. *Linguistics*, 167.
- GAATONE D., 1984 : La locution ou le pois de la diachronie dans la synchronie. In : *Actes du colloque international*. Montréal, Université Mc.Gill.
- GAK V., 1976 : K djalektike semantičeskich otnošenij v jazyke. In : *Principy i metody semantičeskich issledovanij*. Moskva.
- GAK V., 1977 : *Sopostavitelnaja leksikologija. Na materiale francuzskogo i russkogo jazykov*. Moskva.
- GARDIN J.C., 1956 : *Le fichier mécanographiques de l'outillage*. Beyrouth, Institut Français d'Archéologie.
- GARDIN J.C., 1958 : On the Coding of Geometrical Shapes and Other Representations, with Reference to Archeological Documents. In : *Preprints of Papers for the International Conference of Scientific Information*. Beyrouth.
- GECKELER H., 1971 : *Strukturelle Semantik und Wortfeldtheorie*. München.
- GIERMAK-ZIELIŃSKA T., 2000 : *Les expressions figées – propositions pour un traitement contrastif*. Warszawa, Uniwersytet Warszawski.
- GUIRAUD P., 1962 : *Les locutions françaises*. Paris.
- GIJULMIANC K., KOZARZEWSKA E., 1978 : Ze studiów nad strukturą połączeń wyrazowych w językach wschodnio- i zachodniosłowiańskich. W: *Z polskich studiów slawistycznych*. Seria 5. Warszawa.

- GRÉCIANO G., 1983a : Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques. In : *Recherches linguistiques*. Études publiées par le Centre d'Analyse Syntaxique, Université de Metz.
- GRÉCIANO G., 1983b : À propos de la délimitation de l'idiome. In : *Verbum*, Vol. 6. Nancy.
- GRÉCIANO G., 1984 : L'irréductibilité de l'expression idiomatique à sa paraphrase ... In : *Recherches en pragma-sémantique*. Études publiées par G. KLEIBER. Metz.
- GREIMAS A., 1966 : *Sémantique structurale*. Paris, Larousse.
- GROSS G., 1992 : Forme d'un dictionnaire électronique. In : *La station de traduction de l'an 2000*. Éd. Presses de l'Université du Québec.
- GROSS G., 1995 : Une nouvelle sémantique pour la traduction automatique : les classes d'objets. *La tribune des industries de la langue et de l'information électronique*, n° 15.
- GROSS G., 1996 : *Les expressions figées en français – noms composés et autres locutions*. Collection l'Essentiel Français, Éditions Ophrys.
- GROSS G., 1997 : La grammaire, les dictionnaires et l'informatique. In : *Les dictionnaires de langue française et l'informatique*, Actes du Colloque «La Journée des dictionnaires». Univ. de Cergy-Pontoise, Centre de Recherche Texte / Histoire.
- GROSS M., 1982 : Une classification des phrases figées du français. *Revue québécoise de linguistique*, Vol. 11.
- GROSS M., 1986 : *Les adjectifs composés du français. Rapport de recherche du PRC «Informatique et linguistique»*. Paris, CNRS.
- GROSS M., 1988 : Les limites de la phrase figée. *Langages*, n° 90.
- GÜNTHER K., 1984 : Prädikativphraseme in Deutschen und Russischen. In : *Linguistische Studien*. Berlin.
- GÜNTHER K., 1990 : Äquivalenzbeziehungen in der Phraseologie. *Zeitschrift für Slavistik*, 35/4.
- HAUSSMAN F.J., 1994. In : MICHEL M.-B. : *La locution entre langue et usages*. Ens Éditions, Langage.
- HEINZ M., 1993 : *Les locutions figurées dans le «Petit Robert». Description critique de leur traitement et propositions de normalisation*. Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- HERNÁNDEZ-SACRISTÁN C., 1994 : *Aspects of Linguistic Contrast and Translation*. Frankfurt a/M., P. Lang.
- HUMBOLDT W., 1825–1826 : *Gesammelte Schriften*. Berlin.
- HUMBOLDT W., 1836 : *Über die Verschiedenheit des Menschlichen Sprachbaues*. Berlin, Dümmler.

- KANT I., 1781 : *Kritik der reinem Vernift (Krytyka czystego rozumu*, 1957, tłum. R. INGARDEN. Warszawa, PWN).
- KATZ J.J., 1973 : Compositionality, Idiomaticity and Lexical Substitution. In : *A Festschrift for Morris Halle, Holt Rinehart and Winston*. S.R. ANDERSON and P. KIPARSKY (eds).
- KLEIBER G., 1994 : *Nominales – Essais de sémantique référentielle*. Paris, Armand Colin Éditeur.
- KLIMASZEWSKA Z., 1996 : Proces idiomatyzacji na przykładzie języka niderlandzkiego. W : *Problemy frazeologii europejskiej*. Vol. 1. Red. A. M. LEWICKI. Warszawa, Wyd. Energeia.
- KOMICZ L., 1981 : *Zagadnienia syntagmatyki leksykalnej i semantycznej (na materiale języka angielskiego i rosyjskiego)*. Opole, WSP.
- KOZARZEWSKA E., 1969 : Typy alternacji w związkach frazeologicznych. *Prace Filologiczne*, Vol. 19.
- KOZARZEWSKA E., 1994 : Czy derywacja semantyczna występuje we frazeologii. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 6.
- KRASNOWOLSKI A., 1899 : *Słowniczek frazeologiczny. Poradnik dla piszących*. Warszawa, E. Wende.
- KUNIN A.V., 1970 : *Anglijskaja frazeologija (teoretičeskij kurs)*. Moskwa.
- LA VALVA M.P., 1976 : *La traduzione. Saggi e studi*. Trieste, Lint.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1980 : *Metaphores We Live By*. Chicago, University of Chicago Press (*Metafory w naszym życiu*, 1988, tłum. P. KRZESZOWSKI. Warszawa, PWN).
- LAPORTE E., 1988 : La reconnaissance des expressions figées lors de l'analyse automatique. *Langages*, n° 90.
- LE GUERN M., 1973 : *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris, Larousse.
- LEBIEDZINSKI H., 1981 : *Elementy przekładoznawstwa ogólnego*. Warszawa, PWN.
- LEPSCHY G.C., 1992 : *La linguistica del Novecento*. Bologna, II Mulino (p. 35–36 : Il confronto fra le lingue).
- LEWICKI A.M., 1976 : *Wprowadzenie do frazeologii syntaktycznej. Teoria związku frazeologicznego*. Katowice, Wyd. UŚ.
- LEWICKI A.M., 1981 : Derywacja frazeologiczna, najwyższy współcześnie stopień abstrakcji w poznaniu zasobu frazeologicznego języka. W : *Pojęcie derywacji w lingwistyce*. Red. J. BARTMIŃSKI. Lublin.
- LEWICKI A.M., 1982 a : O motywacji frazeologizmów. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 1.
- LEWICKI A.M., 1982 b : Problemy metodologiczne wariantowości związków frazeologicznych. W : *Stażość i zmienność związków*

- ków frazeologicznych. Red. A.M. LEWICKI. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- LEWICKI A.M., 1985 : Motywacja globalna frazeologizmów. Znaczenie przenośne, symboliczne i stereotypowe. Z *Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 3.
- LEWICKI A.M., 1986 : Składnia związków frazeologicznych. *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*, z. 40.
- LEWICKI A.M., 1999 : Od przysłowia do frazeologizmu. W: *Studia lingwistyczne ofiarowane prof. K. Polańskiemu na 70-lecie Jego Urodzin*. Red. W. BANYŚ, L. BEDNARCZUK, S. KAROLAK. Katowice, Wyd. UŚ.
- LEWICKI A.M., PAJZIŃSKA A., REJAKOWA B., 1987 : *Z zagadnień frazeologii*. Warszawa, PWN.
- LIPPMANN W., 1922 : *Public Opinion*. New York.
- LIPSHITZ E., 1981 : La nature sémantico-structurale des phraséologismes analytiques verbaux. *Cahiers de lexicologie*, Vol. 38, 1.
- LOCKE J., 1690 : *An Essay Concerning Human Understanding* (1959, A. C. FRASER (ed.), New York, Dover).
- MAROUZEAU J., 1991 : *Précis de stylistique française*. Paris, Nathan.
- MARTINET A., 1965 : Syntagme et syntème. *La linguistique*, n° 2.
- MATEŠIĆ J., 1985 : Problemy ruskiej i niemieckiej frazeologii. Z *Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 2.
- MCCAWLEY J.D., 1971 : The Applicability of Transformations to Idioms. In : *Papers from the 7th Regional Meeting*, CLS, 7.
- MEJRI S., 1997 : *Le figement lexical*. Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba, Série : *Linguistique*, Vol. 10.
- MEJRI S., 1998 a : La globalisation sémantique. In : *Neophilologica*. Red. W. BANYŚ. Vol. 13. Wyd. UŚ.
- MEJRI S., 1998 b : Structuration sémantique et variation des séquences figées. In : *Le figement lexical. 1^{ères} Rencontres Linguistiques Méditerranéennes*. Éd. S. MEJRI, G. GROSS, G. CLAS, T. BACCOUCHE. Tunis.
- MEJRI S., GROSS G., CLAS A., BACCOUCHE T., éd. 1998 : *Le figement lexical. 1^{ères} Rencontres Linguistiques Méditerranéennes*. Tunis.
- MICHEL M.-B., 1994 : *La locution entre langue et usages*. Éditions, Langage.
- MEL'ČUK I., 1986 : *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- MEL'ČUK I., CLAS A., POLGUERE A., 1995 : *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*. Louvain-la-Neuve, Duculot.
- MINSKY M., 1986 : *The Society of Mind*. New York, Simon & Schuster (*La Société de l'esprit*. Paris, InterÉditions, 1988).

- MOLOTKOV A., 1977 : *Osnovy frazeologii russkogo jazyka*. Leningrad.
- MOUNIN G., 1963 : *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard.
- NAGY O., 1954 : Gábor, Mi a szólás? *Magyar Nyelv*, Jg 50.
- NAZARIAN A., 1976 : *Frazeologija sovremennogo francuzskogo jazyka*. Moskva.
- NIDA E., 1959 : Principles of Translation an Exemplified by Bible Translating. In : *On Translation*. Ed. R.A. BROWER. Cambridge, Mass.
- NOWAKOWSKA-KEMPNA I., 1995 : *Konceptualizacja uczuć w języku polskim*. Katowice, Wyd. UŚ.
- OSTASZEWSKA M., 1967 : Z zagadnień frazeologii porównawczej. *Poradnik Językowy*.
- PAJDZIŃSKA A., 1982 a : Elementy motywujące znaczenie w składzie związków frazeologicznych. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 1.
- PAJDZIŃSKA A., 1982 b : Granice związku frazeologicznego jako problem leksykograficzny. *Biuletyn Sławistyczny*, R.VII.
- PAJDZIŃSKA A., 1982 c : Szeregi wariantów a mechanizmy łączliwości frazeologicznej. W: *Statość i zmienność związków frazeologicznych*. Red. A.M. LEWICKI. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- PASZENDA J., 1998 : The Dog, Pig and Other Animals in Phraseological Units Depicting Human Unhappiness in English, Polish and German. In : *Topics in Phraseology*. Vol. 1. Katowice.
- PERMIAKOV G., 1988 : *Tel grain, tel pain. Poétique de la sagesse populaire*. Moscou, Éditions du Progrès.
- PIEŃKOS J., 1993 : *Przekład i tłumacz we współczesnym świecie. Aspekty lingwistyczne i pozalingwistyczne*. Warszawa, PWN.
- POLAŃSKI K., red., 1993 : *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*. Wrocław, Ossolineum.
- PORAWSKA J., 1991 : *Semantyczne aspekty frazeologii czasowników ruchu*. Kraków, Towarzystwo Autorów i Wydawców Prac Naukowych „Universitas”.
- PORDÁNY L., 1986 : A Comparison of Some English and Hungarian Freezes. In : *Papers and Studies in Contrastive Linguistics*. Ed. J. FISIÁK. Vol. 21. Poznań.
- POTTIER B., 1964 : Vers une sémantique moderne. *Travaux de linguistique et de littérature*, Vol. 2.
- POTTIER B., 1987 : *Théorie et analyse en linguistique*. Paris, Hachette.
- PRANDI M., 1998 : Les motivations conceptuelles du figement. In : *Le figement lexical. 1^{eres} Rencontres Linguistiques Méditerranéennes*. Éd. S. MEJRI, G. GROSS, A. CLAS, T. BACCOUCHE. Tunis.

- PRIETO L.J., 1956 : Contribution à l'étude fonctionnelle du contenu. *Travaux de l'Institut de Linguistique*, Vol. 1.
- PRIETO L.J., 1957 : Figuras de la expresion y figuras del contenido. In : *Estructuralismo y historia. Miscelanea homenaje a André Martinet*. Canarias, Universidad de La Laguna.
- PRIETO L.J., 1957–1958 : *D'une asymétrie entre le plan de l'expression et le plan du contenu de la langue*. BSL.
- PRUS J., 1974 : *Wybrane związki frazeologiczne w języku polskim i rosyjskim*. Łódź, Łódzkie Towarzystwo Naukowe.
- QUINE W.V., 1959 : Meaning and translation. In : *On Translation*. Ed. R.A. BROWER. Cambridge, Mass.
- QUINE W.V., 1960 : *Word and Object* (*Słowo i przedmiot*, 1999, tłum. C. CIESLIŃSKI. Warszawa).
- RADZIK A., 1998 : Rosyjskie jednostki frazeologiczne a złożenia w języku niemieckim w Leksykonie Petersburskim 1731. W: *Z problemów przekładu i stosunków międzyjęzykowych*. Red. T. ŻEBEREK, T. BORUCKI. Kraków, Wyd. Naukowe WSP.
- RASTIER F., 1987 : *Sémantique interprétative*. Paris, PUF.
- RASTIER F., 1994. In : MICHEL M.-B. : *La locution entre langue et usages*. Ens Éditions, Langage.
- REJAKOWA B., 1982a : Ekwiwalencja tłumaczenia związku frazeologicznego o identycznej strukturze formalnej i znaczeniowej w przekładach z języka słowackiego na język polski. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 1.
- REJAKOWA B., 1982b : Frazeologiczna homonimia międzyjęzykowa. W: *Stażość i zmienność związzków frazeologicznych*. Red. A.M. LEWICKI. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- REJAKOWA B., 1986 : *Związki frazeologiczne o identycznej lub podobnej budowie morfologicznej w języku słowackim i polskim*. Wrocław, Ossolineum.
- REJAKOWA B., 1994 : *Mechanizmy językowe w przekładzie związzków frazeologicznych (na materiale języka polskiego i słowackiego)*. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- REVZIN I.I., ROZENCWEIG W.J., 1981 : U podstaw teorii przekładu. *Pamiętnik Literacki*, z. 72.
- REY A., 1984 : Les implications théoriques d'un dictionnaire phraséologique. In : *STEFANO Moyen français*, ITA, n^{os} 14–15.
- ROSCH E., 1973 : On the Internal Structure of Perceptual and Semantic Categories. In : *Cognitive Development and the Acquisition of Language*. Ed. T.E. MOORE. New York, Academic Press.
- ROSCH E., 1975 : Cognitive Representations of Semantic Categories. *Journal of Experimental Psychology* : General 104.

- ROSCH E., 1977 : Human Categorization. In : *Studies in Cross-cultural Psychology*. Ed. N. WARREN. Vol. 1. Londres, Academic Press.
- RYTEL D., 1982 : Frazeologiczne warianty a mechanizmy łączliwości frazeologicznej. W: *Stalość i zmienność związków frazeologicznych*. Red. A.M. LEWICKI. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- SAPIR E., 1921 : *Language*. New York, Harcourt.
- SAPIR E., 1925 : Sound Pattern in Language. *Language*, 1.
- SAPIR E., 1949 : *Culture, language and personality, Selected essays*. Regents of the University of California.
- SAUSSURE DE F., 1982 : *Cours de la linguistique générale*. Paris, Payot.
- SCHENK A., 1986 : Idioms in the Rosetta Machine Translation System. In : *Proceedings of Coling '86*. University of Bonn.
- SCHMID A., 1991 : *Mettre à toutes les sauces. Analyse sémantico-syntaxique des lexies complexes à base : mettre*. Paris, Klincksieck.
- SECHEHAYE A., 1921 : Locutions et composés. *Journal de psychologie normale et pathologique*, XVIII, Libr. Felix Alcan.
- SKORUPKA S., 1958 : Frazeologia a składnia. *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*, z. 17.
- SKORUPKA S., 1965 : Z zagadnień frazeologii porównawczej. *Prace Filologiczne*, Vol. 18.
- SKORUPKA S., 1969 : Podstawy klasyfikacji jednostek frazeologicznych. *Prace Filologiczne*, Vol. 19.
- SKORUPKA S., 1982 : Klasyfikacja jednostek frazeologicznych i jej zastosowanie w leksykografii. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 1.
- SKORUPKA S., 1985 : Stan i perspektywy rozwoju frazeologii porównawczej w Polsce. *Z Problemów Frazeologii Polskiej i Słowiańskiej*, Vol. 2.
- SOLODUB J., 1982 : K voprosam o sovpadenii frazeologičeskich oborotov v različnych jazykach. *Voprosy jazykoznanija*, Vol. 2.
- SUŁKOWSKA M., 2000a : Les limites de l'unité phraséologique et les types d'alternances à son intérieur. In : *Neophilologica*. Vol. 14. Red. W. BANYŚ. Katowice, Wyd. UŚ.
- SUŁKOWSKA M., 2000b : Quelques réflexions sur l'équivalence sémantique et syntaxique des expressions figées (au niveau du français, italien et polonais). In : *Neophilologica*. Vol. 14. Red. W. BANYŚ. Katowice, Wyd. UŚ.
- SUŁKOWSKA M., 2001 : Problèmes méthodologiques et pratiques dans la description des séquences figées. *Opera Romanica*, Vol. 2.

- TALLGREN-TUULIO O.J., 1932 : Locutions figées calquées et non calquées. *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki*, Vol. 9.
- TELIJA V., 1976 : Semantičeskij aspekt sočetaemosti slov i frazeologičeskaja sočetaemost'. In : *Principy i metody semantičeskich issledovanij*. Moskva.
- TESNIÈRE L., 1959 : *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.
- THUN H., 1975 : Quelques relations systématiques entre groupements de mots figés. *Cahiers de lexicologie*, Vol. 27, 2.
- TURNER M., 1993 : An image-schematic constraint on metaphor. In : *Conceptualizations and Mental Processing in Language*. Eds. R.A. GEIGER, B. RUDZKA-OSTYN. Berlin-New York, Mouton de Gruyter.
- TURNER M., FAUCONNIER G., 1995 : Conceptual Integration and Formal Expression. *Metaphor and Symbolic Activity*, 10.
- VALLI A., VILLAGENES SERRA E., 1998 : Locutions figées comprenant un nom «partie du corps» en espagnol et en français. In : *Le figement lexical. 1^{ères} Rencontres Linguistiques Méditerranéennes*. Eds. S. MEJRI, A. CLAS, G. GROSS, T. BACCOCHE. Tunis.
- VIETRI S., 1985 : *Lessico e sintassi delle espressioni idiomatiche – una tipologia tassonomica dell'italiano*. Napoli, Liguori Editore.
- VINAY J.P., DARBELNET J., 1958 : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier.
- VINOGRADOV V.V., 1977 : Ob osnovnych tipach frazeologičeskich edinic w russkom jazyke. In : *Leksikologija i leksikografija. Izbrannyje trudy*. Moskva.
- WEINREICH U., 1969 : Problems in the Analysis of Idioms. In : *Substance and Structure of Language*. Ed. J. PUHVEL. UCLA Press.
- WHORF B.L., 1956 : *Language, Thought, and Reality*. Ed. J.B. CARROLL. Cambridge.
- WIERZBICKA A., 1975 : Rozważania o częściach ciała. W: *Słownik i semantyka. Definicje semantyczne*. Wrocław.
- WIERZBICKA A., 1993 : La quête des primitifs sémantiques : 1965–1992. *Langue Française*, n° 98.
- WIERZBICKA A., 1999 : *Język – umysł – kultura*. Wybór prac pod red. J. BARTMIŃSKIEGO. Warszawa, PWN.
- WITTGENSTEIN L., 1953 : *Philosophical Investigations*. New York, Macmillan (*Dociekania filozoficzne*, 1972, tłum. B. WOLNIEWICZ. BKF).

- ZARĘBA L., 1981 : Bleu, blanc, rouge ou les noms de couleurs dans les expressions idiomatiques françaises et polonaises. *Języki Obce w Szkole*, z. 5.
- ZARĘBA L., 1982 : Liczby w polskich i francuskich związkach frazeologicznych. *Poradnik Językowy*, z. 10.
- ZARĘBA L., 1988 : *Polskie i francuskie frazeologizmy w ujęciu leksykograficznym*. Kraków, Uniwersytet Jagielloński.
- ZARĘBA L., 1996 : Les dictionnaires phraséologiques hier et aujourd'hui. W: *Problemy frazeologii europejskiej*. Vol. 1. Red. A. M. LEWICKI. Warszawa, Wyd. Energeia.

Sources des unités examinées

- BALDINI M., 1996: *Mille proverbi italiani*. Roma, Newton & Compton editori s.r.l.
- CIESIELSKA-BORKOWSKA S., DOBRZYŃSKI J. i in., 1980: *Grand dictionnaire français-polonais*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- DI NATALE F., ZACCHEI N., 1996: *In bocca al lupo! – Espressioni idiomatiche e modi di dire tipici della lingua italiana*. Perugia, Edizioni Guerra.
- DUBOIS J., réd., 1979: *Larousse de la langue française*. Paris, Librairie Larousse.
- FOLENA G., 1981: *Dizionario italiano-francese*. Paris, Larousse.
- KOCHAN B., ZARĘBA L., 1999: *Idiomy polsko-francuskie (Expressions idiomatiques polono-françaises)*. Warszawa, PWN.
- KRZYŻANOWSKI J., red., 1969–1978: *Nowa księga przysłów i wyrażen przysłowiowych polskich*. Warszawa, Państwowy Instytut Wydawniczy.
- LAPUCCI C., 1993: *Il dizionario dei modi di dire della lingua italiana*, Garzanti.
- MALOUX M., 1960: *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*. Paris, Larousse.
- MASŁOWSCY D. i W., 1997: *Przysłowia innych narodów*. Katowice, Videograf II.
- MAZANEK A., WOJTOWICZOWA J., 1986: *Idiomy polsko-włoskie*. Warszawa, PWN.
- MEISELS W., 1993: *Podręczny słownik włosko-polski, polsko-włoski*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- MONTREYNAUD F., PIERRON A., 1984: *Dictionnaire de proverbes et dictons*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- PITTÀNO G., 1992: *Frases fatte capo ha. Dizionario dei modi di dire, proverbi e locuzioni*. Bologna, Zanichelli.
- QUARTU B.M., 1993: *Dizionario dei modi di dire della lingua italiana*. Milano, Biblioteca Universale Rizzoli.
- RADICCHI S., 1985: *In Italia. Modi di dire ed espressioni idiomatiche*. Roma, Bonacci editore.

- REY A., CHANTREAU S., 1997: *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- REY-DEDOVE J., REY A., réd. 1993: *Le Nouveau Petit Robert*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- SALWA P., SZELESZYŃSKA M., 1993: *Wybór idiomów włoskich*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- SKORUPKA S., 1967: *Słownik frazeologiczny języka polskiego*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- SŁOBODSKA M. i in., 1997: *Słownik przysłów*. Warszawa, Przedsiębiorstwo Wyd. Harald G Dictionaries.
- STAWIŃSKA K., 1997: *Przysłowia polskie – przysłowia francuskie*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- VITALE G., 1964: *Principali espressioni idiomatiche italiane*. Genova, Edizioni «B.P.».
- ZAREBA L., 1995: *Polsko-francuski słownik frazeologiczny*. Warszawa, PWN.
- ZAREBA L., 2000 : *Słownik idiomatyczny francusko-polski (Dictionnaire idiomatique français-polonais)*. Kraków, Universitas.
- ZINGARELLI N., 1998: *Lo Zingarelli. Vocabolario della lingua italiana*. Bologna, Zanichelli.

Frazeologizmy

Studium leksykograficzne i kontrastywne
Problem ekwiwalencji

Streszczenie

Celem niniejszej publikacji jest refleksja nad problemami leksykograficznymi i kontrastywnymi, które występują podczas teoretycznych i praktycznych analiz związków frazeologicznych, ze zwróceniem szczególnej uwagi na kwestię ich międzyjęzykowej ekwiwalencji.

W kolejnych pięciu rozdziałach omówione zostały takie zagadnienia, jak:

- definiowanie i klasyfikacja jednostek frazeologicznych, określanie ich granic i wariantów, a także diachroniczny przegląd badań nad frazeologizmami;
- źródła i pochodzenie stałych jednostek języka, ich semantyczne i składniowe ustrukturyzowanie, mechanizmy językowe uczestniczące w procesie tworzenia się frazeologizmów (np. selekcja semów, globalizacja i synteza sensu, nieciągłość elementów, stopnie frazeologizacji), a także kwestie motywacji i znaczenia na poziomie jednostek frazeologicznych;
- cele i założenia frazeologii porównawczej, pojęcie i problem ekwiwalencji międzyjęzykowej związków frazeologicznych zanalizowany i przedstawiony na podstawie studiów porównawczych nad wyrażeniami somatycznymi w języku francuskim, włoskim i polskim;
- klasyfikacja potencjalnych ekwiwalentów w kategoriach homologów, korespondentów częściowych i idiomatów;
- kwestie językowego obrazu świata, percepcji rzeczywistości, kategoryzacji, konceptualizacji, metaforyzacji oraz waloryzacji antropocentrycznej i stereotypowej, warunkowane czynnikami społeczno-kulturowymi oraz ich szczególne znaczenie na poziomie frazeologizmów;
- sposoby i możliwości przekładu związków frazeologicznych oraz problem frazeologizacji w opisie automatyczno-informatycznym.

Analizy przeprowadzone na konkretnym materiale językowym (korpus sekwencji zawierających nazwy części ciała ludzkiego w języku francuskim, włoskim i polskim) pozwalają ująć wymienione zagadnienia zarówno z perspektywy teoretycznej, jak i praktycznej. Pokazują, iż proces frazeologizacji, wspólny wszystkim językom, jest w istocie bardzo złożony, wielowymiarowy i może realizować się odmiennie w każdym z języków naturalnych. Ma to istotne konsekwencje na poziomie wszelkich badań kontrastywnych, w szczególności jeśli chodzi o problem międzyjęzykowej ekwiwalencji. Bardzo ważną rolę odgrywają tu czynniki społeczne, historyczne i kulturowe, które determinują funkcjonowanie wielu procesów językowych warunkujących naturalne tworzenie się frazeologizmów.

Fenomen frazeologizacji ze względu na swoją oryginalność na poziomie składniowym, semantycznym, a także ze względu na nieostrość swoich granic w każdym wymiarze pozostaje ciągle kwestią otwartą, obfitującą w aspekty nie do końca poznane i stanowi bez wątpienia jedną z bardziej aktualnych i intrygujących dziedzin językoznawstwa.

Phraseologisms

Lexigraphic and contrastive study

The question of equivalence

Summary

The aim of this paper is reflexion on lexigraphic and contrastive problems occurring during theoretical and practical analysis of the phraseological connections with special emphasis put on the question of their interlingual equivalence.

- In five consecutive chapters the following topics are discussed:
- defining and classifying phraseological units, determining their limits and variants and also the diachronic review of research on phraseologisms;
 - the source and origin of the constant linguistic units, their semantic and syntactical structuring, linguistic mechanisms taking part in the process of phraseologism formation (e.g. selection of sems, globalisation and synthesis of meaning, discontinuity of elements, degrees of phraseologisation), as well as the question of motivation and meaning on the level of phraseological units;
 - aims and assumptions of comparative phraseology, the concept and problem of interlinguistic equivalence of phraseological connections analysed and presented on the basis of comparative studies on somatic expressions in French, Italian and Polish;
 - classification of the potential equivalents in homologue categories, partial correspondents and idiomats;
 - the questions of the linguistic world image, perception of reality, categorisation, conceptualisation, metaphorisation and anthropocentric and stereotype evaluation conditioned by socio-cultural factors and their special significance on phraseological level;
 - ways and possibilities of translation of phraseological connections and the problem of phraseologisation in automatic-computer descriptions.

The analysis in question has been carried out on the concrete linguistic material (a series of sequences containing names of parts of the human body in French, Italian and Polish) and allows to present the above mentioned problems both from theoretical and practical view. It shows that the phraseologisation process, common to all languages, is in fact quite complex, multidimensional and can be realised in a very different way in each of these natural languages. This has significant effects on the level of all contrastive studies especially when the problem of interlinguistic equivalence is concerned. Social, historical and cultural factors play an important role here since they determine functioning of numerous language processes conditioning natural creation of phraseologisms.

Due to its uniqueness on the syntactic and semantic levels and also due to the vagueness of its limits in each and every dimension the phenomenon of phraseologisation still remains an open question being full of aspects which have not yet been fully recognised and thus, undoubtedly, is actually one of the most intriguing domains of modern linguistics.

EGZEMPLARZ
SYGNALNY

Cena 12 zł



ISSN 0208-6336
ISBN 83-226-1285-0